

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand [Document électronique].
T. 1 / par l'auteur et L'histoire de Charles XII [Voltaire]

PREFACE

pV

I. Qui aurait dit en 1700,
qu' une cour magnifique
et polie serait établie
au fond du golfe de Finlande,
que les habitants du Solikam, de
Casan et des bords du Volga et
du Saïk seraient au rang de nos
troupes les mieux disciplinées,
qu' ils remporteraient des victoires
en Allemagne après avoir
vaincu les suédois et les
ottomans ; qu' un empire de deux

pV1

mille lieues presque inconnu de
nous jusqu' alors, serait policé en
cinquante années ; que son influence
s' étendrait sur toutes nos
cours, et qu' en 1759 le plus zélé
protecteur des lettres en Europe
serait un russe ? Qui l' aurait dit,
eût passé pour le plus chimérique
de tous les hommes. Pierre
Le Grand ayant fait et préparé
seul toute cette révolution que
personne n' avait pu prévoir, est
peut-être de tous les princes
celui dont les faits méritent le plus
d' être transmis à la postérité.

La cour de Petersbourg a fait
parvenir à l' historien chargé de
cet ouvrage tous les documens
authentiques. Il est dit dans le

pV11

corps de cette histoire, que ces
mémoires sont déposés dans la
bibliotheque publique de Geneve,
ville assez fréquentée, et
voisine des terres où cet historien
demeure ; mais comme toutes
les instructions et tout le
journal de Pierre Le Grand
ne lui ont pas encore été
communiqués, il a pris le parti de
garder chez lui ces archives qui
seront montrées à tous les curieux
avec la même facilité qu' elles
le seraient par les gardes de
la bibliotheque de Geneve, et
le tout y sera déposé quand le
second volume sera achevé.
Le public a quelques prétendues
histoires de Pierre Le

pV111

Grand. La plupart ont été composées
sur des gazettes. Celle
qu' on a donnée à Amsterdam
en quatre volumes sous le nom
du *boyard nestesuranoy* , est une
de ces fraudes typographiques
trop communes. Tels sont les
mémoires d' Espagne sous le nom
de *Dom Juan de Colmenar* , et
l' histoire de *Louis XIV* ,
composée par le jésuite *La Motte*
sur de prétendus mémoires d' un
ministre d' état, et attribuée à
La Martiniere ; telles sont
l' histoire du prince *Eugene* , celle
du comte de *Bonneval* , et tant
d' autres.
C' est ainsi qu' on a fait servir
le bel art de l' imprimerie au

p1X

plus méprisable des commerces.
Un libraire de Hollande commande
un livre comme un
manufacturier fait fabriquer des
étoffes ; et il se trouve
malheureusement des écrivains que la
nécessité force de vendre leur
peine à ces marchands, comme
des ouvriers à leurs gages ; delà
tous ces insipides panégyriques
et ces libelles diffamatoires
dont le public est surchargé :
c' est un des vices les plus
honteux de notre siècle.
Jamais l' histoire n' eut plus
besoin de preuves authentiques
que dans nos jours où l' on
trafique si insolemment du
mensonge. L' auteur qui donne au

pX

public l' histoire de l' empire de
Russie sous le regne de Pierre
Le Grand, est le même qui écrivit
il y a trente ans l' histoire de
Charles XII sur les mémoires
de plusieurs personnes publiques
qui avaient long-tems vécu auprès
de ce monarque. La présente
histoire est une confirmation
et un supplément de la
première.
On se croit obligé ici, par
respect pour le public et pour
la vérité, de mettre au jour un
témoignage irrécusable, qui
apprendra quelle foi on doit
ajouter à l' histoire de *Charles XII* .
Il n' y a pas long-tems que
le roi de Pologne duc de Lorraine

pX1

se faisait relire cet ouvrage
à Commercy ; il fut si frappé de
la vérité de tant de faits dont il

avait été le témoin, et si indigné
de la hardiesse avec laquelle
on les a combattus dans quelques
libelles et dans quelques
journaux, qu' il voulut fortifier par
le sceau de son témoignage la
créance que mérite l' historien ; et
que ne pouvant écrire lui-même,
il ordonna à un de ses grands officiers
de dresser l' acte suivant... etc.

pXV

Cet acte envoyé à l' auteur,
lui causa une surprise d' autant
plus agréable, qu' il venait d' un
roi aussi instruit de tous ces
événemens que *Charles Xii*
lui-même, et qui d' ailleurs est connu
dans l' Europe par son amour
pour le vrai autant que par sa
bienfaisance.

On a une foule de témoignages
aussi authentiques sur l' histoire
du siecle de *Louis Xiv* ,
ouvrage non moins vrai et non
moins important, qui respire
l' amour de la patrie, mais dans
lequel cet esprit de patriotisme
n' a rien dérobé à la vérité, et
n' a jamais ni outré le bien ni
déguisé le mal ; ouvrage composé

pXV1

sans intérêt, sans crainte et
sans espérance, par un homme
que sa situation met hors d' état
de flatter personne.

Il y a peu de citations dans
le siecle de *Louis Xiv* , parce
que les événemens des premieres
années connus de tout le
monde, n' avaient besoin que
d' être mis dans leur jour, et que
l' auteur a été témoin des derniers.
Au contraire, on cite toujours
ses garants dans l' histoire
de l' empire de Russie, et le

premier de ces témoins c' est
Pierre Le Grand lui-même.
li. On ne s' est point fatigué dans
cette histoire de Pierre Le

pXV11

Grand à rechercher vainement
l' origine de la plupart des peuples
qui composent l' empire immense
de Russie, depuis le Kamshatka
jusqu' à la mer Baltique.
C' est une étrange entreprise de
vouloir prouver par des pieces
authentiques que les hunns vinrent
autrefois du nord de la Chine
en Sibérie, et que les chinois
eux-mêmes sont une colonie
d' égyptiens. Je sai que des
philosophes d' un grand mérite ont
cru voir quelques conformités
entre ces peuples : mais on a
trop abusé de leurs doutes ; on
a voulu convertir en certitude
leurs conjectures.
Voici, par exemple, comme
on s' y prend aujourd' hui pour
prouver que les égyptiens sont
les peres des chinois. Un ancien
a conté que l' égyptien *Sésostris*
alla jusqu' au Gange ; or s' il alla
vers le Gange, il put aller à la
Chine qui est très-loin du Gange ;
donc il y alla, donc alors
la Chine n' était point peuplée ;
il est donc clair que *Sésostris* la
peupla. Les égyptiens dans leurs
fêtes allumaient des chandelles ;
les chinois ont des lanternes ;
donc on ne peut douter que les
chinois ne soient une colonie
d' égypte. De plus, les égyptiens
ont un grand fleuve, les
chinois en ont un ; enfin il est
évident que les premiers rois

pX1X

de la Chine ont porté les noms

des anciens rois d' égypte : car
dans le nom de la famille *Yu* on
peut trouver les caracteres qui
arrangés d' une autre façon forment
le mot *Menès* . Il est donc
incontestable que l' empereur *Yu*
prit son nom de *Menès* roi
d' égypte, et l' empereur *Ki* est
évidemment le roi *Atoës* , en
changeant *k* en *a* et *i* en *toës* .
Mais si un savant de Tobol ou de
Pékin avait lu quelques-uns
de nos livres, il pourrait prouver
bien plus démonstrativement
que nous venons des troyens.
Voici comme il pourrait s' y prendre,
et comme il étonnerait son
pays par ses propres recherches.

pXX

Les livres les plus anciens, dirait-il,
et les plus respectés dans
le petit pays d' occident nommé
France, sont les romans : ils
étaient écrits dans une langue
pure, dérivée des anciens romains,
qui n' ont jamais menti.
Or plus de vingt de ces livres
authentiques déposent que
Francus fondateur de la monarchie
des francs était fils d' *Hector* ; le
nom d' *Hector* s' est toujours
conservé depuis dans la nation ; et
même dans ce siècle, un de ses
plus grands généraux s' appelait
Hector De Villars .
Les nations voisines ont reconnu
si unanimement cette vérité,
que l' *Arioste* , un des plus savans

pXX1

italiens, avoue dans son *Roland* ,
que les chevaliers de *Charlemagne*
combattaient pour avoir le
casque d' *Hector* . Enfin une preuve
sans réplique, c' est que les
anciens francs pour perpétuer

la mémoire des troyens leurs
peres, bâtirent une nouvelle ville
de Troye en Champagne ; et ces
nouveaux troyens ont toujours
conservé une si grande aversion
pour les grecs leurs ennemis,
qu' il n' y a pas aujourd' hui quatre
de ces champenois qui veuillent
apprendre le grec. Ils n' ont
même jamais voulu recevoir de
jésuites chez eux ; et c' est
probablement parce qu' ils avaient
entendu dire que quelques jésuites

pXX11

expliquaient autrefois *Homere*
aux jeunes lettrés.
Il est certain que de tels
raisonnemens feraient un grand effet
à Pékin et à Tobol : mais aussi
un autre savant renverserait cet
édifice, en prouvant que les
parisiens descendent des grecs.
Car, dirait-il, le premier
président d' un tribunal de Paris
s' appelait *Achille Du Harlai*. *Achille*
vient certainement de l' *Achille*
grec, et *Harlai* vient d' *Aristos* ,
en changeant *istos* en *lai* . Les
champs élysées qui sont encore
à la porte de la ville, et le mont
Olympe qu' on voit près de Méziere,
sont des monumens contre
lesquels l' incrédulité la plus
déterminée ne peut tenir. D' ailleurs
toutes les coutumes d' Athenes
sont conservées dans Paris ;
on y juge les tragédies et les
comédies avec autant de légèreté
qu' elles l' étaient par les
athéniens ; on y couronne les
généraux des armées sur les
théâtres comme dans Athenes ;
et en dernier lieu le maréchal
De Saxe reçut publiquement des
mains d' une actrice une
couronne qu' on ne lui aurait pas
donné dans la cathédrale. Les
parisiens ont des académies qui
viennent de celles d' Athenes,
une église, une liturgie, des

paroisses, des dioceses, toutes
inventions grecques, tous mots

pXX1V

tirés du grec ; les maladies des
parisiens sont grecques, *apoplexie*,
phthisie, *péripneumonie*,
cachexie, *dissenterie*, *jalousie* etc.
Il faut avouer que ce sentiment
balancerait beaucoup l' autorité
du savant personnage qui a
démontré tout-à-l' heure que nous
sommes une colonie troyenne.
Ces deux opinions seraient encore
combattues par d' autres
profonds antiquaires ; les uns
feraient voir que nous sommes
égyptiens, attendu que le culte
d' *Isis* fut établi au village d' Issy
sur le chemin de Paris à Versailles.
D' autres prouveraient
que nous sommes des arabes,
comme le témoigne le mot d' *almanach* ,

pXXV

d' *alambic* , d' *algebre* ,
d' *amiral* . Les savans chinois et
sibériens seraient très-embarrassés
à décider, et nous laisseraient
enfin pour ce que nous
sommes.
Il paraît qu' il faut s' en tenir
à cette incertitude sur l' origine
de toutes les nations. Il en est
des peuples comme des familles ;
plusieurs barons allemands
se font descendre en droite ligne
d' *Arminius* : on composa pour
Mahomet une généalogie par
laquelle il venait d' *Abraham* et
d' *Agar* .
Ainsi la maison des anciens
czars de Russie venait du roi
de Hongrie *Bela* , ce *Bela* d' *Attila*,
Attila de *Turck* pere des

pXXV1

huns, et *Turck* était fils de
Japhet . Son frere *Russ* avait
fondé le trône de Russie ; un
autre frere nommé *Camari* établit
sa puissance vers le Volga.
Tous ces fils de *Japhet* étaient
comme chacun sait, les petits-fils
de *Noé* , de qui les trois enfans
allèrent vite s' établir à mille
lieues les uns des autres, de
peur de se donner des secours,
et firent probablement avec
leurs soeurs des millions
d' habitans en très-peu d' années.
Quantité de graves personnages
ont suivi exactement ces
filiations, avec la même sagacité
qu' ils ont découvert comment
les japons avaient peuplé
le Pérou. L' histoire a été
long-tems écrite dans ce goût,
qui n' est pas celui du président
de *Thou* et de *Rapin-Toyras* .
Iii. S' il faut être un peu en garde
contre les historiens qui remontent
à la tour de Babel et au
déluge, il ne faut pas moins se
défier de ceux qui particularisent
toute l' histoire moderne,
qui entrent dans tous les secrets
des ministres, et qui vous donnent
malheureusement la relation
exacte de toutes les batailles
dont les généraux auraient eu
bien de la peine à rendre compte.
Il s' est donné depuis le
commencement du dernier siècle
près de deux cens grands combats
en Europe, la plupart plus
meurtriers que les batailles
d' Arbelle et de Pharsale : mais
très-peu de ces actions ayant eu de
grandes suites, elles sont perdues
pour la postérité. S' il n' y avait
qu' un livre dans le monde, les
enfans en sauraient par coeur
toutes les lignes, on en compterait
toutes les syllabes ; s' il n' y
avait eu qu' une bataille, le nom
de chaque soldat serait connu,
et sa généalogie passerait à la
derniere postérité : mais dans
cette longue suite à peine

interrompue des guerres sanglantes
que se font les princes chrétiens,
les anciens intérêts qui
ont tous changé sont effacés
par les nouveaux ; les batailles

pXX1X

données il y a vingt ans sont
oubliées pour celles qu' on donne
de nos jours ; comme dans Paris
les nouvelles d' hier sont étouffées
par celles d' aujourd' hui,
qui vont l' être à leur tour par
celles de demain, et presque
tous les événemens sont précipités
les uns par les autres dans
un éternel oubli. C' est une réflexion
qu' on ne sauroit trop faire ;
elle sert à consoler des malheurs
qu' on essuie ; elle montre le
néant des choses humaines. Il
ne reste pour fixer l' attention
des hommes que les révolutions
frappantes qui ont changé les
mœurs et les loix des grands
états ; et c' est à ce titre que

pXXX

l' histoire de Pierre Le Grand
mérite d' être connue.
Si on s' est trop appesanti sur
quelques détails de combats et
de prises de villes qui ressemblent
à d' autres combats et à
d' autres sieges, on en demande
pardon au lecteur philosophe,
et on n' a d' autre excuse sinon
que ces petits faits étant liés aux
grands, marchent nécessairement
à leur suite.
On a réfuté *Norberg* dans les
endroits qui ont paru les plus
importans, et on l' a laissé se
tromper impunément sur les
petites choses.

Iv. On a fait l' histoire de Pierre
Le Grand la plus courte et la
plus pleine qu' on ait pu. Il y a
des histoires de petites provinces,
de petites villes, d' abbayes
même de moines en plusieurs
volumes in-folio ; les mémoires
d' un abbé retiré quelques
années en Espagne, où il n' a presque
rien fait, contiennent sept
tomes : un seul a suffi pour la
vie d' *Alexandre* .

Il se peut qu' il y ait encore
des hommes enfans qui aiment
mieux les fables des *osiris* , des
bacchus , des *hercules* , des
thésées , consacrées par l' antiquité,
que l' histoire véritable d' un
prince moderne, soit parce que
ces noms antiques d' *Osiris* et
d' *Hercule* flattent plus l' oreille
que celui de *Pierre* , soit parce
que des géans et des lions terrassés
plaisent plus à une imagination
faible que des loix et des
entreprises utiles. Cependant il
faut avouer que la défaite du
géant d' épidaure et du voleur
Sinnis , et le combat contre la
truie de *Crommion* , ne valent
pas les exploits du vainqueur de
Charles XII , du fondateur de
Petersbourg, et du législateur
d' un empire redoutable.

Les anciens nous ont appris
à penser, il est vrai : mais il
serait bien étrange de préférer
le scythe *Anacarsis* parce qu' il
était ancien, au scythe moderne
qui a policé tant de peuples.

On ne voit pas que le
législateur de la Russie doive
céder à *Lycurgue* et à *Solon* .

Les loix de l' un qui recommandent
l' amour des garçons aux
bourgeois d' Athenes, et qui le
défendent aux esclaves ; les loix
de l' autre qui ordonnent aux filles
de combattre toutes nues à coups
de poing dans la place publique,
sont-elles préférables aux loix de

celui qui a formé les hommes et
les femmes à la société, qui a
créé la discipline militaire sur
terre et sur mer, et qui a ouvert
à son pays la carrière de
tous les arts ?

Cette histoire contient sa vie
publique, laquelle a été utile,
non sa vie privée, sur laquelle
on n' a que quelques anecdotes,
d' ailleurs assez connues. Ce n' est
point à un étranger à dévoiler
les secrets de son cabinet, de
son lit et de sa table. Si quelqu' un
eût pu donner de tels mémoires,
c' eût été un prince

Menzikof , un général *Sheremeto* ,
qui l' ont vu si long-tems
dans son intérieur : ils ne l' ont
pas fait, et tout ce qui aujourd' hui
ne serait appuyé que sur
des bruits publics, ne mériterait
point de créance. Les esprits
sages aiment mieux voir un
grand-homme travailler vingt-cinq
ans au bonheur d' un vaste
empire, que d' apprendre d' une

pXXXV

maniere très-incertaine ce que
ce grand-homme pouvait avoir
de commun avec le vulgaire de
son pays.

V. Quand il ne s' agit que de
style, que de critique, que de
petits intérêts d' auteur, il faut
laisser aboyer les petits faiseurs
de brochures ; on se rendrait
presque aussi ridicule qu' eux, si
on perdait son tems à leur
répondre, ou même à les lire :
mais quand il s' agit de faits
importans, il faut quelquefois que
la vérité s' abaisse à confondre
même les mensonges des hommes
méprisables ; leur opprobre
ne doit pas plus empêcher la
vérité de s' expliquer, que la
bassesse d' un criminel de la lie
du peuple n' empêche la justice
d' agir contre lui : c' est par cette

double raison qu' on a été obligé
d' imposer silence au coupable
ignorant qui avait corrompu
l' histoire du siècle de *Louis XIV*
par des notes aussi absurdes que
calomnieuses, dans lesquelles
il outrageait brutalement une
branche de la maison de France
et toute la maison d' Autriche,
et cent familles illustres de
l' Europe dont les antichambres lui
étaient aussi inconnues que les
faits qu' il osait falsifier.
C' est un grand inconvénient
attaché au bel art de l' imprimerie
que cette facilité malheureuse
de publier les impostures
et les calomnies.
Le prêtre de l' oratoire
Le Vassor et le jésuite *La Motte* ,
l' un mendiant en Angleterre,
l' autre mendiant en Hollande,
écrivirent tous deux l' histoire
pour gagner du pain : l' un choisit
le roi de France *Louis XIII*
pour l' objet de sa satire ; l' autre
prit pour but *Louis XIV* . Leur
qualité d' apostat ne devait pas
leur concilier la créance
publique ; cependant c' est un plaisir
de voir avec quelle confiance
ils annoncent tous deux qu' ils
sont chargés du dépôt de la vérité :
ils rebattent sans cesse
cette maxime, qu' il faut oser
dire tout ce qui est vrai : ils
devaient ajouter qu' il faut
commencer par en être instruit.
Leur maxime dans leur bouche
est leur propre condamnation :
mais cette maxime en
elle-même mérite bien d' être
examinée, puisqu' elle est
devenue l' excuse de toutes les
satyres.
Toute vérité publique,
importante, utile, doit être dite
sans doute : mais s' il y a quelque
anecdote odieuse sur un
prince, si dans l' intérieur de
son domestique il s' est livré
comme tant de particuliers à
des faiblesses de l' humanité connues
peut-être d' un ou deux confidens,

qui vous a chargé de
révéler au public ce que ces
deux confidens ne devaient
révéler à personne ? Je veux que

pXXX1

vous avez pénétré dans ce mystère,
pourquoi déchirez-vous le
voile dont tout homme a droit
de se couvrir dans le secret de
sa maison ? Et par quelle raison
publiez-vous ce scandale ? Pour
flatter la curiosité des hommes,
répondez-vous, pour plaire à
leur malignité, pour débiter
mon livre, qui sans cela ne
serait pas lû. Vous n'êtes donc
qu'un satyrique, qu'un faiseur
de libelles, qui vendez des
médisances, et non pas un
historien.

Si cette faiblesse d'un homme
public, si ce vice secret que
vous cherchez à faire connaître
a influé sur les affaires
publiques ; s'il a fait perdre une

pXL

bataille, dérangé les finances
de l'état, rendu les citoyens
malheureux, vous devez en
parler : votre devoir est de
démêler ce petit ressort caché qui
a produit de grands événements ;
hors de là vous devez vous taire.
que nulle vérité ne soit cachée :
c'est une maxime qui peut souffrir
quelques exceptions. Mais en
voici une qui n'en admet
point : *ne dites à la postérité que
ce qui est digne de la postérité .*
Vi. Outre le mensonge dans les
faits, il y a encore le mensonge
dans les portraits. Cette fureur
de charger une histoire de portraits
a commencé en France

pXL1

par les romans. C' est *Clélie* qui
mit cette manie à la mode. *Sarrazin*
dans l' aurore du bon goût
fit l' histoire de la conspiration
de *Valstein* , qui n' avait jamais
conspiré ; il ne manque pas en
faisant le portrait de *Valstein*
qu' il n' avait jamais vu, de traduire
presque tout ce que *Saluste*
dit de *Catilina* , que *Saluste*
avait beaucoup vu. C' est écrire
l' histoire en bel esprit ; et qui
veut trop faire parade de son
esprit ne réussit qu' à le montrer,
ce qui est bien peu de chose.
Il convenait au cardinal *De Retz*
de peindre les principaux
personnages de son tems qu' il
avait tous pratiqués, et qui
avaient été ou ses amis ou ses

pXL11

ennemis ; il ne les a pas peints
sans doute de ces couleurs fades
dont *Maimbourg* enlumine dans
ses histoires romanesques les
princes des tems passés. Mais
était-il un peintre fidele ? La
passion, le goût de la singularité
n' égaraient-ils pas son pinceau ?
Devait-il, par exemple,
s' exprimer ainsi sur la reine
mere de *Louis XIV. Elle avait*
de cette sorte d' esprit qui lui était
nécessaire... etc. .
Il faut avouer que les obscurités
de ces expressions, cette
foule d' antitheses et de comparatifs,
et le burlesque de cette
peinture si indigne de l' histoire,
ne doivent pas plaire aux esprits
bien faits. Ceux qui aiment
la vérité doutent de celle du
portrait, en lui comparant la
conduite de la reine, et les
coeurs vertueux sont aussi
révoltés de l' aigreur et du mépris
que l' historien déploie en parlant

pXL1V

d' une princesse qui le combla
de bienfaits, qu' ils sont indignés
de voir un archevêque
faire la guerre civile, comme il
l' avoue, uniquement pour le
plaisir de la faire.

S' il faut se défier de ces portraits
tracés par ceux qui étaient
si à portée de bien peindre,
comment pourrait-on croire sur
sa parole un historien, s' il
affectait de vouloir pénétrer un
prince qui aurait vécu à six cens
lieues de lui ? Il faut en ce cas
le peindre par ses actions, et
laisser à ceux qui ont approché
long-tems de sa personne le soin
de dire le reste.

Les harangues sont une autre
espece de mensonge oratoire

pXLV

que les historiens se sont permis
autrefois. On faisait dire à ses
héros ce qu' ils auraient pu dire.
Cette liberté surtout pouvait se
prendre avec un personnage
d' un tems éloigné : mais aujourd' hui
ces fictions ne sont plus
tolérées : on exige bien plus ;
car si on mettait dans la bouche
d' un prince une harangue
qu' il n' eût pas prononcée, on
ne regarderait l' historien que
comme un rhéteur.

Une troisieme espece de mensonge
et la plus grossiere de
toutes, mais qui fut long-tems la
plus séduisante, c' est le
merveilleux : il domine dans toutes les
histoires anciennes, sans en excepter
une seule.

pXLV1

On trouve même encore
quelques prédictions dans l' histoire
de *Charles Xii* par *Norberg* :
mais on n' en voit dans aucun
de nos historiens sensés qui
ont écrit dans ce siècle : les
signes, les prodiges, les apparitions
sont renvoyés à la fable.
L' histoire avait besoin d' être
éclairée par la philosophie.

AVANT-PROPOS

Dans les premières années du siècle
où nous sommes, le vulgaire ne
connaissait dans le nord de héros que
Charles Xii. Sa valeur personnelle qui
tenait beaucoup plus d' un soldat que
d' un roi, l' éclat de ses victoires et
même de ses malheurs, frappaient tous
les yeux qui voient aisément ces grands
événemens, et qui ne voient pas les
travaux longs et utiles. Les étrangers
doutaient même alors que les entreprises du
czar Pierre Premier pussent se soutenir ;
elles ont subsisté, et se sont
perfectionnées, sur-tout sous l' impératrice
éizabeth sa fille. Cet empire est
aujourd' hui compté parmi les plus florissans
états, et Pierre est dans le rang
des plus grands législateurs. Quoique ses
entreprises n' eussent pas besoin de succès
aux yeux des sages, ses succès ont affermi
pour jamais sa gloire. On juge aujourd' hui
que Charles Xii méritait d' être
le premier soldat de Pierre Le Grand.
L' un n' a laissé que des ruines,
l' autre est un fondateur en tout genre.
J' osai porter à peu près ce jugement il y
a trente années, lorsque j' écrivis
l' histoire de Charles. Les mémoires qu' on
me fournit aujourd' hui sur la Russie, me
mettent en état de faire connaître cet
empire, dont les peuples sont si anciens,
et chez qui les loix, les mœurs
et les arts sont d' une création nouvelle.

CHAPITRE 1

description de la Russie.

l' empire de Russie est le
plus vaste de l' univers ;
il s' étend d' occident en
orient, l' espace de plus
de deux mille lieues communes de
France, et il a plus de huit cens

p2

lieues du sud au nord dans sa plus
grande largeur. Il confine à la Pologne
et à la mer Glaciale ; il touche
à la Suede et à la Chine. Sa longueur,
de l' isle de Dago à l' occident de la
Livonie, jusqu' à ses bornes les plus
orientales, comprend près de cent
soixante et dix degrés ; de sorte que
quand on a midi à l' occident, on a
près de minuit à l' orient de l' empire.
Sa largeur est de trois mille six
cens verstes du sud au nord, ce qui
fait huit cens cinquante de nos lieues
communes.

Nous connaissions si peu les limites
de ce pays dans le siecle passé,
que lorsqu' en 1689 nous apprîmes
que les chinois et les russes étaient
en guerre, et que l' empereur *Camhi*
d' un côté, et de l' autre les czars
Ivan et *Pierre* envoyaient, pour
terminer leurs différends, une ambassade

p3

à trois cens lieues de Pekin,
sur les limites des deux empires ;
nous traitâmes d' abord cet
événement de fable.
Ce qui est compris aujourd' hui
sous le nom de Russie ou des Russies,
est plus vaste que tout le reste de
l' Europe, et que ne le fut jamais
l' empire romain, ni celui de
Darius conquis par *Alexandre* : car il
contient plus de onze cens mille de

nos lieues quarrées. L' empire romain
et celui d' *Alexandre* n' en
contenaient chacun qu' environ cinq cens
cinquante mille, et il n' y a pas un
royaume en Europe qui soit la douzieme
partie de l' empire romain.
Pour rendre la Russie aussi peuplée,
aussi abondante, aussi couverte de
villes que nos pays méridionaux, il
faudra encore des siecles et des czars
tels que Pierre Le Grand.

p4

Un ambassadeur anglais qui résidait
en 1733 à Petersbourg, et qui
avait été à Madrid, dit dans sa
relation manuscrite, que dans l' Espagne,
qui est le royaume de l' Europe le
moins peuplé, on peut compter quarante
personnes par chaque mille
quarré, et que dans la Russie on n' en
peut compter que cinq : nous verrons
au chapitre second si ce ministre
ne s' est pas abusé. Le plus grand
des ingénieurs et le meilleur des
citoyens, le maréchal De *Vauban* ,
suppute qu' en France chaque mille
quarré contient deux cens habitans. Ces
évaluations ne sont jamais bien
exactes, mais elles servent à montrer
l' énorme différence de la population
d' un pays à celle d' un autre.
Je remarquerai ici que de Petersbourg
à Pékin on trouverait à peine
une montagne dans la route que les

p5

caravanes pourraient prendre par la
Tartarie indépendante ; et de Petersbourg
aux extrémités de la France
septentrionale, en passant par Dantzick,
Hambourg, Amsterdam, on ne
voit pas seulement une colline un
peu haute. Cette observation peut
faire douter de la vérité du système
dans lequel on veut que les montagnes
n' aient été formées que par le

roulement des flots de la mer : on suppose que tout ce qui est terre aujourd' hui a été mer très-long-tems. Mais comment les flots qui dans cette supposition ont formé les Alpes, les Pyrénées et les Taurus, n' auraient-ils pas formé aussi quelque cône élevé de la Normandie à la Chine dans un espace tortueux de trois mille lieues ? La géographie ainsi considérée pourrait prêter des lumières à la physique, ou du moins donner des doutes.

p6

Nous appellions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parce que la ville de Moscow, capitale de cet empire, était la résidence des grands ducs de Russie : aujourd' hui l' ancien nom de Russie a prévalu. Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko jusqu' au-delà de Moscow, la Russie blanche, et pourquoi *Hibner* la nomme noire, ni pour quelle raison la Kiovie doit être la Russie rouge. Il se peut encore que *Madiès* le scythe, qui fit une irruption en Asie près de sept siècles avant notre ère, ait porté ses armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* et *Tamerlan* , et comme probablement on avait fait long-tems avant *Madiès* . Toute antiquité ne mérite pas nos recherches ; celles des chinois, des

p7

indiens, des perses, des égyptiens, sont constatées par des monumens illustres et intéressans. Ces monumens en supposent encore d' autres très-antérieurs, puisqu' il faut un grand nombre de siècles avant qu' on puisse seulement établir l' art de transmettre ses pensées par des signes

durables, et qu' il faut encore une
multitude de siècles précédens pour
former un langage régulier. Mais nous
n' avons point de tels monumens dans
notre Europe aujourd' hui si policée ;
l' art de l' écriture fut long-tems
inconnu dans tout le nord : le patriarche
Constantin , qui a écrit en russe
l' histoire de Kiovie, avoue que dans
ces pays on n' avait point l' usage de
l' écriture au cinquieme siècle.
Que d' autres examinent si des huns,
des slaves et des tatars ont conduit
autrefois des familles errantes et affamées

p8

vers la source du Boristhene.
Mon dessein est de faire voir ce que
le czar Pierre a créé, plutot que
de débrouiller inutilement l' ancien
chaos. Il faut toujours se souvenir
qu' aucune famille sur la terre ne
connaît son premier auteur, et que
par conséquent aucun peuple ne peut
savoir sa premiere origine.
Je me sers du nom de russes pour
désigner les habitans de ce grand
empire. Celui de roxelans qu' on leur
donnait autrefois serait plus sonore,
mais il faut se conformer à l' usage
de la langue dans laquelle on écrit.
Les gazettes et d' autres mémoires
depuis quelque tems emploient le mot
de *russiens* ; mais comme ce mot
approche trop de *prussiens* , je m' en tiens
à celui de russes que presque tous
nos auteurs leur ont donné ; et il m' a
paru que le peuple le plus étendu de

p9

la terre doit être connu par un terme
qui le distingue absolument des
autres nations.
Il faut d' abord que le lecteur se
fasse, la carte à la main, une idée
nette de cet empire, partagé aujourd' hui
en seize grands gouvernemens,

qui seront un jour subdivisés, quand
les contrées du septentrion et de
l'orient auront plus d'habitans.
Voici quels sont ces seize
gouvernemens, dont plusieurs renferment
des provinces immenses.

De la Livonie.

La province la plus voisine de nos
climats est celle de la Livonie. C'est
une des plus fertiles du nord. Elle
était païenne au douzième siècle. Des
négocians de Brême et de Lubeck y
commercerent, et des religieux croisés,
nommés *porte-glaives*, unis ensuite

p10

à l'ordre teutonique, s'en
emparèrent au treizième siècle, dans
le tems que la fureur des croisades
armait les chrétiens contre tout ce
qui n'était pas de leur religion.
Albert Markgrave du Brandebourg,
grand-maître de ces religieux conquérans,
se fit souverain de la Livonie
et de la Prusse brandebourgeoise,
vers l'an 1514. Les russes et
les polonais se disputèrent dès-lors
cette province. Bientôt les suédois
y entrèrent ; elle fut long-tems ravagée
par toutes ces puissances. Le roi
de Suede *Gustave Adolphe* la
conquit. Elle fut cédée à la Suede en
1660, par la célèbre paix d'Oliva ;
et enfin le czar Pierre I^{er} a conquis
sur les suédois, comme on le verra
dans le cours de cette histoire.
La Courlande qui tient à la Livonie,
est toujours vassale de la Pologne,

p11

mais dépend beaucoup de la
Russie. Ce sont là les limites
occidentales de cet empire dans l'Europe
chrétienne.
Des gouvernemens de Revel,
de Petersbourg et de
Vibourg.

Plus au nord se trouve le
gouvernement de Rével et de l' Estonie.
Rével fut bâtie par les danois au
treizieme siecle. Les suédois ont
possédé l' Estonie depuis que le pays se
fut mis sous la protection de la Suede
en 1561 ; et c' est encore une des
conquêtes de Pierre.

Au bord de l' Estonie est le golfe
de Finlande. C' est à l' orient de cette
mer, et à l' embouchure de la Neva et
du lac de Ladoga, qu' est la ville de
Petersbourg, la plus nouvelle et la
plus belle ville de l' empire, bâtie

p12

par le czar Pierre, malgré tous les
obstacles réunis qui s' opposaient à sa
fondation.

Elle s' élève sur le golfe de Cranstadt,
au milieu de neuf bras de
rivieres qui divisent ses quartiers ; un
château inexpugnable occupe le centre
de la ville, dans une isle formée
par le grand cours de la Neva : sept
canaux tirés des rivieres baignent les
murs d' un palais, ceux de l' amirauté,
du chantier des galeres et plusieurs
manufactures. Trente-cinq grandes
églises sont autant d' ornemens à la
ville ; et parmi ces églises il y en a
cinq pour les étrangers, soit catholiques
romains, soit réformés, soit
luthériens : ce sont cinq temples
élevés à la tolérance, et autant
d' exemples donnés aux autres nations.
Il y a cinq palais ; l' ancien qu' on nomme
celui d' été, situé sur la riviere

p13

de Neva, est bordé d' une balustrade
immense de belles pierres, tout le
long du rivage. Le nouveau palais
d' été près de la porte triomphale,
est un des plus beaux morceaux
d' architecture qui soient en Europe ;
les bâtimens élevés pour l' amirauté,
pour le corps des cadets, pour les
colleges impériaux, pour l' académie

des sciences, la bourse, le magasin des marchandises, celui des galeries, sont autant de monumens magnifiques. La maison de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vases sont de porcelaine ; le magasin pour la cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à cheval et pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la ville, autant qu'à sa sûreté. On y compte actuellement quatre cens

p14

mille ames. Aux environs de la ville sont des maisons de plaisance, dont la magnificence étonne les voyageurs : il y en a une dont les jets d'eau sont très-supérieurs à ceux de Versailles. Il n'y avait rien en 1702, c'était un marais impraticable. Petersbourg est regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite province conquise par Pierre Premier. Vibourg conquis par lui, et la partie de Finlande perdue et cédée par la Suede en 1742, sont un autre gouvernement. Arcangel. Plus haut en montant au nord, est la province d'Arcangel, pays entièrement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe. Il prit son nom de *st Michel l'archange*, sous la protection duquel il fut mis, long-tems après que les russes eurent

p15

reçu le christianisme, qu'ils n'ont embrassé qu'au commencement du onzieme siecle. Ce ne fut qu'au milieu du seizieme que ce pays fut connu des autres nations. Les anglais en 1533 chercherent un passage par les mers du nord et de l'est, pour aller aux Indes orientales. *Chancelor*, capitaine d'un des vaisseaux équipés pour cette expédition, découvrit

le port d' Arcangel dans la mer Blanche.
Il n' y avait dans ce désert qu' un
couvent avec la petite église de
st Michel l' archange .
De ce port ayant remonté la riviere
de la Duina, les anglais arriverent
au milieu des terres, et enfin
à la ville de Moscow. Ils se rendirent
aisément les maîtres du commerce
de la Russie, qui de la ville
de Novogorod, où il se faisait par
terre, fut transporté à ce port de

p16

mer. Il est à la vérité inabordable
sept mois de l' année : cependant il
fut beaucoup plus utile que les foires
de la grande Novogorod tombées
en décadence par les guerres,
contre la Suede. Les anglais obtinrent
le privilege d' y commercer sans
payer aucun droit, et c' est ainsi que
toutes les nations devraient peut-être
négocier ensemble. Les hollandais
partagerent bientôt le commerce
d' Arcangel, qui ne fut pas connu des
autres peuples.

Long-tems auparavant les génois et
les vénitiens avaient établi un
commerce avec les russes par
l' embouchure du Tanaïs, où ils avaient
bâti une ville appelée Tana : mais
depuis les ravages de *Tamerlan* dans
cette partie du monde, cette branche
du commerce des italiens avait été
détruite ; celui d' Arcangel a subsisté

p17

avec de grands avantages pour
les anglais et les hollandais, jusqu' au
tems où Pierre Le Grand
a ouvert la mer Baltique à ses états.
Laponie russe.
du gouvernement d' Arcangel.
à l' occident d' Arcangel et dans
son gouvernement est la Laponie
russe, troisieme partie de cette contrée ;
les deux autres appartiennent
à la Suede et au Danemarck. C' est

un très-grand pays qui occupe environ
huit degrés de longitude, et qui
s' étend en latitude du cercle polaire
au cap Nord. Les peuples qui l' habitent
étaient confusément connus
de l' antiquité sous le nom de Troglodites
et de pygmées septentrionaux ;
ces noms convenaient en effet à des
hommes hauts pour la plupart de
trois coudées, qui habitent des cavernes ;

p18

ils sont tels qu' ils étaient
alors, d' une couleur tanée, quoique
les autres peuples septentrionaux
soient blancs ; presque tous petits,
tandis que leurs voisins et les peuples
d' Islande sous le cercle polaire
sont d' une haute stature ; ils semblent
faits pour leur pays montueux,
agiles, ramassés, robustes ; la peau
dure pour mieux résister au froid,
les cuisses, les jambes déliées, les
pieds menus pour courir plus légèrement
au milieu des rochers dont leur
terre est toute couverte ; aimant
passionnément leur patrie, qu' eux
seuls peuvent aimer, et ne pouvant
même vivre ailleurs. On a prétendu
sur la foi d' *Olaus* , que ces peuples
étaient originaires de Finlande, et
qu' ils se sont retirés dans la Laponie
où leur taille a dégénéré. Mais
pourquoi n' auraient-ils pas choisi

p19

des terres moins au nord où la vie
eût été plus commode ? Pourquoi
leur visage, leur figure, leur couleur,
tout differe-t-il entièrement de
leurs prétendus ancêtres ? Il serait
peut-être aussi convenable de dire
que l' herbe qui croît en Laponie
vient de l' herbe du Danemarck, et
que les poissons particuliers à leurs
lacs viennent des poissons de Suede.
Il y a grande apparence que les

lapons sont indigenes, comme leurs animaux sont une production de leur pays, et que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expressions de leurs voisins, ce qui arrive à tous les peuples. Mais quand deux nations donnent aux choses d'usage, aux objets qu'elles voient sans cesse, des noms absolument différens,

p20

c'est une grande présomption qu'un de ces peuples n'est pas une colonie de l'autre. Les finlandais appellent un ours *karu*, et les lapons *muriet* : le soleil en Finlande se nomme *auringa*, en langue laponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande et de la Laponie suédoise ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac*; et depuis le tems de *Gustave Adolphe* auquel ils doivent le nom de luthériens, ils appellent Jésus-Christ le fils d'*Iumalac*. Les lapons moscovites sont aujourd'hui censés de l'église grecque : mais ceux qui errent vers les montagnes septentrionales du cap Nord se contentent d'adorer un dieu sous quelques formes grossières, ancien usage de tous les peuples nomades. Cette espece d'homme peu nombreuse

a très-peu d'idées, et ils sont heureux de n'en avoir pas davantage ; car alors ils auraient de nouveaux besoins qu'ils ne pourraient satisfaire ; ils vivent contents et sans maladies, en ne buvant guere que de l'eau dans le climat le plus froid, et arrivent à une longue vieillesse. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes et à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du sentiment de

la supériorité qu' ils reconnaissaient
dans ces étrangers, en voulant qu' ils
pussent servir à corriger les défauts
de leur race. C' était un usage établi
chez les peuples vertueux de
Lacédémone. Un époux priait un jeune
homme bien fait de lui donner de
beaux enfans qu' il pût adopter. La
jalousie et les loix empêchent les

autres hommes de donner leurs femmes ;
mais les lapons étaient presque
sans loix, et probablement n' étaient
point jaloux.

Moscow.

Quand on a remonté la Duina du
nord au sud, on arrive au milieu
des terres à Moscow la capitale de
l' empire. Cette ville fut long-tems
le centre des états russes avant qu' on
se fût étendu du côté de la Chine et
de la Perse.

Moscow situé par le 55 e degré
et demi de latitude, dans un terrain
moins froid et plus fertile que
Petersbourg, est au milieu d' une vaste
et belle plaine sur la riviere de
Moska, et de deux autres petites
qui se perdent avec elle dans l' Occa
et vont ensuite grossir le fleuve du

Volga. Cette ville n' était au treizieme siecle qu' un assemblage de cabanes, peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-Kan* .

Le Crémelin qui fut le séjour des grands ducs n' a été bâti qu' au quatorzieme siecle, tant les villes ont peu d' antiquité dans cette partie du monde. Ce Crémelin fut construit par des architectes italiens, ainsi que plusieurs églises dans ce goût gothique qui était alors celui de toute l' Europe ; il y en a deux du célèbre *Aristote* de Bologne qui florissait au quinzieme siecle ; mais les maisons des particuliers n' étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connoître Moscow est *Olearius* , qui en 1633 accompagna une ambassade d' un duc d' Holstein, ambassade aussi

vaine dans sa pompe qu' inutile dans son objet. Un holstenais devait être frappé de l' immensité de Moscow, de ses cinq enceintes, du vaste quartier des czars, et d' une splendeur asiatique qui regnait alors à cette cour. Il n' y avait rien de pareil en Allemagne, nulle ville à beaucoup près aussi vaste, aussi peuplée. Le comte de *Carlisle* au contraire ambassadeur de *Charles II* , en 1663 auprès du czar *Alexis* , se plaint dans sa relation de n' avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscow, ni hôtellerie dans la route, ni secours d' aucune espece. L' un jugeait comme un allemand, l' autre comme un anglais, et tous deux par comparaison. L' anglais fut révolté de voir que la plupart des boyards avaient pour lit des planches ou des bancs, sur lesquels on étendait une

p25

peau ou une couverture ; c' est l' usage antique de tous les peuples. Les maisons presque toutes de bois étaient sans meubles, presque toutes les tables à manger sans linge, point de pavé dans les rues, rien d' agréable et de commode ; très-peu d' artisans, encore étaient-ils grossiers, et ne travaillaient qu' aux ouvrages indispensables. Ces peuples auraient paru des spartiates s' ils avaient été sobres. Mais la cour dans les jours de cérémonie paraissait celle d' un roi de Perse. Le comte de *Carlisle* dit qu' il ne vit qu' or et pierreries sur les robes du czar et de ses courtisans. Ces habits n' étaient pas fabriqués dans le pays : cependant il était évident qu' on pouvait rendre les peuples industriels, puisqu' on avait fondu à Moscow long-tems auparavant

p26

sous le regne du czar *Boris Godono* la plus grosse cloche qui soit en Europe, et qu' on voyait dans l' église patriarchale des ornemens d' argent qui avaient exigé beaucoup de soins. Ces ouvrages dirigés par des allemands et des italiens étaient des efforts passagers ; c' est l' industrie de tous les jours et la multitude des arts continuellement exercés qui fait une nation florissante. La Pologne alors et tous les pays voisins des russes ne leur étaient pas supérieurs. Les arts de la main n' étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l' Allemagne, et les beaux arts n' y étaient guere plus connus au milieu du dix-septieme siecle. Quoique Moscow n' eût rien alors de la magnificence et des arts de nos grandes villes d' Europe, cependant son circuit de vingt mille pas,

p27

la partie appelée la ville chinoise où les raretés de la Chine s' étalaient, le vaste quartier du Krémelin où est le palais des czars, quelques dômes dorés, des tours élevées et singulieres, et enfin le nombre de ses habitans qui monte à près de cinq cens mille, tout cela faisait de Moscow une des plus considérables villes de l' univers.

Théodore ou *Foedor* frere aîné de Pierre Le Grand, commença à policer Moscow. Il fit construire plusieurs grandes maisons de pierre, quoique sans aucune architecture réguliere. Il encourageait les principaux de sa cour à bâtir, leur avançant de l' argent et leur fournissant des matériaux. C' est à lui qu' on doit les premiers haras de beaux chevaux et quelques embellissemens utiles. Pierre qui a tout fait a eu soin de

p28

Moscow en construisant Petersbourg ;
il l' a fait paver, il l' a orné et enrichi
par des édifices, par des manufactures ;
enfin un chambellan de
l' impératrice élizabeth fille de
Pierre, y a été l' instituteur d' une
université depuis quelques années.
C' est le même qui m' a fourni tous
les mémoires sur lesquels j' écris. Il
était bien plus capable que moi de
composer cette histoire, même dans
ma langue ; tout ce qu' il m' a écrit et
que j' ai déposé dans la bibliotheque
publique de Geneve, fait foi que ce
n' est que par modestie qu' il m' a laissé
le soin de cet ouvrage.
Smolensko.
à l' occident du duché de Moscow
est celui de Smolensko, partie
de l' ancienne Sarmatie européenne.

p29

Les duchés de Moscovie et de
Smolensko composaient la Russie
blanche proprement dite. Smolensko qui
appartenait d' abord aux grands ducs
de Russie fut conquise par le grand
duc de Lithuanie au commencement
du quinzieme siecle, reprise cent ans
après par ses anciens maîtres. Le roi
de Pologne *Sigismond Iii* s' en empara
en 1611. Le czar *Alexis* pere de
Pierre la recouvra en 1654, et depuis
ce tems elle a fait toujours partie
de l' empire de Russie. Il est dit dans
l' éloge du czar Pierre, prononcé
à Paris dans l' académie des sciences,
que les russes avant lui n' avaient rien
conquis à l' occident et au midi ; il
est évident qu' on s' est trompé.

p30

Des gouvernemens de
Novogorod, et de Kiovie
ou Ukraine.
Entre Petersbourg et Smolensko

est la province de Novogorod. On dit que c' est dans ce pays que les anciens slaves ou slavons firent leur premier établissement. Mais d' où venaient ces slaves dont la langue s' est étendue dans le nord-est de l' Europe ? *s/a* signifie un chef, et *esclave* appartenant au chef. Tout ce qu' on sait de ces anciens slaves, c' est qu' ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, située sur une rivière navigable dès sa source, laquelle jouit long-tems d' un florissant commerce et fut une puissante alliée des villes anséatiques. Le czar *Ivan Basilovis*

p31

la conquit en 1467, et en emporta toutes les richesses qui contribuerent à la magnificence de la cour de Moscow presque inconnue jusqu' alors. Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la province de Kiovie qui est la petite Russie, avec une partie de la Russie rouge ou l' Ukraine, traversée par le Dnieper, que les grecs ont appelé Boristhene. La différence de ces deux mots, l' un dur à prononcer, l' autre mélodieux, sert à faire voir avec cent autres preuves la rudesse de tous les anciens peuples du nord et les graces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kisovie, fut bâtie par les empereurs de Constantinople, qui en firent une colonie ; on y voit encore des inscriptions grecques de douze cens années ; c' est la seule

p32

ville qui ait quelque' antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de siècles sans bâtir de murailles. Ce fut là que les grands ducs de Russie firent leur résidence dans

l' onzieme siecle, avant que les tartares
asservissent la Russie.
Les ukraniens qu' on nomme cosaques,
sont un ramas d' anciens
roxelans, de sarmates, de tartares
réunis. Cette contrée faisait partie
de l' ancienne Scythie. Il s' en faut
beaucoup que Rome et Constantinople
qui ont dominé sur tant de
nations soient des pays comparables
pour la fertilité à celui de l' Ukraine.
La nature s' efforce d' y faire
du bien aux hommes ; mais les hommes
n' y ont pas secondé la nature,
vivant des fruits que produit une
terre aussi inculte que féconde, et
vivant encore plus de rapine ; amoureux

p33

à l' excès d' un bien préférable
à tout, la liberté ; et cependant
ayant servi tour à tour la Pologne
et la Turquie. Enfin ils se donnerent
à la Russie en 1654, sans trop se
soumettre, et Pierre les a soumis.
Les autres nations sont distinguées
par leurs villes et leurs
bourgades ; celle-ci est partagée en dix
régimens. à la tête de ces dix
régimens était un chef élu à la pluralité
des voix, nommé *Hetman* ou *Itman* .
Ce capitaine de la nation
n' avait pas le pouvoir suprême. C' est
aujourd' hui un seigneur de la cour
que les souverains de Russie leur
donnent pour Itman ; c' est un véritable
gouverneur de province semblable
à nos gouverneurs de ces pays
d' état qui ont encore quelques
privileges.
Il n' y avait d' abord dans ce pays

p34

que des païens et des mahométans ;
ils ont été baptisés chrétiens de la
communion romaine quand ils ont
servi la Pologne ; et ils sont

aujourd' hui baptisés chrétiens de l' église
grecque depuis qu' ils sont à la Russie.
Parmi eux sont compris ces cosaques
zaporaviens, qui sont à peu
près ce qu' étaient nos flibustiers,
des brigands courageux. Ce qui les
distingue de tous les autres peuples,
c' est qu' ils ne souffrent jamais de
femmes dans leurs peuplades, comme
on prétend que les amazones ne
souffraient point d' hommes chez elles.
Les femmes qui leur servent à peupler
demeurent dans d' autres isles
du fleuve ; point de mariage, point
de famille ; ils enrôlent les enfans
mâles dans leur milice et laissent les
filles à leurs meres. Souvent le frere
a des enfans de sa soeur, et le pere

p35

de sa fille. Point d' autres loix chez
eux que les usages établis par les
besoins : cependant ils ont quelques
prêtres du rit grec. On a construit
depuis quelque tems le fort
ste élizabeth sur le Boristhene pour les
contenir. Ils servent dans les armées
comme troupes irrégulieres ; et
malheur à qui tombe dans leurs
mains.

Des gouvernemens de
Belgorod, de Véronise et
de Nischgorod.

Si vous remontez au nord-est de
la province de Kiovie, entre le
Boristhene et le Tanaïs, c' est le
gouvernement de Belgorod qui se
présente ; il est aussi grand que celui
de Kiovie. C' est une des plus fertiles
provinces de la Russie ; c' est elle qui
fournit à la Pologne une quantité

p36

prodigieuse de ce gros bétail qu' on
connaît sous le nom de boeufs de
l' Ukraine. Ces deux provinces sont
à l' abri des incursions des petits

tartares, par des lignes qui s' étendent
du Boristhene au Tanaïs, garnies
de forts et de redoutes.
Remontez encore au nord, passez
le Tanaïs, vous entrez dans le
gouvernement de Véronise, qui s' étend
jusqu' aux bords des Palus-Méotides.
Auprès de la capitale que nous nommons
Véronise, à l' embouchure
de la riviere de ce nom qui se jette
dans le Tanaïs, Pierre Le Grand
a fait construire sa premiere flotte ;
entreprise dont on n' avait point encore
d' idée dans tous ces vastes états.
Vous trouvez ensuite le gouvernement
de Nischorod, fertile en grains,
traversé par le Volga.

p37

Astracan.
De cette province vous entrez au
midi dans le royaume d' Astracan.
Ce pays commence au 43 e degré et
demi de latitude, sous le plus beau
des climats, et finit vers le
cinquantieme, comprenant environ autant
de degrés de longitude que de latitude ;
borné d' un côté par la mer
Caspienne, de l' autre par les
montagnes de la Circassie, et s' avançant
encore au-delà de la mer Caspienne,
le long du mont Caucase ; arrosé du
grand fleuve Volga, du Jaïk et de
plusieurs autres rivières entre
lesquelles on peut, à ce que prétend
l' ingénieur anglais *Perri* , tirer des
canaux, qui en servant de lit aux
inondations feraient le même effet
que les canaux du Nil, et augmenteraient
la fertilité de la terre : mais

p38

à la droite et à la gauche du Volga
et du Jaïk, ce beau pays était infesté,
plutôt qu' habité, par des tartares
qui n' ont jamais rien cultivé,
et qui ont toujours vécu comme

étrangers sur la terre.
L'ingénieur *Perri* employé par
Pierre Le Grand dans ces quartiers,
y trouva de vastes déserts couverts
de pâturages, de légumes, de
cerisiers, d'amandiers. Des moutons
sauvages d'une nourriture excellente
paissaient dans ces solitudes. Il fallait
commencer par dompter et par civiliser
les hommes de ces climats, pour
y seconder la nature qui a été
forcée dans celui de Petersbourg.
Ce royaume d'Astracan est une
partie de l'ancien Capshak conquis
par *Gengis-Kan*, et ensuite par
Tamerlan; ces tartares dominèrent
jusqu'à Moscow. Le czar *Jean Basilides*,

p39

petit-fils d'*Ivan Basilovis*, et le plus
grand conquérant d'entre les russes,
délivra son pays du joug tartare au
seizième siècle, et ajouta le royaume
d'Astracan à ses autres conquêtes en
1554.
Astracan est la borne de l'Asie et
de l'Europe, et peut faire le commerce
de l'une et de l'autre, en
transportant par le Volga les
marchandises apportées par la mer
Caspienne. C'était encore un des grands
projets de Pierre Le Grand. Il a
été exécuté en partie. Tout un fauxbourg
d'Astracan est habité par des
indiens.
Orembourg.
Au sud-est du royaume d'Astracan
est un petit pays nouvellement
formé, qu'on appelle Orembourg;
la ville de ce nom a été bâtie en

p40

1734 sur le bord du fleuve Jaïk. Ce
pays est hérissé des branches du mont
Caucase. Des forteresses élevées de
distance en distance défendent les
passages des montagnes et des rivières

qui en descendent. C' est dans cette
région auparavant inhabitée
qu' aujourd' hui les persans viennent
déposer et cacher à la rapacité des
brigands leurs effets échappés aux guerres
civiles. La ville d' Orembourg est devenue
le refuge des persans et de
leurs fortunes, et s' est accrue de leurs
calamités ; les indiens, les peuples
de la grande Bukarie y viennent
trafiquer, et elle devient l' entrepôt de
l' Asie.

Des gouvernemens de Casan
et de la grande Permie.

Au delà du Volga et du Jaïk, vers
le septentrion, est le royaume de

p41

Casan, qui comme Astracan tomba
dans le partage d' un fils de *Gengis-Kan* ,
et ensuite d' un fils de *Tamerlan* ,
conquis de même par *Jean Basilides* .
Il est encore peuplé de beaucoup de
tartares mahométans. Cette grande
contrée s' étend jusqu' à la Sibérie ; il
est constant qu' elle a été florissante et
riche autrefois ; elle a conservé encore
quelque opulence. Une province
de ce royaume appelée la grande
Permie, et ensuite le Solikam, était
l' entrepôt des marchandises de la
Perse et des fourrures de Tartarie.
On a trouvé dans cette Permie une
grande quantité de monnaie au coin
des premiers kalifes, et quelques idoles
d' or des tartares ; mais ces
monumens d' anciennes richesses ont
été trouvés au milieu de la pauvreté,

p42

et dans des déserts ; il n' y avait plus
aucune trace de commerce ; ces révolutions
n' arrivent que trop vite et
trop aisément dans un pays ingrat,
puisqu' elles sont arrivées dans les
plus fertiles.
Ce célèbre prisonnier suédois,

Stralemberg, qui mit si bien à profit son malheur, et qui examina tous ces vastes pays avec tant d'attention, est le premier qui a rendu vraisemblable un fait qu' on n' avait jamais pu croire, concernant l' ancien commerce de ces régions. *Pline* et *Pomponius-Mela* rapportent que du tems d' *Auguste* , un roi des sueves fit présent à *Metellus Celer* de quelques indiens jettés par la tempête sur les côtes voisines de l' Elbe. Comment des habitans de l' Inde auraient-ils navigé sur les mers germaniques ? Cette aventure a paru fabuleuse à

p43

tous nos modernes, surtout depuis que le commerce de notre hémisphere a changé par la découverte du cap de Bonne-Espérance. Mais autrefois il n' était pas plus étrange de voir un indien trafiquer dans les pays septentrionaux de l' occident, que de voir un romain passer dans l' Inde par l' Arabie. Les indiens allaient en Perse, s' embarquaient sur la mer d' Hyrcanie, remontaient le Rha qui est le Volga, allaient jusqu' à la grande Permie par la Kama, et de là pouvaient aller s' embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique. Il y a eu de tout tems des hommes entreprenans. Les tyriens firent de plus surprenans voyages. Si après avoir parcouru de l' oeil toutes ces vastes provinces, vous jettez la vue sur l' orient, c' est là que les limites de l' Europe et de

p44

l' Asie se confondent encore. Il aurait fallu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les anciens diviserent en Europe, Asie et Afrique leur univers connu ; ils n' en avaient pas vu la dixieme partie ;

c' est ce qui fait que quand on a passé
les Palus-Méotides, on ne sait plus
où l' Europe finit, et où l' Asie commence ;
tout ce qui est au-delà du
mont Taurus, était désigné par le
mot vague de Scythie, et le fut ensuite
par celui de Tartarie ou Tatarie.
Il serait convenable peut-être
d' appeler terres arctiques ou terres
du nord, tout le pays qui s' étend
depuis la mer Baltique jusqu' aux confins
de la Chine, comme on donne
le nom de terres australes à la partie
du monde non moins vaste, située
sous le pôle antarctique, et qui
fait le contre-poids du globe.

p45

Du gouvernement de la
Sibérie, des samoyedes, des
ostiaks, du Kamshatka etc.
Des frontieres des provinces
d' Arcangel, de Resan, d' Astracan,
s' étend à l' orient la Sibérie avec les
terres ultérieures, jusqu' à la mer
du Japon ; elle touche au midi de
la Russie par le mont Caucase ; de
là au pays de Kamshatka on compte
environ douze cens lieues de France ;
et de la Tartarie méridionale, qui
lui sert de limite, jusqu' à la mer
Glaciale, on en compte environ quatre
cens ; ce qui est la moindre largeur
de l' empire. Cette contrée produit
les plus riches fourrures ; et c' est ce
qui servit à en faire la découverte
en 1563. Ce ne fut pas sous le czar
Foedor Ivanovits , mais sous
Ivan Basilides au seizieme siecle, qu' un
particulier

p46

des environs d' Arcangel,
nommé *Anika* , homme riche pour
son état et pour son pays, s' apperçut
que des hommes d' une figure
extraordinaire, vêtus d' une maniere

jusqu' alors inconnue dans ce canton, et parlant
une langue que personne n' entendait,
descendaient tous les ans une
riviere qui tombe dans la Duina,
et venaient apporter au marché des
martres et des renards noirs, qu' ils
troquaient pour des cloux et des
morceaux de verre, comme les premiers
sauvages de l' Amérique donnaient
leur or aux espagnols ; il les fit suivre
par ses enfans et par ses valets
jusques dans leur pays. C' étaient des
samoyedes, peuples qui paraissaient
semblables aux lapons, mais qui ne
sont pas de la même race. Ils ignorent
comme eux l' usage du pain ; ils

p47

ont comme eux le secours des rangiferes
ou rennes qu' ils attellent à leurs
traîneaux. Ils vivent dans des cavernes,
dans des huttes au milieu des neiges :
mais d' ailleurs la nature a mis
entre cette espece d' hommes et celle
des lapons des différences très-marquées.
Leur mâchoire supérieure plus
avancée est au niveau de leur nez,
leurs oreilles sont plus rehaussées. Les
hommes et les femmes n' ont de poil
que sur la tête ; le mammelon est d' un
noir d' ébene. Les lapons et les laponnes
ne sont marqués à aucun de
ces signes. On m' a averti par des
mémoires envoyés de ces contrées si
peu connues, qu' on s' est trompé dans
la belle histoire naturelle du jardin
du roi, lorsqu' en parlant de tant de
choses curieuses concernant la nature
humaine, on a confondu l' espece des

p48

lapons avec l' espece des samoyedes.
Il y a beaucoup plus de races d' hommes
qu' on ne pense. Celles des samoyedes
et des hottentots paraissent
les deux extrêmes de notre continent :
si l' on fait attention aux mammelles

noires des femmes samoyedes,
et au tablier que la nature a donné
aux hottentotes, et qui descend à la
moitié de leurs cuisses, on aura quelque
idée des variétés de notre espece
animale ; variétés ignorées dans nos
villes, où presque tout est inconnu,
hors ce qui nous environne.
Les samoyedes ont dans leur morale
des singularités aussi grandes
qu' en physique : ils ne rendent aucun
culte à l' être suprême ; ils
approchent du manichéisme, ou plutôt
de l' ancienne religion des mages,
en ce seul point qu' ils reconnaissent
un bon et un mauvais principe. Le

p49

climat horrible qu' ils habitent, semble
en quelque maniere excuser cette
créance si ancienne chez tant de peuples,
et si naturelle aux ignorans
et aux infortunés.
On n' entend parler chez eux ni de
larcins ni de meurtres ; étant presque
sans passions, ils sont sans injustice.
Il n' y a aucun terme dans leur langue
pour exprimer le vice et la vertu.
Leur extrême simplicité ne leur
a pas encore permis de former des
notions abstraites ; le sentiment seul
les dirige ; et c' est peut-être une
preuve incontestable que les hommes
aiment la justice par instinct,
quand leurs passions funestes ne les
aveuglent pas.
On persuada à quelques-uns de
ces sauvages de se laisser conduire à
Moscow. Tout les y frappa d' admiration.
Ils regarderent l' empereur

p50

comme leur dieu, et se soumirent
à lui donner tous les ans une offrande
de deux martres zibelines par habitant.
On établit bientôt quelques colonies
au-delà de l' Oby et de l' Irtis ;

on y bâtit même des forteresses.
Un cosaque fut envoyé dans le pays
en 1595, et le conquît pour les czars
avec quelques soldats et quelque
artillerie, comme *Cortez* subjuguâ le
Mexique ; mais il ne conquît guère
que des déserts.

En remontant l' Oby, à la jonction
de la rivière d' Irtych avec celle du Tobol,
on trouva une petite habitation
dont on a fait la ville de Tobol,
capitale de la Sibérie, aujourd' hui
considérable. Qui croirait que
cette contrée a été long-tems le
séjour de ces mêmes huns qui ont

p51

tout ravagé jusqu' à Rome sous *Attila* ,
et que ces huns venaient du nord
de la Chine ? Les tartares usbecs
ont succédé aux huns, et les russes
aux usbecs. On s' est disputé ces
contrées sauvages, ainsi qu' on s' est
exterminé pour les plus fertiles. La
Sibérie fut autrefois plus peuplée qu' elle
ne l' est, surtout vers le midi : on en
juge par des tombeaux et par des
ruines.

Toute cette partie du monde, depuis
le soixantième degré ou environ,
jusqu' aux montagnes éternellement
glacées qui bornent les mers
du nord, ne ressemble en rien aux
régions de la zone tempérée ; ce ne
sont ni les mêmes plantes ni les mêmes
animaux sur la terre, ni les mêmes
poissons dans les lacs et dans les
rivières.

Au dessous de la contrée des samoyèdes

p52

est celle des ostiaks, le long
du fleuve Oby. Ils ne tiennent en
rien des samoyèdes, sinon qu' ils
sont comme eux et comme tous les
premiers hommes, chasseurs, pasteurs
et pêcheurs : les uns sans religion,

parce qu' ils ne sont pas rassemblés ;
les autres qui composent des hordes,
ayant une espece de culte, faisant des
voeux au principal objet de leurs
besoins ; ils adorent une peau de mouton,
parce que rien ne leur est plus
nécessaire que ce bétail, de même que
les anciens égyptiens agriculteurs
choisissaient un boeuf, pour adorer
dans l' emblème de cet animal la
divinité qui l' a fait naître pour l' utilité
de l' homme.

Les ostiaks ont aussi d' autres idoles,
dont ni l' origine ni le culte ne
mérite pas plus notre attention que
leurs adorateurs. On a fait chez eux

p53

quelques chrétiens vers l' an 1712 ;
ceux-là sont chrétiens comme nos
paysans les plus grossiers, sans savoir
ce qu' ils sont. Plusieurs auteurs prétendent
que ce peuple est originaire
de la grande Permie : mais cette
grande Permie est presque déserte :
pourquoi ses habitans se seraient-ils
établis si loin et si mal ? Ces obscurités
ne valent pas nos recherches.
Tout peuple qui n' a point cultivé
les arts doit être condamné à être
inconnu.

C' est sur-tout chez ces ostiaks,
chez les burates et les jakutes leurs
voisins qu' on trouve souvent dans
la terre de cet yvoire dont on n' a
pu jamais savoir l' origine : les uns
le croient un yvoire fossile, les autres
les dents d' une espece d' éléphant
dont la race est détruite. Dans quel
pays ne trouve-t-on pas des productions

p54

de la nature qui étonnent et
qui confondent la philosophie ?
Plusieurs montagnes de ces contrées
sont remplies de cet amianthe,
de ce lin incombustible dont on fait

tantôt de la toile, tantôt une espece
de papier.

Au midi des ostiaks sont les burates,
autre peuple qu' on n' a pas
encore rendu chrétien. à l' est il y
a plusieurs hordes qu' on n' a pu
entièrement soumettre. Aucun de ces
peuples n' a la moindre connaissance
du calendrier. Ils comptent par neiges,
et non par la marche apparente
du soleil : comme il neige régulièrement
et long-tems chaque hyver, ils
disent, je suis âgé de tant de neiges,
comme nous disons, j' ai tant
d' années.

Je dois rapporter ici ce que raconte
l' officier suédois *Stralernberg* ,

p55

qui ayant été pris à Pultava passa
quinze ans en Sibérie, et la parcourut
toute entiere ; il dit qu' il y a
encore des restes d' un ancien peuple
dont la peau est bigarrée et tachetée,
qu' il a vu des hommes de cette
race ; et ce fait m' a été confirmé par
des russes nés à Tobol. Il semble
que la variété des especes humaines
ait beaucoup diminué, on trouve
peu de ces races singulieres que
probablement les autres ont
exterminées : par exemple il y a très-peu
de ces maures blancs, ou de ces albinos
dont l' un a été présenté à l' académie
des sciences de Paris, et que
j' ai vu. Il en est ainsi de plusieurs
animaux dont l' espece est très-rare.
Quant aux borandiens dont il est
parlé souvent dans la savante histoire
du jardin du roi, mes mémoires

p56

disent que ce peuple est absolument
inconnu.

Tout le midi de ces contrées est
peuplé de nombreuses hordes de tartares.
Les anciens turcs sont sortis

de cette tartarie pour aller subjuguier
tous les pays dont ils sont aujourd' hui
en possession. Les calmouks, les monguls,
sont ces mêmes scythes qui
conduits par *Madiès* s' emparèrent de
la haute Asie, et vainquirent le roi
des medes *Cyaxares* . Ce sont ceux que
Gengis-Kan et ses enfans menerent
depuis jusqu' en Allemagne, et
qui formerent l' empire du Mogol
sous *Tamerlan* . Ces peuples sont un
grand exemple des changemens arrivés
chez toutes les nations. Quelques-unes
de leurs hordes loin d' être
redoutables, sont devenues vassales
de la Russie.
Telle est une nation de calmouks

p57

qui habite entre la Sibérie et la mer
Caspienne. C' est-là qu' on a trouvé
en 1720 une maison souterraine de
pierre, des urnes, des lampes, des
pendans d' oreilles, une statue équestre
d' un prince oriental portant un
diadème sur la tête, deux femmes
assises sur des trônes, un rouleau de
manuscrits envoyé par Pierre Le
Grand à l' académie des inscriptions
de Paris, et reconnu pour être en
langue du Tibet : tous témoignages
singuliers que les arts ont habité ce
pays aujourd' hui barbare, et preuves
subsistantes de ce qu' a dit Pierre Le
Grand plus d' une fois, que les arts
avaient fait le tour du monde.
La dernière province est le Kamshatka,
le pays le plus oriental du
continent. Les habitans étaient
absolument sans religion quand on l' a
découvert. Le nord de cette contrée

p58

fournit aussi de belles fourrures ; les
habitans s' en revêtaient l' hyver, et
marchaient nuds l' été. On fut surpris
de trouver dans les parties méridionales

des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties septentrionales, depuis le pays des samoyedes jusqu' à l' embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n' ont pas plus de barbe que les américains. C' est ainsi que dans l' empire des russes il y a plus de différentes especes, plus de singularités, plus de moeurs différentes que dans aucun pays de l' univers. D' abord un officier cosaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka en 1701 par ordre de Pierre, qui après la malheureuse journée de Narva étendait encore ses soins d' un bord du continent à l' autre. Ensuite en 1725, quelque tems avant que la

p59

mort le surprit au milieu de ses grands projets, il envoya le capitaine *Béring* danois, avec ordre exprès d' aller par la mer du Kamshatka sur les terres de l' Amérique, si cette entreprise était praticable. *Béring* ne put réussir dans sa premiere navigation. L' impératrice *Anne* l' y envoya encore en 1733. *Spengenberg* capitaine de vaisseau, associé à ce voyage, partit le premier du Kamshatka ; mais il ne put se mettre en mer qu' en 1739, tant il avait fallu de tems pour arriver au port où l' on s' embarqua, pour y construire des vaisseaux, pour les agréer et les fournir des choses nécessaires. *Spengenberg* pénétra jusqu' au nord du Japon par un détroit que forme une longue suite d' isles, et revint sans avoir découvert que ce passage. En 1741 *Béring* courut cette mer

p60

accompagné de l' astronome de l' isle de la Croyere , de cette famille de l' isle qui a produit de si savants géographes ;

un autre capitaine allait de son côté à la découverte. *Béring* et lui atteignirent les côtes de l' Amérique au nord de la Californie. Ce passage si long-tems cherché par les mers du nord fut donc enfin découvert ; mais on ne trouva nul secours sur ces côtes désertes. L' eau douce manqua, le scorbut fit périr une partie de l' équipage : on vit l' espace de cent milles les rivages septentrionaux de la Californie ; on aperçut des canots de cuir qui portaient des hommes semblables aux canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une isle à laquelle il donna son nom. L' autre capitaine se trouvant plus près de la Californie fit descendre à terre dix hommes de son équipage,

p61

ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka, après les avoir attendus inutilement, et de l' isle expira en descendant à terre. Ces désastres sont la destinée de presque toutes les premières tentatives sur les mers septentrionales. On ne sait pas encore quel fruit on tirera de ces découvertes si pénibles et si dangereuses. Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Russie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers tems comme dans tous les autres royaumes du monde ; des scythes, des huns, des massagetes, des slavons, des cimbres, des getes, des sarmates sont aujourd' hui les sujets des czars : les russes proprement dits sont les anciens roxelans ou slavons.

p62

Si l' on y fait réflexion, la plupart des autres états sont ainsi composés.

La France est un assemblage de
goths, de danois appelés normands,
de germains septentrionaux
appelés bourguignons, de francs,
d' allemands, de quelques romains
mêlés aux anciens celtes. Il y a
dans Rome et dans l' Italie beaucoup
de familles descendues des peuples
du nord, et l' on n' en connaît aucune
des anciens romains. Le souverain
pontife est souvent le rejetton
d' un lombard, d' un goth,
d' un teuton ou d' un cimbre. Les
espagnols sont une race d' arabes,
de carthaginois, de juifs, de tyriens,
de visigots, de vandales
incorporés avec les habitants du pays.
Quand les nations se sont ainsi mêlées,
elles sont long-tems à se civiliser,
et même à former leur langage :

p63

les unes se policent plutôt,
les autres plus tard. La police et
les arts s' établissent si difficilement,
les révolutions ruinent si souvent
' édifice commencé, que si l' on doit
s' étonner, c' est que la plupart des
nations ne vivent pas en tartares.

p64

CHAPITRE 2

suite

de la description

de la Russie.

population, finances, armées,

usages, religion. état de

la Russie avant Pierre Le

Grand.

plus un pays est civilisé, plus il
est peuplé. Ainsi la Chine et
l' Inde sont les plus peuplées de tous
les empires, parce qu' après la
multitude des révolutions qui ont

changé la face de la terre, les chinois
et les indiens ont formé le corps de
peuple le plus anciennement policé

p65

que nous connaissions. Leur gouvernement
a plus de quatre mille ans
d'antiquité ; ce qui suppose, comme
on l' a dit, des essais et des efforts
tentés dans des siècles précédens. Les
russes sont venus tard ; et ayant introduit
chez eux les arts tout perfectionnés,
il est arrivé qu' ils ont fait
plus de progrès en cinquante ans
qu' aucune nation n' en avait fait par
elle-même en cinq cens. Le pays n' est pas
peuplé à proportion de son étendue,
il s' en faut beaucoup ; mais tel qu' il
est, il possède autant de sujets qu' aucun
état chrétien.

Je peux d' après les rôles de la
capitation et du dénombrement des
marchands, des artisans, des paysans
mâles, assûrer qu' aujourd' hui
la Russie contient au moins vingt-quatre
millions d' hommes. De ces
vingt-quatre millions d' hommes la

p66

plupart sont des serfs comme dans la
Pologne, dans plusieurs provinces
d' Allemagne, et autrefois dans presque
toute l' Europe. On compte en
Russie et en Pologne les richesses
d' un gentilhomme et d' un ecclésiastique,
non par leur revenu en argent,
mais par le nombre de leurs
esclaves.

Voici ce qui résulte d' un dénombrement
fait en 1747 des mâles qui
payaient la capitation.

Marchands : 198000

ouvriers : 16500

paysans incorporés avec les
marchands et ouvriers : 1950

paysans appelés

odonoskis, qui contribuent

à l' entretien de la milice : 430220
autres qui n' y contribuent
pas : 26080
total : 672750.

p67

De l' autre part, 672750
ouvriers de différens métiers
dont les parens sont
inconnus : 1000
autres qui ne sont point
incorporés dans les classes
des métiers : 4700
paysans dépendans immédiatement
de la couronne, environ : 555000
employés aux mines de la
couronne, tant chrétiens
que mahométans et
païens : 64000
autres paysans de la
couronne travaillant aux
mines et aux fabriques des
particuliers : 24200
nouveaux convertis à l' église
grecque : 57000
tartares et ostiaks païens : 241000
total : 1619650.

p68

De l' autre part, 1619650
mourses, tartares, morduates
et autres, soit
païens, soit grecs, employés
aux travaux de l' amirauté : 7800
tartares contribuables
appelés tepteris et
bobilitz, etc : 28900
serfs de plusieurs
marchands et autres
privilégiés, lesquels sans
posséder de terres peuvent
avoir des esclaves : 9100
paysans des terres destinées
à l' entretien de la
cour : 418000
paysans des terres
appartenantes en propre à sa

majesté, indépendamment
du droit de la couronne : 60500
total : 2143950.

p69

De l' autre part, 2143950
paysans des terres
confisquées à la couronne : 13600
serfs des gentilshommes : 3550000
serfs appartenans à
l' assemblée du clergé, et qui
défrayent ses dépenses : 37500
serfs des évêques : 116400
serfs des couvents que
Pierre avait beaucoup
diminués : 721500
serfs des églises cathédrales
et paroissiales : 23700
paysans travaillant aux
ouvrages de l' amirauté ou
autres ouvrages publics,
environ : 4000
travailleurs aux mines et
fabriques des
particuliers : 16000
total : 6626650.

p70

De l' autre part, 6626650
paysans des terres données
aux principaux
manufacturiers : 14500
travailleurs aux mines de
la couronne : 3000
bâtards élevés par des
prêtres : 40
sectaires appelés
baskolniky : 2200
total : 6646390.
Voilà en nombre rond six millions
six cens quarante mille mâles
payant la capitation. Dans ce
dénombrement les enfans et les
vieillards sont comptés ; mais les filles
et les femmes ne le sont point, non
plus que les garçons qui naissent
depuis l' établissement d' un cadastre

jusqu' à la confection d' un autre
cadastre. Triplez seulement le nombre

p71

des têtes taillables en y comptant
les femmes et les filles, vous trouverez
près de vingt millions d' ames.
Il faut ajouter à ce nombre l' état
militaire qui monte à trois cens
cinquante mille hommes. Ni la noblesse
de tout l' empire, ni les ecclésiastiques
qui sont au nombre de deux
cens mille, ne sont soumis à cette
capitation. Les étrangers dans l' empire
sont tous exempts, de quelque
profession et de quelque pays qu' ils
soient. Les habitans des provinces
conquises, savoir la Livonie, l' Estonie,
l' Ingrie, la Carélie et une partie
de la Finlande, l' Ukraine et les
cosaques du Tanaïs, les kalmouks et
d' autres tartares, les samoyedes,
les lapons, les ostiaks et tous les
peuples idolâtres de la Sibérie, pays
plus grand que la Chine, ne sont
pas compris dans le dénombrement.

p72

Par ce calcul il est impossible que
le total des habitans de la Russie ne
monte au moins à vingt-quatre millions
d' habitans. à ce compte il y a
huit personnes par mille quarré.
L' ambassadeur anglais dont j' ai parlé
n' en donne que cinq ; mais il n' avait
pas sans doute des mémoires aussi
fideles que ceux dont on a bien voulu
me faire part.
Le terrain de la Russie est donc,
proportion gardée, précisément cinq
fois moins peuplé que l' Espagne ;
mais il a près de quatre fois plus
d' habitans : il est à peu près aussi peuplé
que la France et l' Allemagne ; mais
en considérant sa vaste étendue, le
nombre des peuples y est trente-trois
fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire sur ce dénombrement, c' est que de six millions six cents quarante

p73

mille contribuables on en trouve environ neuf cens mille appartenant au clergé de la Russie, en n' y comprenant ni le clergé des pays conquis, ni celui de l' Ukraine et de la Sibérie. Ainsi sur sept personnes contribuables le clergé en a une ; mais il s' en faut bien qu' en possédant ce septieme ils jouissent de la septieme partie des revenus de l' état, comme en tant d' autres royaumes où ils ont au moins la septieme partie de toutes les richesses ; car leurs paysans payent une capitation au souverain, et il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Russie, dont le clergé ne touche rien. Cette évaluation est très-différente de celle de tous les écrivains qui ont fait mention de la Russie ; les ministres étrangers qui ont envoyé des

p74

mémoires à leurs souverains, s' y sont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l' empire. Il est très-vraisemblable que la Russie a été beaucoup plus peuplée qu' aujourd' hui, dans les tems où la petite vérole venue du fond de l' Arabie, et l' autre venue d' Amérique, n' avaient pas encore fait de ravages dans ces climats où elles se sont enracinées. Ces deux fléaux par qui le monde est plus dépeuplé que par la guerre, sont dûs l' un à *Mahomet* , l' autre à *Christophe Colomb* . La peste originaire d' Afrique approchait rarement des contrées du septentrion. Enfin les peuples du nord depuis les sarmates jusqu' aux tartares qui

sont au-delà de la grande muraille,
ayant inondé le monde de leurs irrutions,
cette ancienne pépinière
d'hommes doit avoir étrangement diminué.

p75

Dans cette vaste étendue de pays
on compte environ 7400 moines et
5600 religieuses, malgré le soin que
prit Pierre Le Grand de les réduire
à un plus petit nombre, soin
digne d'un législateur dans un empire
où ce qui manque principalement
c'est l'espèce humaine. Ces
treize mille personnes cloîtrées et
perdues pour l'état ont (comme le
lecteur a pu le remarquer) sept
cents vingt mille serfs pour cultiver
leurs terres, et c'est évidemment
beaucoup trop ; rien ne fait mieux
voir combien les anciens abus sont
difficiles à déraciner.

Je trouve par un état des finances
de l'empire en 1725, en comptant
le tribut des tartares, tous les impôts
et tous les droits en argent,
que le total allait à treize millions
de roubles, ce qui fait soixante-cinq

p76

millions de nos livres de France,
indépendamment des tributs en nature.
Cette somme modique suffisait alors
pour entretenir 339500 hommes tant
sur terre que sur mer. Les revenus
et les troupes ont augmenté depuis.
Les usages, les vêtements, les
mœurs en Russie avaient toujours
plus tenu de l'Asie que de l'Europe
chrétienne : telle était l'ancienne
coutume de recevoir les tributs
des peuples en denrées, de défrayer
les ambassadeurs dans leurs
routes et dans leur séjour, et celle
de ne se présenter ni dans l'église ni
devant le trône avec une épée,
coutume orientale opposée à notre

usage ridicule et barbare d' aller
parler à Dieu, aux rois, à ses amis et
aux femmes avec une longue arme
offensive qui descend au bas des jambes.
L' habit long dans les jours de

p77

cérémonie semblait plus noble que
le vêtement court des nations
occidentales de l' Europe. Une tunique
doublée de pellisse, avec une longue
simarre enrichie de pierreries dans les
jours solennels, et ces especes de
hauts turbans qui élevaient la taille,
étaient plus imposans aux yeux que
les perruques et le juste-au-corps, et
plus convenables aux climats froids ;
mais cet ancien vêtement de tous les
peuples paraît moins fait pour la
guerre et moins commode pour les
travaux. Presque tous les autres usages
étaient grossiers ; mais il ne faut
pas se figurer que les mœurs fussent
aussi barbares que le disent tant
d' écrivains. *Albert Krants* parle d' un
ambassadeur italien à qui un czar fit
clouer son chapeau sur la tête, parce
qu' il ne se découvrait pas en le haranguant.
D' autres attribuent cette

p78

aventure à un tartare ; enfin on a
fait ce conte d' un ambassadeur
français.
Oléarius prétend que le czar
Michel Fédorovits relégua en Sibérie un
marquis d' *Exideuil* ambassadeur du
roi de France *Henri Iv* ; mais jamais
assurément ce monarque n' envoya
d' ambassadeur à Moscow, et jamais
il n' y eut en France de marquis
d' *Exideuil* . C' est ainsi que les voyageurs
parlent du pays de Borandie qui
n' existe pas ; ils ont trafiqué avec les
peuples de la nouvelle Zemble, qui
à peine est habitée ; ils ont eu de
longues conversations avec les samoyedes ;

comme s' ils avaient pu
les entendre. Si on retranchait des
énormes compilations de voyages ce
qui n' est ni vrai ni utile, ces ouvrages
et le public y gagneraient.
Le gouvernement ressemblait à

p79

celui des turcs par la milice des
strélitz, qui comme celle des janissaires,
disposa quelquefois du trône,
et troubla l' état presque toujours
autant qu' il le soutint. Ces strélitz
étaient au nombre de quarante mille
hommes. Ceux qui étaient dispersés
dans les provinces subsistaient de
brigandages, ceux de Moscow
vivaient en bourgeois, trafiquaient,
ne servaient point et poussaient à
l' excès l' insolence. Pour établir l' ordre
en Russie, il fallait les casser,
rien n' était ni plus nécessaire ni plus
dangereux.

L' état ne possédait pas cinq millions
de roubles, environ vingt-cinq
millions de France de revenu. C' était
assez quand Pierre parvint à la
couronne, pour demeurer dans
l' ancienne mediocrité ; ce n' était pas le
tiers de ce qu' il fallait pour en sortir,

p80

et pour se rendre considérable en
Europe ; mais aussi beaucoup d' impôts
étaient payés en denrées selon
l' usage des turcs ; usage qui foule
bien moins les peuples que celui de
payer leurs tributs en argent.

Titre de czar.

Quant au titre de czar, il se peut
qu' il vienne des tzars ou tchars du
royaume de Casan. Quand le souverain
de Russie *Jean* ou *Ivan*

Basilides eut au seizieme siecle
conquis ce royaume subjugué par son aïeul,
mais perdu ensuite, il en prit le titre
qui est demeuré à ses successeurs.

Avant *Ivan Basilides* les maîtres de la Russie portaient le nom de *Veliki Knès, grand prince, grand seigneur, grand chef* , que les nations chrétiennes traduisent par celui de grand duc. Le czar *Michel Fédorovits* prit

p81

avec l' ambassade holstenoise les titres de *grand seigneur et grand Knès, conservateur de tous les russes, prince de Volodimer, Moscow, Novogorod, etc. Tzar de Casan, tzar d' Astracan, tzar de Sibérie* . Ce nom des *tzars* était donc le titre de ces princes orientaux ; il était donc vraisemblable qu' il dérivait plutôt des *tshas* de Perse que des *césars* de Rome, dont probablement les *tzars* sibériens n' avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby.

Un titre tel qu' il soit n' est rien, si ceux qui les portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d' *empereur* qui ne signifiait que *général d' armée* , devint le nom des maîtres de la république romaine : on le donne aujourd' hui aux souverains des russes, à plus juste titre qu' à aucun autre potentat, si l' on considère l' étendue

p82

et la puissance de leur domination.

Religion.

La religion de l' état fut toujours depuis le onzième siècle, celle qu' on nomme grecque par opposition à la latine : mais il y avait plus de pays mahométans et de païens que de chrétiens. La Sibérie jusqu' à la Chine était idolâtre, et dans plus d' une province toute espèce de religion était inconnue.

L' ingénieur *Perri* et le baron de *Stralenberg* qui ont été si long-tems en Russie, disent qu' ils ont trouvé plus de bonne foi et de probité dans

les païens que dans les autres ; ce n' est pas le paganisme qui les rendait plus vertueux ; mais menant une vie pastorale, éloignés du commerce des hommes, et vivant comme dans ces tems qu' on appelle le premier

p83

âge du monde, exemts de grandes passions, ils étaient nécessairement plus gens de bien.

Le christianisme ne fut reçu que très-tard dans la Russie, ainsi que dans tous les autres pays du nord. On prétend qu' une princesse nommée *Olha* l' y introduisit à la fin du dixieme siecle, comme *Clotilde* nièce d' un prince arien, le fit recevoir chez les francs, la femme d' un *Micislas* duc de Pologne chez les polonais, et la soeur de l' empereur *Henri li* chez les hongrois. C' est le sort des femmes d' être sensibles aux persuasions des ministres de la religion, et de persuader les autres hommes.

Cette princesse *Olha* , ajoute-t-on, se fit baptiser à Constantinople : on l' appella *Helene* , et dès qu' elle fut chrétienne, l' empereur *Jean Zimiscès*

p84

ne manqua pas d' en être amoureux. Apparemment qu' elle était veuve ; elle ne voulut point de l' empereur. L' exemple de la princesse *Olha* ou *Olga* ne fit pas d' abord un grand nombre de prosélytes ; son fils qui régna long-tems ne pensa point du tout comme sa mere ; mais son petit-fils *Volodimer* , né d' une concubine, ayant assassiné son frere pour régner, et ayant recherché l' alliance de l' empereur de Constantinople *Basile* , ne l' obtint qu' à condition qu' il se ferait baptiser ; c' est à cette époque de l' année 987,

que la religion grecque commença
en effet à s' établir en Russie. Le patriarche
Photius , si célèbre par son
érudition immense, par ses querelles
avec l' église romaine et par ses
malheurs, envoya baptiser *Volodimer* ,

p85

pour ajouter à son patriarcat
cette partie du monde.
Volodimer acheva donc l' ouvrage
commencé par son aïeule. Un grec
fut premier métropolitain de Russie
ou patriarche. C' est de-là que les
russes ont adopté dans leur langue
un alphabet tiré en partie du grec ;
ils y auraient gagné, si le fond de
leur langue qui est la slavone, n' était
toujours demeuré le même à quelques
mots près qui concernent leur
liturgie et leur hiérarchie. Un des
patriarches grecs, nommé *Jérémie* ,
ayant un procès au divan, et étant
venu à Moscow demander des secours,
renonça enfin à sa prétention
sur les églises russes, et sacra patriarche
l' archevêque de Novogorod,

p86

nommé *Job* en 1588. Depuis
ce tems l' église russe fut aussi
indépendante que son empire. Le
patriarche de Russie fut dès-lors sacré
par les évêques russes, non par le
patriarche de Constantinople ; il eut
rang dans l' église grecque après
celui de Jérusalem ; mais il fut en
effet le seul patriarche libre et puissant,
et par conséquent le seul réel.
Ceux de Jérusalem, de Constantinople,
d' Antioche, d' Aléxandrie, ne
sont que les chefs mercénaires et
avilis d' une église esclave des turcs.
Ceux même d' Antioche et de Jérusalem
ne sont plus regardés comme
patriarches, et n' ont pas plus de
crédit que les rabbins des synagogues

établies en Turquie.
C' est d' un homme devenu patriarche
de toutes les Russies que
descendait Pierre Le Grand en droite

p87

ligne. Bientôt ces premiers prélats
voulurent partager l' autorité des
czars. C' était peu que le souverain
marchât nue tête une fois l' an devant
le patriarche en conduisant son
cheval par la bride. Ces respects
extérieurs ne servent qu' à irriter la soif
de la domination. Cette fureur de
dominer causa de grands troubles
comme ailleurs.

Le patriarche *Nicon* , que les moines
regardent comme un saint, et
qui siégeait du tems d' *Alexis* , pere
de Pierre Le Grand, voulut élever
sa chaire au-dessus du trône ;
non-seulement il usurpait le droit de
s' asseoir dans le sénat à côté du
czar, mais il prétendait qu' on ne
pouvait faire ni la guerre ni la paix
sans son consentement. Son autorité
soutenue par ses richesses et par ses
intrigues, par le clergé et par le

p88

peuple, tenait son maître dans une
espece de sujétion. Il osa excommunier
quelques sénateurs qui s' opposerent
à ses excès ; et enfin *Alexis*
qui ne se sentait pas assez puissant
pour le déposer par sa seule autorité,
fut obligé de convoquer un synode
de tous les évêques. On l' accusa
d' avoir reçu de l' argent des polonais ;
on le déposa, on le confina
pour le reste de ses jours dans un
cloître, et les prélats élurent un
autre patriarche.
Il y eut toujours depuis la naissance
du christianisme en Russie
quelques sectes, ainsi que dans les
autres états ; car les sectes sont souvent

le fruit de l' ignorance, aussi-bien
que de la science prétendue.
Mais la Russie est le seul grand état
chrétien où la religion n' ait pas
excité des guerres civiles, quoiqu' elle

p89

ait produit quelques tumultes.
La secte de ces *raskolniki*
composée aujourd' hui d' environ deux
mille mâles, et de laquelle il est fait
mention dans le dénombrement
est la plus ancienne ; elle s' établit
dès le douzieme siecle par des zélés
qui avaient quelque connaissance du
nouveau testament ; ils eurent et
ont encore la prétention de tous les
sectaires, celle de le suivre à la
lettre, accusant tous les autres
chrétiens de relâchement, ne voulant
point souffrir qu' un prêtre qui a bû
de l' eau-de-vie confere le baptême,
assurant avec Jésus-Christ qu' il
n' y a ni premier ni dernier parmi
les fideles, et sur-tout qu' un fidele
peut se tuer pour l' amour de son
sauveur. C' est, selon eux, un
très-grand péché de dire *alleluia* trois

p90

fois, il ne faut le dire que deux,
et ne donner jamais la bénédiction
qu' avec trois doigts. Nulle société
d' ailleurs n' est ni plus réglée ni plus
sévere dans ses moeurs : ils vivent
comme les quakers, mais ils
n' admettent point comme eux les autres
chrétiens dans leurs assemblées ;
c' est ce qui fait que les autres leur
ont imputé toutes les abominations
dont les païens accuserent les
premiers galiléens, dont ceux-ci
chargerent les gnostiques, dont les
catholiques ont chargé les protestans.
On leur a souvent imputé d' égorger
un enfant, de boire son sang, et de
se mêler ensemble dans leurs cérémonies

secrettes sans distinction de
parenté, d' âge, ni même de sexe.
Quelquefois on les a persécutés : ils se
sont alors enfermés dans leurs bourgades,
ont mis le feu à leurs maisons,

p91

et se sont jettés dans les flammes.
Pierre a pris avec eux le seul parti
qui puisse les ramener, celui de les
laisser vivre en paix.
Au reste il n' y a dans un si vaste
empire que vingt-huit sieges épiscopaux,
et du tems de Pierre on
n' en comptait que vingt-deux : ce
petit nombre était peut-être une des
raisons qui avaient tenu l' église russe
en paix. Cette église d' ailleurs était
si peu instruite, que le czar *Foedor* ,
frere de Pierre Le Grand, fut le
premier qui introduisit le plein-chant
chez elle.
Foedor, et sur-tout Pierre, admirent
indifféremment dans leurs armées
et dans leurs conseils ceux du
rite grec, latin, luthérien,
calviniste ; ils laisserent à chacun la
liberté de servir Dieu suivant sa
conscience, pourvu que l' état fût bien

p92

servi. Il n' y avait dans cet empire
de deux mille lieues de longueur aucune
église latine. Seulement lorsque
Pierre eut établi de nouvelles
manufactures dans Astracan, il y eut
environ soixante familles catholiques
dirigées par des capucins ; mais quand
les jésuites voulurent s' introduire
dans ses états, il les en chassa par un
édit au mois d' avril 1718. Il souffrait
les capucins comme des moines
sans conséquence, et regardait
les jésuites comme des politiques
dangereux.
L' église grecque est flattée de se
voir étendue dans un empire de

deux mille lieues, tandis que la
romaine n' a pas la moitié de ce terrain
en Europe. Ceux du rite grec
ont voulu sur-tout conserver dans
tous les tems leur égalité avec ceux
du rite latin, et ont toujours craint

p93

le zele de l' église de Rome, qu' ils
ont pris pour de l' ambition, parce
qu' en effet l' église romaine
très-resserrée dans notre hémisphere, et
se disant universelle, a voulu remplir
ce grand titre.

Il n' y a jamais eu en Russie
d' établissement pour les juifs, comme ils
en ont dans tant d' états de l' Europe
depuis Constantinople jusqu' à Rome.

Les russes ont toujours fait leur
commerce par eux-mêmes et par les
nations établies chez eux. De toutes
les églises grecques la leur est la
seule qui ne voie pas des synagogues
à côté de ses temples.

Suite de l' état où était

la Russie avant Pierre

Le Grand.

La Russie qui doit uniquement à
Pierre Le Grand sa grande influence

p94

dans les affaires de l' Europe,
n' en avait aucune depuis qu' elle était
chrétienne. On la voit auparavant
faire sur la mer Noire ce que les
normands faisaient sur nos côtes
maritimes de l' océan, armer du tems
d' *Héraclius* quarante mille petites
barques, se présenter pour assiéger
Constantinople, imposer un tribut
aux césars grecs. Mais le grand
Knès *Volodimer* occupé du soin
d' introduire chez lui le christianisme,
et fatigué des troubles intestins de
sa maison, affaiblit encore ses états
en les partageant avec ses enfans. Ils
furent presque tous la proie des

tartares, qui asservirent la Russie
pendant deux cens années. *Ivan Basilides*
la délivra et l'agrandit : mais après
lui les guerres civiles la ruinerent.
Il s'en fallait beaucoup avant

p95

Pierre Le Grand, que la Russie
fût aussi puissante, qu'elle eût autant
de terres cultivées, autant de sujets,
autant de revenus que de nos jours.
Elle ne possédait rien dans la Finlande,
rien dans la Livonie ; et la
Livonie seule vaut mieux que n'a
valu long-tems toute la Sibérie. Les
cosaques n'étaient point soumis ;
les peuples d'Astracan obéissaient
mal ; le peu de commerce que l'on
faisait était désavantageux. La mer
Blanche, la Baltique, celle du
Pont-Euxin, d'Asoph, et la mer Caspienne
étaient entièrement inutiles à une
nation qui n'avait pas un vaisseau,
et qui même dans sa langue manquait
de terme pour exprimer une
flotte. S'il n'eût fallu qu'être au-dessus
des tartares et des peuples du
nord jusqu'à la Chine, la Russie
jouissait de cet avantage ; mais il

p96

fallait s'égaliser aux nations policées,
et se mettre en état d'en surpasser
un jour plusieurs. Une telle entreprise
paraissait impraticable, puisqu'on
n'avait pas un seul vaisseau
sur les mers, qu'on ignorait absolument
sur la terre la discipline militaire,
que les manufactures les plus
simples étaient à peine encouragées,
et que l'agriculture même qui est le
premier mobile de tout était négligée.
Elle exige du gouvernement
de l'attention et des encouragemens,
et c'est ce qui a fait trouver aux
anglais dans leurs bleds un trésor
supérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts nécessaires,
montre assez qu' on n' avait
pas d' idée des beaux arts, qui deviennent
nécessaires à leur tour quand
on a tout le reste. On aurait pu envoyer
quelques naturels du pays

p97

s' instruire chez les étrangers ; mais
la différence des langues, des moeurs
et de la religion s' y opposaient ; une
loi même d' état et de religion,
également sacrée et pernicieuse,
défendait aux russes de sortir de
leur patrie, et semblait les condamner
à une éternelle ignorance. Ils
possédaient les plus vastes états de
l' univers, et tout y était à faire.
Enfin Pierre nâquit, et la Russie
fut formée.
Heureusement de tous les grands
législateurs du monde, Pierre est
le seul dont l' histoire soit bien
connue. Celles des *thésées* , des *romulus* ,
qui firent beaucoup moins que lui,
celles des fondateurs de tous les autres
états policés, sont mêlées de
fables absurdes, et nous avons ici
l' avantage d' écrire des vérités qui passeraient
pour des fables si elles n' étaient
attestées.

p98

CHAPITRE 3

des ancêtres

de

Pierre Le Grand.

la famille de Pierre était sur
le trône depuis l' an 1613. La
Russie avant ce tems avait essuyé des
révolutions qui éloignaient encore
la réforme et les arts. C' est le sort
de toutes les sociétés d' hommes. Jamais
il n' y eut de troubles plus cruels

dans aucun royaume. Le tyran *Boris Godonou* fit assassiner en 1597 l' héritier légitime *Démétri* , que nous nommons *Démétrius* , et usurpa l' empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius* , prétendit être le prince échapé aux assassins, et secouru des

p99

polonais et d' un grand parti que les tyrans ont toujours contre eux, il chassa l' usurpateur, et usurpa lui-même la couronne. On reconnut son imposture dès qu' il fut maître, parce qu' on fut mécontent de lui : il fut assassiné. Trois autres faux *Démétrius* s' éleverent l' un après l' autre. Cette suite d' impostures supposait un pays tout en désordre. Moins les hommes sont civilisés, plus il est aisé de leur en imposer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confusion et le malheur public. Les polonais qui avaient commencé les révolutions en établissant le premier faux *Démétri* , furent sur le point de régner en Russie. Les suédois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, et prétendirent aussi au trône ; l' état était menacé d' une ruine entière.

p100

Au milieu de ces malheurs, une assemblée composée des principaux boyards, élu pour souverain en 1613 un jeune homme de quinze ans ; ce qui ne paroissait pas un moyen sûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano* , grand-pere du czar Pierre, fils de l' archevêque de Rostou, surnommé *Philarete* , et d' une religieuse, alliée par les femmes aux anciens czars. Il faut savoir que cet archevêque était un seigneur puissant que le

tyran *Boris* avait forcé de se faire
prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut aussi
contrainte de prendre le voile : c' était
un ancien usage des tyrans
occidentaux chrétiens latins : celui

p101

des chrétiens grecs était de crever
les yeux. Le tyran *Démétri* donna à
Philarete l' archevêché de Rostou,
et l' envoya ambassadeur en Pologne.
Cet ambassadeur était prisonnier
chez les polonais alors en guerre
avec les russes, tant le droit des
gens était ignoré chez tous ces peuples.
Ce fut pendant sa détention
que le jeune *Romano* fils de cet
archevêque fut élu czar. On échangea
son pere contre des prisonniers polonais,
et le jeune czar créa son
pere patriarche : ce vieillard fut
souverain en effet sous le nom de
son fils.
Si un tel gouvernement paraît
singulier aux étrangers, le mariage
du czar *Michel Romano* le semble
davantage. Les monarques des russes
ne prenaient plus des épouses
dans les autres états depuis l' an 1490.

p102

Il paraît que depuis qu' ils eurent
Casan et Astracan, ils suivirent presqu' en
tout les coutumes asiatiques,
et principalement celles de ne se
marier qu' à leurs sujettes.
Ce qui ressemble encore plus aux
usages de l' ancienne Asie, c' est que
pour marier un czar, on faisait venir
à la cour les plus belles filles des
provinces ; la grande maîtresse de la
cour les recevait chez elle, les logeait
séparément, et les faisait manger
toutes ensemble. Le czar les
voyait, ou sous un nom emprunté,
ou sans déguisement. Le jour du mariage
était fixé, sans que le choix

fût encore connu ; et le jour marqué
on présentait un habit de noce
à celle sur qui le choix secret était
tombé : on distribuait d' autres habits
aux prétendantes, qui s' en retournaient
chez elles. Il y eut quatre
exemples de pareils mariages.

p103

C' est de cette maniere que *Michel Romano* épousa *Eudoxe* fille d' un
pauvre gentilhomme nommé *Streshneu* .
Il cultivait ses champs lui-même avec
ses domestiques, lorsque des chambellans,
envoyés par le czar avec
des présens, lui apprirent que sa fille
était sur le trône. Le nom de cette
princesse est encore cher à la Russie.
Tout cela est éloigné de nos moeurs,
et n' en est pas moins respectable.
Il est nécessaire de dire qu' avant
l' élection de *Romano* , un grand parti
avait élu le prince *Ladislav* , fils du
roi de Pologne *Sigismond Iii* . Les
provinces voisines de la Suede avaient
offert la couronne à un frere de *Gustave Adolphe* : ainsi la Russie était dans
la même situation où l' on a vu si souvent
la Pologne, chez qui le droit
d' élire un monarque a été une source
de guerres civiles. Mais les russes

p104

n' imiterent point les polonais, qui
font un contrat avec le roi qu' ils
élisent. Quoiqu' ils eussent éprouvé
la tyrannie, ils se soumirent à un
jeune homme sans rien exiger de lui.
La Russie n' avait jamais été un
royaume électif : mais la race masculine
des anciens souverains ayant
manqué, six czars, ou prétendans,
ayant péri malheureusement dans les
derniers troubles, il fallut, comme
on l' a vu, élire un monarque ; et
cette élection causa de nouvelles
guerres avec la Pologne et la Suede, qui

combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Russie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne se soutiennent jamais long-tems. Les polonais d' un côté, après s' être avancés jusqu' à Moscow, et après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces tems-là, conclurent

p105

une treve de quatorze ans. La Pologne par cette treve demeura en possession du duché de Smolensko, dans lequel le Boristhene prend sa source. Les suédois firent aussi la paix ; ils restèrent en possession de l' Ingrie, et priverent les russes de toute communication avec la mer Baltique, de sorte que cet empire resta plus que jamais séparé du reste de l' Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, et il ne se fit dans ses états aucun changement qui corrompît ni qui perfectionnât l' administration. Après sa mort arrivée en 1645, son fils *Alexis Michaelowitz* , ou fils de *Michel* , âgé de seize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les czars étaient sacrés par le patriarche suivant quelques rites de Constantinople, à cela

p106

près que le patriarche de Russie était assis sur la même estrade avec le souverain, et affectait toujours une égalité qui choquait le pouvoir suprême.

Alexis Michaelovitz,
fils de *Michel*.

Alexis se maria comme son pere, et choisit parmi les filles qu' on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épousa une des deux filles du boyard *Miloslauski* , en 1647, et ensuite une *Nariskin* en 1671 ; son favori *Morosou* épousa l' autre. On ne

peut donner à ce *Morosou* un titre
plus convenable que celui de visir,
puisqu' il était despotique dans l' empire,
et que sa puissance excita des
révoltes parmi les Strélitz et le peuple,
comme il est arrivé souvent à Constantinople.
Le regne d' *Alexis* fut troublé par

p107

des séditions sanglantes, par des guerres
intestines et étrangères. Un chef
des cosaques du Tanaïs nommé *Stenko-Rasin* ,
voulut se faire roi d' Astracan ;
il inspira long-tems la terreur ;
mais enfin vaincu et pris, il
finit par le dernier supplice, comme
tous ses semblables, pour lesquels il
n' y a jamais que le trône ou l' échafaud.
Environ douze mille de ses partisans
furent pendus, dit-on, sur le
grand chemin d' Astracan. Cette partie
du monde était celle où les hommes
étant le moins gouvernés par les
mœurs, ne l' étaient que par les
supplices ; et de ces supplices affreux
naissait la servitude et la fureur
secrete de la vengeance.
Alexis eut une guerre contre la
Pologne ; elle fut heureuse, et terminée
par une paix qui lui assura la
possession de Smolensko, de Kiovie,

p108

et de l' Ukraine : mais il fut malheureux
avec les suédois, et les bornes
de l' empire étaient toujours
très-resserrées du côté de la Suede.
Les turcs étaient alors plus à craindre :
ils tombaient sur la Pologne et
menaçaient les pays du czar, voisins
de la Tartarie Crimée l' ancienne
Kersonese taurique. Ils prirent en
1671 la ville importante de Kaminiek,
et tout ce qui dépendait de la
Pologne en Ukraine. Les cosaques
de l' Ukraine qui n' avaient jamais
voulu de maîtres, ne savaient alors

s' ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne, ou à la Russie. Le sultan *Mahomet Iv* , vainqueur des polonais, et qui venait de leur imposer un tribut, demanda avec tout l' orgueil d' un Ottoman et d' un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu' il possédait en Ukraine, et fut

p109

refusé avec la même fierté. On ne savait point alors déguiser l' orgueil par les dehors de la bienséance. Le sultan dans sa lettre ne traitait le souverain des russies, que de *hospodar chrétien* , et s' intitulait, *très-glorieuse majesté, roi de tout l' univers* . Le czar répondit, *qu' il n' était pas fait pour se soumettre à un chien de mahométan, et que son cimenterre valait bien le sabre du grand seigneur* . Alexis alors forma un dessein qui semblait annoncer l' influence que la Russie devait avoir un jour dans l' Europe chrétienne. Il envoya des ambassadeurs au pape, et à presque tous les grands souverains de l' Europe, excepté à la France, alliée des turcs, pour tâcher de former une ligue contre la porte ottomane. Ses ambassadeurs ne réussirent dans Rome qu' à ne point baiser les pieds du pape, et

p110

n' obtinrent ailleurs que des vœux impuissants ; les querelles des princes chrétiens, et les intérêts qui naissent de ces querelles même, les mettant toujours hors d' état de se réunir contre l' ennemi de la chrétienté. Les ottomans cependant menaçaient de subjuguier la Pologne, qui refusait de payer le tribut. Le czar *Alexis* la secourut du côté de la Crimée, et le général de la couronne *Jean Sobiesky* lava la honte de son pays dans le sang des turcs, à la

célèbre bataille de Choksim, qui
lui fraya le chemin au trône. *Alexis*
disputa ce trône, et proposa d' unir
ses vastes états à la Pologne, comme
les jagellons y avaient joint la
Lithuanie ; mais plus son offre était
grande, moins elle fut acceptée.
Il était très-digne, dit-on, de ce
nouveau royaume par la maniere

p111

dont il gouvernait les siens. C' est
lui qui le premier fit rédiger un
code de loix, quoiqu' imparfait ; il
introduisit des manufactures de toile
et de soie, qui à la vérité ne se
soutinrent pas, mais qu' il eut le mérite
d' établir. Il peupla des déserts vers
le Volga et la Kama de familles
lithuaniennes, polonaises et tartares,
prises dans ses guerres ; tous les
prisonniers auparavant étaient esclaves
de ceux auxquels ils tombaient en
partage ; *Alexis* en fit des
cultivateurs : il mit autant qu' il put la
discipline dans ses armées ; enfin il était
digne d' être le pere de Pierre Le
Grand ; mais il n' eut le tems de
perfectionner rien de ce qu' il entreprit,
une mort prématurée l' enleva
à l' âge de 46 ans, au commencement
de 1677, selon notre calendrier, qui
avance toujours de onze jours sur
celui des *russes* .

p112

Foedor Alexiovitz.
Après *Alexis* fils de *Michel* , tout
retomba dans la confusion. Il laissait
de son premier mariage deux princes
et six princesses. L' aîné *Foedor* monta
sur le trône âgé de quinze ans, prince
d' un tempérament faible et valétudinaire,
mais d' un mérite qui ne tenait
pas de la faiblesse de son corps.
Alexis son pere l' avait fait reconnaître
pour son successeur un an auparavant.

C'est ainsi qu'en userent les rois de France depuis *Hugues Capet* jusqu'à *Louis Le Jeune*, et tant d'autres souverains.

Le second des fils d'*Alexis* était *Ivan*, ou *Jean*, encore plus maltraité par la nature que son frère *Foedor*; presque privé de la vue et de la parole, ainsi que de santé, et attaqué souvent de convulsions. Des six filles

p113

nées de ce premier mariage, la seule célèbre en Europe fut la princesse *Sophie* distinguée par les talens de son esprit, mais malheureusement plus connue encore pour le mal qu'elle voulut faire à Pierre Le Grand.

Alexis, de son second mariage avec une autre de ses sujettes, fille du boyard *Nariskin*, laissa Pierre et la princesse *Nathalie*. Pierre né le 30 mai 1672, et suivant le nouveau style, le 10 juin, n'avait que quatre ans quand il perdit son père. On n'aimait pas les enfans d'un second lit, et on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'esprit de la famille de *Romano* fut toujours de policer l'état; tel fut encore le caractère de *Foedor*. Nous avons déjà remarqué, en parlant de Moscou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir plusieurs maisons de

p114

pierre. Il agrandit cette capitale; on lui doit quelques réglemens de police générale. Mais en voulant réformer les boyards, il les indisposa tous. D'ailleurs, il n'était ni assez instruit, ni assez actif, ni assez déterminé pour oser concevoir un changement général. La guerre avec les turcs, ou plutôt avec les tartares de la Crimée, qui continuait toujours avec des succès balancés, ne permettait

pas à un prince d' une santé faible de tenter ce grand ouvrage. *Foedor* épousa, comme ses autres prédécesseurs, une de ses sujettes, originaire des frontieres de Pologne, et l' ayant perdue au bout d' une année, il prit pour seconde femme en 1682 *Marthe Mateona* , fille du secrétaire *Apraxin* . Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, et ne laissa point d' enfans. Comme les czars

p115

se mariaient sans avoir égard à la naissance, ils pouvaient aussi choisir (du moins alors) un successeur sans égard à la primogéniture. Il semblait que le rang de femme et d' héritier du souverain, dût être uniquement le prix du mérite ; et en cela l' usage de cet empire était bien supérieur aux coutumes des états les plus civilisés. *Foedor* avant d' expirer, voyant que son frere *Ivan* , trop disgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Russies son second frere Pierre, qui n' était âgé que de dix ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances. Si la coutume d' élever les sujettes au rang de Czarine, était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure. Les filles des czars se mariaient alors rarement ; la plupart passaient leur vie dans un monastere.

p116

La princesse *Sophie* , la troisieme des filles du premier lit du czar *Alexis* , princesse d' un esprit aussi supérieur que dangereux, ayant vu qu' il restait à son frere *Foedor* peu de tems à vivre, ne prit point le parti du couvent ; et se trouvant entre ses deux autres freres, qui ne pouvaient gouverner, l' un par son incapacité, l' autre par son enfance, elle conçut

le dessein de se mettre à la tête de
l' empire : elle voulut dans les derniers
tems de la vie du czar *Foedor*
renouveler le rôle que joua autrefois
Pulcherie avec l' empereur *Théodose*
son frere.

p117

CHAPITRE 4

Ivan et Pierre.
horrible sédition
de la milice des Strélitz .
à peine *Foedor* fut-il expiré, que
la nomination d' un prince de
dix ans au trône, l' exclusion de l' aîné
et les intrigues de la princesse
Sophie leur soeur, exciterent dans le
corps des Strélitz une des plus sanglantes
révoltes. Les janissaires ni
les gardes prétoriennes ne furent jamais
si barbares. D' abord deux jours
après les obsèques du czar *Foedor* , ils
courent en armes au Krémelin, c' est,
comme on sait, le palais des czars

p118

à Moscow ; ils commencent par se
plaindre de neuf de leurs colonels
qui ne les avaient pas assez exactement
payés. Le ministere est obligé
de casser les colonels, et de donner
aux Strélitz l' argent qu' ils demandent.
Ces soldats ne sont pas contents ;
ils veulent qu' on leur remette
les neuf officiers, et les condamnent,
à la pluralité des voix, au
supplice qu' on appelle *des batogues* :
voici comme on inflige ce supplice.
On dépouille nud le patient ; on le
couche sur le ventre, et deux bourreaux
le frappent sur le dos avec des
baguettes, jusqu' à ce que le juge dise
c' est assez . Les colonels ainsi traités
par leurs soldats, furent encore obligés

de les remercier, selon l' usage
oriental des criminels, qui après avoir
été punis baisent la main de leurs juges ;
ils ajoutèrent à leurs remerciemens

p119

une somme d' argent ; ce qui
n' était pas d' usage.
Tandis que les Strélitz commençaient
ainsi à se faire craindre, la
princesse *Sophie* qui les animait sous
main, pour les conduire de crime en
crime, convoquait chez elle une assemblée
des princesses du sang, des
généraux d' armée, des boyards, du
patriarche, des évêques, et même
des principaux marchands : elle leur
représentait que le prince *Ivan* , par
son droit d' aînesse et par son mérite,
devait avoir l' empire, dont elle
espérait en secret tenir les rênes. Au
sortir de l' assemblée elle fait promettre
aux Strélitz une augmentation de
paye et des présents. Ses émissaires
excitent sur-tout la soldatesque contre
la famille des *Nariskins* , et
principalement contre les deux *Nariskins*
freres de la jeune czarine douairiere,

p120

mere de Pierre Premier. On persuade
aux Strélitz qu' un de ses freres
nommé *Jean* a pris la robe du czar,
qu' il s' est mis sur le trône, et qu' il
a voulu étouffer le prince *Ivan* ; on
ajoute qu' un malheureux médecin
hollandais nommé *Daniel Vongad* a
empoisonné le czar *Foedor* . Enfin *Sophie*
fait remettre entre leurs mains
une liste de quarante seigneurs qu' elle
appelle leurs ennemis et ceux de l' état,
et qu' ils doivent massacrer. Rien
ne ressemble plus aux proscriptions
de *Sylla* et des triumvirs de Rome.
Christiern li les avait renouvelées en
Danemarck et en Suede. On voit
par là que ces horreurs sont de tout

pays dans les tems de trouble et
d' anarchie.
On jette d' abord par les fenêtres
les Knès *Dolgorouki* et *Maffeu* :

p121

les Strélitz les reçoivent sur la pointe
de leurs piques, les dépouillent et
les traînent sur la grande place ; aussi-tôt
ils entrent dans le palais, ils y
trouvent un des oncles du czar Pierre,
Athanase Nariskin, frere de la
jeune czarine ; ils le massacrent de
la même maniere ; ils forcent les portes
d' une église voisine, où trois
proscrits s' étaient refugiés ; ils les
arrachent de l' autel, les dépouillent et
les assassinent à coups de couteau.
Leur fureur était si aveugle, que
voyant passer un jeune seigneur de
la maison de *Soltikof* qu' ils aimaient,
et qui n' était point sur la liste des
proscrits, quelqu' un d' eux ayant pris
ce jeune homme pour *Jean Nariskin*
qu' ils cherchaient, ils le tuerent sur
le champ. Ce qui découvre bien les
moeurs de ces tems-là, c' est qu' ayant
reconnu leur erreur, ils porterent le

p122

corps du jeune *Soltikof* à son pere
pour l' enterrer, et le pere malheureux,
loin d' oser se plaindre, leur
donna des récompenses pour lui avoir
rapporté le corps sanglant de son fils.
Sa femme, ses filles et l' épouse du
mort, en pleurs, lui reprocherent sa
faiblesse. *attendons le tems de la*
vengeance, leur dit le vieillard. Quelques
Strélitz entendirent ces paroles,
ils rentrent furieux dans la chambre,
traînent le pere par les cheveux et
l' égorgent à la porte de sa maison.
D' autres Strélitz vont chercher partout
le médecin hollandais *vangad* ; ils
rencontrent son fils, ils lui demandent
où est son pere ; le jeune

homme en tremblant répond qu' il
l' ignore, et sur cette réponse il est
égorgé. Ils trouvent un autre médecin
allemand : " tu es médecin, lui
disent-ils ; si tu n' a pas empoisonné

p123

notre maître *Foedor* , tu en as
empoisonné d' autres, tu mérites bien
la mort ; " et ils le tuent.
Enfin ils trouvent le hollandais
qu' ils cherchaient ; il s' était déguisé
en mendiant ; ils le traînent devant
le palais ; les princesses qui aimaient
ce bon homme et qui avaient confiance
en lui, demandent sa grace
aux Strélitz, en les assurant qu' il est
un fort bon médecin, et qu' il a très-bien
traité leur frere *Foedor* . Les
Strélitz répondent que non-seulement il
mérite la mort comme médecin, mais
comme sorcier, et qu' ils ont trouvé
chez lui un grand crapaud séché et
une peau de serpent. Ils ajoutent qu' il
leur faut absolument livrer le jeune
Ivan Nariskin qu' ils cherchent en vain
depuis deux jours, qu' il est sûrement
caché dans le palais, qu' ils y mettront
le feu si on ne leur donne leur

p124

victime. La soeur d' *Ivan Nariskin* , les
autres princesses épouvantées vont
dans la retraite où *Jean Nariskin* est
caché ; le patriarche le confesse, lui
donne le viatique et l' extrême-onction ;
après quoi il prend une image
de la vierge qui passait pour miraculeuse ;
il mene par la main le jeune
homme et s' avance aux Strélitz en
leur montrant l' image de la vierge.
Les princesses en larmes entourent
Nariskin , se mettent à genoux devant
les soldats, les conjurent au nom de
la vierge d' accorder la vie à leur
parent ; mais les soldats l' arrachent des
mains des princesses, ils le traînent

au bas de l' escalier avec *Vangad* ; alors ils forment entr' eux une espece de tribunal ; ils appliquent à la question *Nariskin* et le médecin. Un d' entre eux qui savait écrire, dresse un procès-verbal ; ils condamnent les deux

p125

infortunés à être hachés en pieces ; c' est un supplice usité à la Chine et en Tartarie pour les parricides : on l' appelle le supplice des dix mille morceaux. Après avoir ainsi traité *Nariskin* et *Vangad* , ils exposent leurs têtes, leurs pieds et leurs mains sur les pointes de fer d' une balustrade. Pendant qu' ils assouvissaient leur fureur aux yeux des princesses, d' autres massacraient tous ceux qui leur étaient odieux, ou suspects à *Sophie* . Cette exécution horrible finit par proclamer souverains les deux princes *Ivan* et Pierre, en leur associant leur soeur *Sophie* en qualité de corégente. Alors elle approuva tous leurs crimes et les récompensa, confisqua les biens des proscrits et les donna aux assassins ; elle leur permit même d' élever un monument, sur

p126

lequel ils firent graver les noms de ceux qu' ils avaient massacrés comme traîtres à la patrie ; elle leur donna enfin des lettres patentes par lesquelles elle les remerciait de leur zele et de leur fidélité.

p127

CHAPITRE 5

gouvernement

de la
princesse Sophie.
querelle singuliere de religion.
conspiration.
voilà par quels degrés la princesse
Sophie monta en effet sur
le trône de Russie sans être
déclarée czarine, et voilà les
premiers exemples qu' eut Pierre
Premier devant les yeux. *Sophie* eut
tous les honneurs d' une souveraine ;
son buste sur les monnoies, la
signature pour toutes les expéditions, la
premiere place au conseil, et sur-tout

p128

la puissance suprême. Elle avait beaucoup
d' esprit, faisait même des vers
dans sa langue, écrivait et parlait
bien : une figure agréable relevait
encore tant de talens, son ambition
seule les ternit.
Elle maria son frere *Ivan* , suivant
la coutume dont nous avons vu
tant d' exemples. Une jeune *Soltikof* ,
de la maison de ce même *Soltikof*
que les Strélitz avaient assassiné, fut
choisie au milieu de la Sibérie où
son pere commandait dans une forteresse,
pour être présentée au czar
Ivan à Moscow. Sa beauté l' emporta
sur les brigues de toutes ses rivales.
Ivan l' épousa en 1684. Il semble à
chaque mariage d' un czar qu' on
lise l' histoire d' *Assuerus* , ou celle du
second *Théodose* .
Au milieu des fêtes de ce mariage,
les Strélitz exciterent un nouveau

p129

soulèvement ; et qui le croirait ?
C' était pour la religion, c' était
pour le dogme. S' ils n' avaient été
que soldats, ils ne seraient pas devenus
controversistes ; mais ils étaient
bourgeois de Moscow. Du fond des
Indes jusqu' aux extrémités de l' Europe,

quiconque se trouve ou se met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une secte ; et c' est ce qu' on a vu dans tous les tems, sur-tout depuis que la fureur du dogme est devenue l' arme des audacieux et le joug des imbécilles.

On avait déjà essuyé quelques séditions en Russie dans le tems où l' on disputait si la bénédiction devait se donner avec trois doigts ou avec deux. Un certain *Abakum* archiprêtre avait dogmatisé à Moscow sur le saint-esprit, qui selon l' évangile

p130

doit illuminer tout fidele ; sur l' égalité des premiers chrétiens, sur ces paroles de Jésus : *il n' y aura parmi vous ni premier ni dernier* . Plusieurs citoyens, plusieurs Strélitz embrasserent les opinions d' *Abakum* : le parti se fortifia ; un certain *Raspop* en fut le chef. Les sectaires enfin entrèrent dans la cathédrale où le patriarche et son clergé officiaient : ils le chasserent lui et les siens à coups de pierres, et se mirent dévotement à leur place pour recevoir le saint-esprit. Ils appellaient le patriarche *loup ravisseur dans le bercail* ; titre que toutes les communions se sont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princesse *Sophie* et les deux jeunes czars de ces désordres ; on fit dire aux autres Strélitz qui

p131

soutenaient la cause bonne, que les czars et l' église étaient en danger. Le parti des Strélitz et bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des *abakumistes* ; mais le carnage fut suspendu dès qu' on parla de convoquer un concile.

Aussi-tôt un concile s' assemble dans une salle du palais : cette convocation n' était pas difficile ; on fit venir tous les prêtres qu' on trouva. Le patriarche et un évêque disputèrent contre *Raspop* , et au second syllogisme on se jeta des pierres au visage. Le concile finit par couper le cou à *Raspop* et à quelques-uns de ses fideles disciples, qui furent exécutés sur les seuls ordres des trois souverains, *Sophie*, *Ivan* et Pierre. Dans ce tems de trouble il y avait un Knès *chovanskoi* , qui ayant contribué à l' élévation de la princesse

p132

Sophie , voulait pour le prix de ses services partager le gouvernement. On croit bien qu' il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion et des *raspopites* persécutés : il souleva encore une partie des Strélitz et du peuple au nom de Dieu : la conspiration fut plus sérieuse que l' enthousiasme de *Raspop* . Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu' un simple fanatique. *Chovanskoi* ne prétendait pas moins que l' empire ; et pour n' avoir désormais rien à craindre, il résolut de massacrer et les deux czars, et *Sophie* , et les autres princesses, et tout ce qui était attaché à la famille czarienne. Les czars et les princesses furent obligés de se retirer au monastere de la trinité à douze lieues de Moscow. C' était à la fois un couvent, un palais et une forteresse,

p133

comme Mont-Cassin, Corbie, Fulde, Kempten, et tant d' autres chez les chrétiens du rit latin. Ce monastere de la trinité appartient aux moines basiliens ; il est entouré de larges fossés et de remparts de

brique garnis d' une artillerie
nombreuse. Les moines possédaient quatre
lieues de pays à la ronde. La
famille czarienne y était en sureté,
plus encore par la force que par la
sainteté du lieu. De-là *Sophie* négocia
avec le rebelle, le trompa, l' attira
à moitié chemin, et lui fit trancher
la tête, ainsi qu' à un de ses fils
et à trente-sept Strélitz qui
l' accompagnaient.

Le corps des Strélitz à cette nouvelle
s' apprête à marcher en armes
au couvent de la trinité ; il menace
de tout exterminer : la famille czarienne
se fortifie ; les boyards arment

p134

leurs vassaux, tous les gentilshommes
accourent ; une guerre civile
sanglante commençait. Le patriarche
appaîsa un peu les Strélitz :
les troupes qui venaient contr' eux
de tous côtés les intimidèrent ; ils
passèrent enfin de la fureur à la crainte,
et de la crainte à la plus aveugle
soumission ; changement ordinaire
à la multitude. Trois mille sept
cens des leurs suivis de leurs femmes
et de leurs enfans, se mirent une
corde au cou et marchèrent en cet
état au couvent de la trinité, que
trois jours auparavant ils voulaient
réduire en cendre. Ces malheureux
se rendirent devant le monastere,
portant deux à deux un billot et une
hache ; ils se prosternerent à terre
et attendirent leur supplice ; on leur
pardonna. Ils s' en retournerent à
Moscow en bénissant leurs maîtres,

p135

et prêts sans le savoir à renouveler
tous leurs attentats à la premiere
occasion.

Après ces convulsions l' état reprit
un extérieur tranquille : *Sophie* eut

toujours la principale autorité,
abandonnant *Ivan* à son incapacité, et
tenant Pierre en tutelle. Pour augmenter
sa puissance, elle la partagea
avec le prince *Basile Galitzin*, qu' elle
fit généralissime administrateur de
l' état et garde des sceaux ; homme
supérieur en tout genre à tout
ce qui était alors dans cette cour orageuse ;
poli, magnifique, n' ayant que
de grands desseins, plus instruit
qu' aucun russe, parce qu' il avait
reçu une éducation meilleure, possédant
même la langue latine presque
totalement ignorée en Russie ;
homme d' un esprit actif, laborieux,
d' un génie au-dessus de son siècle,

p136

et capable de changer la Russie s' il
en avait eu le tems et le pouvoir
comme il en avait la volonté. C' est
l' éloge que fait de lui *La Neuville*,
envoyé pour lors de Pologne en
Russie ; et les éloges des étrangers
sont les moins suspects.
Ce ministre contint la milice des
Strélitz en distribuant les plus mutins
dans des régimens en Ukraine, à
Casan, en Sibérie. C' est sous son
administration que la Pologne long-tems
rivale de la Russie céda en 1686
toutes ses prétentions sur les grandes
provinces de Smolensko et de l' Ukraine :
c' est lui qui le premier fit
envoyer en 1687 une ambassade en
France, pays qui était depuis vingt
ans dans toute sa gloire par les
conquêtes et les nouveaux établissemens
de *Louis XIV*, par sa magnificence, et
sur-tout par la perfection des arts,

p137

sans lesquels on n' a que de la grandeur
et point de gloire véritable. La
France n' avait eu encore aucune
correspondance avec la Russie, ou ne

la connaissait pas ; et l' académie des
inscriptions célébra par une médaille
cette ambassade, comme si elle fût
venue des Indes : mais malgré la
médaille, l' ambassadeur *Dolgorouki*
échoua ; il essuya même de violens
dégoûts par la conduite de ses domestiques.
On eût mieux fait de tolérer
leurs fautes ; mais la cour de
Louis XIV ne pouvait prévoir alors
que la Russie et la France compteraient
un jour parmi leurs avantages
celui d' être étroitement alliées.
L' état était alors tranquille au-dedans,
toujours resserré du côté de
la Suede, mais étendu du côté de la
Pologne sa nouvelle alliée ;
continuellement en alarmes vers la Tartarie

p138

Crimée, et en mésintelligence
avec la Chine pour les frontieres.
Ce qui était le plus intolérable
pour cet empire, et ce qui marquait
bien qu' il n' était point parvenu
encore à une administration vigoureuse
et réguliere, c' est que le kan des
tartares de Crimée exigeait un tribut
annuel de soixante mille roubles,
comme la Turquie en avait imposé
un à la Pologne.
La Tartarie Crimée est cette même
Kersonese taurique, célèbre autrefois
par le commerce des grecs, et
plus encore par leurs fables ; contrée
fertile et toujours barbare, nommée
Crimée du titre des premiers kans,
qui s' appellaient *crim* avant les
conquêtes des enfans de *Gengis* . C' est
pour s' affranchir et se venger de la
honte d' un tel tribut que le premier
ministre *Galitzin* alla lui-même en

p139

Crimée à la tête d' une armée nombreuse.
Ces armées ne ressemblaient
en rien à celles que le gouvernement

entretient aujourd' hui : point
de discipline, pas même de régiment
bien armé, point d' habits uniformes,
rien de régulier ; une milice
à la vérité endurcie au travail
et à la disette, mais une profusion
de bagages qu' on ne voit pas même
dans nos camps où regne le luxe.
Ce nombre prodigieux de chars qui
portaient des munitions et des vivres
dans des pays dévastés et dans des
déserts, nuisit aux entreprises sur la
Crimée. On se trouva dans de vastes
solitudes sur la riviere de Samare,
sans magasins. *Galitzin* fit dans ces
déserts ce qu' on n' a point, je pense,
fait ailleurs ; il employa trente mille
hommes à bâtir sur la Samare une
ville qui pût servir d' entrepôt pour

p140

la campagne prochaine ; elle fut
commencée dès cette année et achevée
en trois mois l' année suivante,
toute de bois à la vérité, avec deux
maisons de briques et des remparts
de gazon, mais munie d' artillerie et
en état de défense.
C' est tout ce qui se fit de singulier
dans cette expédition ruineuse.
Cependant *Sophie* régnait ; *Ivan*
n' avait que le nom de czar, et Pierre âgé
de dix-sept ans avait déjà le courage
de l' être. L' envoyé de Pologne *La*
Neuville , résidant alors à Moscow, et
témoin oculaire de ce qui se passa,
prétend que *Sophie* et *Galitzin*
engagerent le nouveau chef des Strélitz
à leur sacrifier leur jeune czar : il
paraît au moins que six cens de ces
Strélitz devaient s' emparer de sa
personne. Les mémoires secrets que la
cour de Russie m' a confiés assurent

p141

que le parti était pris de tuer Pierre
Premier : le coup allait être porté,

et la Russie était privée pour jamais
de la nouvelle existence qu' elle a
reçue depuis. Le czar fut encore
obligé de se sauver au couvent de
la trinité, refuge ordinaire de la
cour menacée de la soldatesque. Là
il convoque les boyards de son parti,
assemble une milice, fait parler aux
capitaines des Strélitz, appelle à lui
quelques allemands établis dans Moscow
depuis long-tems, tous attachés
à sa personne, parce qu' il favorisait
déjà les étrangers. *Sophie* et *Ivan*
restés dans Moscow conjurerent le
corps des Strélitz de leur demeurer
fideles ; mais la cause de Pierre
qui se plaint d' un attentat médité
contre sa personne et contre sa
mere l' emporte sur celle d' une princesse
et d' un czar dont le seul aspect

p142

éloignait tous les coeurs. Tous
les complices furent punis avec une
sévérité à laquelle le pays était alors
aussi accoutumé qu' aux attentats ;
quelques-uns furent décapités après
avoir éprouvé le supplice du knout
ou des battoks. Le chef des Strélitz
périt de cette maniere : on coupa
la langue à d' autres qu' on soupçonnait.
Le prince *Galitzin* qui avait un
de ses parens auprès du czar Pierre
obtint la vie ; mais dépouillé de tous
ses biens qui étaient immenses, il fut
relégué sur le chemin d' Arcangel.
La Neuville présent à toute cette
catastrophe, dit qu' on prononça la
sentence à *Galitzin* en ces termes : *il*
t' est ordonné par le très-clément czar de
te rendre à Karga ville sous le pôle,
et d' y rester le reste de tes jours ; la
bonté extrême de sa majesté t' accorde
trois sols par jour .

p143

Il n' y a point de ville sous le pôle.

Karga est au soixante et deuxième degré de latitude, six degrés et demi seulement plus au nord que Moscow. Celui qui aurait prononcé cette sentence eût été mauvais géographe : on prétend que *La Neuville* a été trompé par un rapport infidèle. Enfin la princesse *Sophie* fut reconduite dans son monastère de Moscow, après avoir régné long-temps : ce changement était un assez grand supplice. De ce moment Pierre régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics : il mena une vie privée, et mourut en 1696.

p144

CHAPITRE 6

regne

de

Pierre Premier.

commencement de la grande réforme.

Pierre Le Grand avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempéramment robuste, propre à tous les exercices et à tous les travaux ; son esprit était juste, ce qui est le fond de tous les vrais talents, et cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre et à tout faire. Il s'en

p145

fallait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie : l'intérêt de la princesse *Sophie* avait été sur-tout de le laisser dans l'ignorance, et de l'abandonner aux excès que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume et son rang ne rendaient que trop permis.

Cependant il était récemment marié, et il avait épousé comme tous les autres czars, une de ses sujettes, fille du colonel *Lapuchin* ; mais étant jeune et n'ayant eu pendant quelque temps d'autre prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers attirés à Moscow par le ministre *Galitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur ; cependant malgré les mauvais exemples, et même malgré les plaisirs

p146

il s'appliquait à l'art militaire et au gouvernement : on devait déjà en lui reconnaître le germe d'un grand homme.

On s'attendait encore moins qu'un prince qui était saisi d'un effroi machinal qui allait jusqu'à la sueur froide et à des convulsions quand il fallait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le septentrion. Il commença par dompter la nature en se jettant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément ; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le faisait rougir. Il apprit de lui-même et presque sans maîtres assez d'allemand et de hollandais pour s'expliquer et pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les allemands et les hollandais étaient

p147

pour lui les peuples les plus polis ; puisque les uns exerçaient déjà dans Moscow une partie des arts qu'il voulait faire naître dans son empire, et les autres excellaient dans la marine qu'il regardait déjà comme l'art

le plus nécessaire.
Telles étaient ses dispositions,
malgré les penchans de sa jeunesse.
Cependant il avait toujours des factions
à craindre, l' humeur turbulente
des Strélitz à réprimer et une
guerre presque continuelle contre les
tartares de la Crimée à soutenir.
Cette guerre avait fini en 1689 par
une treve qui dura peu de tems.
Dans cet intervalle Pierre se
fortifia dans le dessein d' appeller les
arts dans sa patrie.
Son pere *Alexis* avait eu déjà les
mêmes vues, mais ni la fortune ni
le tems ne le econdèrent : il transmit

p148

son génie à son fils, mais plus développé,
plus vigoureux, plus opiniâtre
dans les difficultés.
Alexis avait fait venir de Hollande
à grands frais le constructeur
Bothler patron de vaisseau, avec des
charpentiers et des matelots, qui
bâtirent sur le Volga une grande
frégate et un yacht ; ils descendirent
le fleuve jusqu' à Astracan ; on
devait les employer avec des navires
qu' on allait construire pour trafiquer
avantageusement avec la Perse
par la mer Caspienne. Ce fut alors
qu' éclata la révolte de *Stenko Rasin* .
Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens
qu' il eût dû conserver pour son
intérêt ; il massacra le capitaine ; le
reste de l' équipage se sauva en Perse,
et de-là gagna les terres de la compagnie

p149

hollandaise des Indes. Un
maître charpentier bon constructeur
resta dans la Russie, et y fut
long-tems ignoré.
Un jour Pierre se promenant à
Ismaëlof, une des maisons de plaisance
de son aïeul, il apperçut parmi

quelques raretés une petite chaloupe anglaise qu' on avait absolument abandonnée : il demanda à l' allemand *Timmerman* son maître de mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement construit que ceux qu' il avait vu sur la Moska ? *Timmerman* lui répondit qu' il était fait pour aller à voiles et à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l' épreuve ; mais il fallait le radouber, le ragréer : on retrouva ce même constructeur *Brant* ; il était retiré à Moscow : il mit en état la chaloupe, et la fit voguer sur la riviere

p150

d' Yauza qui baigne les fauxbourgs de la ville. Pierre fit transporter sa chaloupe sur un grand lac dans le voisinage du monastere de la trinité ; il fit bâtir par *Brant* deux frégates et trois yachts, et en fut lui-même le pilote. Enfin, long-tems après en 1694, il alla à Arcangel, et ayant fait construire un petit vaisseau dans ce port par ce même *Brant* , il s' embarqua sur la mer glaciale qu' aucun souverain ne vit jamais avant lui ; il était escorté d' un vaisseau de guerre hollandais commandé par le capitaine *Jolson* , et suivi de tous les navires marchands abordés à Arcangel. Déjà il apprenait la manoeuvre, et malgré l' empressement des courtisans à imiter leurs maîtres, il était le seul qui l' apprit. Il n' était pas moins difficile de former

p151

des troupes de terre affectionnées et disciplinées que d' avoir une flotte. Ses premiers essais de marine sur un lac avant son voyage d' Arcangel, semblerent seulement des amusemens de l' enfance d' un homme

de génie ; et ses premières tentatives
pour former des troupes ne
parurent aussi qu' un jeu. C' était pendant
la régence de *Sophie* ; et si on
eût soupçonné ce jeu d' être sérieux
il eût pu lui être funeste.
Il donna sa confiance à un étranger ;
c' est ce célèbre *Le Fort* , d' une
noble et ancienne famille de Piémont,
transplantée depuis peu de
siècles à Genève, où elle a occupé
les premiers emplois. On voulut l' élever
dans le négoce qui seul a rendu
considérable cette ville autrefois connue
uniquement par la controverse.
Son génie qui le portait à de plus

p152

grandes choses, lui fit quitter la maison
paternelle dès l' âge de quatorze
ans ; il servit quatre mois en qualité
de cadet dans la citadelle de Marseille ;
de-là il passa en Hollande,
servit quelque temps volontaire, et fut
blessé au siège de Grave sur la Meuse,
ville assez forte que le prince
d' Orange depuis roi d' Angleterre,
reprit sur *Louis XIV* en 1674. Cherchant
ensuite son avancement par-tout où
l' espérance le guidait, il
s' embarqua en 1675 avec un colonel
allemand nommé *Verstin* , qui s' était
fait donner par le czar *Alexis*
père de Pierre, une commission de
lever quelques soldats dans les Pays-Bas,
et de les amener au port d' Arcangel.
Mais quand on y arriva après
avoir essuyé tous les périls de la mer,
le czar *Alexis* n' était plus, le
gouvernement avait changé, la Russie

p153

était troublée ; le gouverneur d' Arcangel
laissa long-temps *Verstin*, *Le Fort*
et toute sa troupe dans la plus
grande misère, et les menaça de les
envoyer au fond de la Sibérie ; chacun

se sauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Moscow, et se présenta au résident de Danemarck nommé *De Horn*, qui le fit son secrétaire ; il y apprit la langue russe ; quelque tems après il trouva le moyen d' être présenté au czar Pierre. L' aîné *Ivan* n' était pas ce qu' il lui fallait ; Pierre le goûta, et lui donna d' abord une compagnie d' infanterie. à peine *Le Fort* avait-il servi, il n' était point savant, il n' avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir ; sa conformité avec le czar était de devoir tout à son génie ; il savait d' ailleurs le hollandais et l' allemand

p154

que Pierre apprenait, comme les langues des deux nations qui pouvaient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à Pierre ; il s' attacha à lui ; les plaisirs commencerent la faveur, et les talens la confirmerent ; il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditeuse et barbare des Strélitz. Il en avait coûté la vie au grand sultan ou padisha *Osman*, pour avoir voulu réformer les janissaires. Pierre tout jeune qu' il était s' y prit avec plus d' adresse qu' *Osman*. Il forma d' abord dans sa maison de campagne Préobazinsky une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques ; quelques enfans de boyards furent choisis pour en être officiers : mais pour apprendre à ses

p155

boyards une subordination qu' ils ne connaissaient pas, il les fit passer par tous les grades, et lui-même en donna l' exemple, servant d' abord

comme tambour, ensuite soldat, sergent et lieutenant dans la compagnie.

Rien n' était plus extraordinaire ni plus utile : les russes avaient toujours fait la guerre comme nous la faisons du tems du gouvernement féodal, lorsque des seigneurs sans expérience menaient au combat des vassaux sans discipline et mal armés ; méthode barbare suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulières.

Cette compagnie formée par le seul Pierre, fut bientôt nombreuse, et devint depuis le régiment des gardes Préobazinsky. Une autre compagnie formée sur ce modele devint l' autre régiment des gardes Semenousky.

p156

Il y avait déjà un régiment de cinq mille hommes sur lequel on pouvait compter, formé par le général *Gordon* écossais, et composé presque tout entier d' étrangers. *Le Fort* qui avait porté les armes peu de tems, mais qui était capable de tout, se chargea de lever un régiment de douze mille hommes, et il en vint à bout ; cinq colonels furent établis sous lui ; il se vit tout d' un coup général de cette petite armée, levée en effet contre les Strélitz autant que contre les ennemis de l' état.

Ce qu' on doit remarquer, et ce qui confond bien l' erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l' édit de Nantes et ses suites avaient coûté peu d' hommes à la France, c' est que le tiers de cette armée appelée régiment, fut

p157

composé de français réfugiés. *Le Fort* exerça sa nouvelle troupe comme s' il n' eût jamais eu d' autre profession. Pierre voulut voir une de ces

images de la guerre, un de ces camps
dont l' usage commençait à s' introduire
en tems de paix. On construisit
un fort qu' une partie de ses nouvelles
troupes devait défendre, et
que l' autre devait attaquer. La différence
entre ce camp et les autres fut
qu' au lieu de l' image d' un combat,
on donna un combat réel, dans
lequel il y eut des soldats de tués
et beaucoup de blessés. *Le Fort* qui
commandait l' attaque reçut une blessure
considérable. Ces jeux sanglans
devaient aguerrir les troupes ; cependant
il fallut de longs travaux,
et même de longs malheurs pour en
venir à bout. Le czar mêla ces fêtes

p158

guerrieres aux soins qu' il se donnait
pour la marine ; et comme il avait
fait *Le Fort* général de terre sans qu' il
eût encore commandé, il le fit amiral
sans qu' il eût jamais conduit un
vaisseau : mais il le voyait digne de
l' un et de l' autre. Il est vrai que cet
amiral était sans flotte, et que ce
général n' avait d' armée que son
régiment.

On réformait peu à peu le grand
abus du militaire, cette indépendance
des boyards qui amenaient à l' armée
les milices de leurs paysans ; c' était le
véritable gouvernement des francs,
des huns, des goths et des vandales,
peuples vainqueurs de l' empire
romain dans sa décadence, et qui
eussent été exterminés, s' ils avaient
eu à combattre les anciennes légions
romaines disciplinées, ou des armées
telles que celles de nos jours.

p159

Bientôt l' amiral *Le Fort* n' eut pas
tout-à-fait un vain titre : il fit construire
par des hollandais et par des
vénitien des barques longues, et

même deux vaisseaux d' environ
30 pieces de canon, à l' embouchure de
la Véronise qui se jette dans le
Tanaïs ; ces vaisseaux pouvaient descendre
le fleuve, et tenir en respect
les tartares de la Crimée. Les hostilités
avec ces peuples se renouvellaient
tous les jours. Le czar avait
à choisir en 1689 entre la Turquie,
la Suede et la Chine, à qui il ferait
la guerre. Il faut commencer par faire
voir en quels termes il était avec
la Chine, et quel fut le premier
traité de paix que firent les chinois.

p160

CHAPITRE 7

*congrès et traité
avec
les chinois.*

on doit d' abord se représenter
quelles étaient les limites de
l' empire chinois et de l' empire
russe. Quand on est sorti de la Sibérie
proprement dite, et qu' on a laissé
loin au midi cent hordes de tartares,
kalmouks blancs, kalmouks
noirs, monguls mahométans, monguls
nommés idolâtres ; on avance
vers le cent-trentieme degré de longitude,

p161

et au 52 e de latitude sur le
fleuve d' Amur ou d' Amour. Au nord
de ce fleuve est une grande chaîne de
montagnes qui s' étend jusqu' à la mer
glaciale par-delà le cercle polaire.
Ce fleuve qui coule l' espace de
cinq-cens lieues dans la Sibérie et dans la
Tartarie chinoise, va se perdre après
tant de détours dans la mer de
Kamshatka. On assure qu' à son embouchure
dans cette mer on pêche quelquefois
un poisson monstrueux, beaucoup

plus gros que l'hipopotame du Nil, et dont la mâchoire est d'un ivoire plus dur et plus parfait. On prétend que cet ivoire faisait autrefois un objet de commerce, qu'on le transportait par la Sibérie, et que c'est la raison pour laquelle on en trouve encore plusieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'est ce qu'on a dit de plus vraisemblable sur

p162

cet ivoire ossile dont nous avons déjà parlé ; car il paraît chimérique de prétendre qu'autrefois il y ait eu des éléphants en Sibérie. Ce fleuve d'Amour est nommé le *fleuve Noir* par les tartares mantchoux, et le *fleuve du Dragon* par les chinois. C'était dans ces pays si long-temps inconnus que la Chine et la Russie se disputaient les limites de leurs empires. La Russie possédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hostilités entre les chinois et les russes au sujet de ces forts : enfin les deux états entendirent mieux leurs intérêts ; l'empereur *Camhi* préféra la paix et le commerce à une guerre inutile. Il envoya

p163

sept ambassadeurs à Niptchou l'un de ses établissemens. Ces ambassadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur escorte. C'était là le faste asiatique ; mais ce qui est très-remarquable, c'est qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'empire d'une ambassade vers une autre puissance : ce qui est encore unique, c'est que les chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois subjugués par les tartares

qui les attaquerent et qui les domterent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt subjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes sans aucun traité. Ainsi cette nation si renommée pour la morale ne connaissait point ce que nous appelons *droit des gens* ; c' est-à-dire

p164

ces regles incertaines de la guerre et de la paix, ces droits des ministres publics, ces formules de traités, les obligations qui en résultent, les disputes sur la préséance et le point d' honneur. En quelle langue d' ailleurs les chinois pouvaient-ils traiter avec les russes au milieu des déserts ? Deux jésuites, l' un portugais nommé *Pereira* , l' autre français nommé *Gerbillon* , partis de Pekin avec les ambassadeurs chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, et furent les véritables médiateurs. Ils traiterent en latin avec un allemand de l' ambassade russe, qui savait cette langue. Le chef de l' ambassade russe était *Golovin* gouverneur de la Sibérie ; il étala une plus grande magnificence que les chinois, et par là donna une noble idée de

p165

son empire à ceux qui s' étaient crus les seuls puissans sur la terre. Les deux jésuites réglerent les limites des deux dominations ; elles furent posées à la riviere de Kerbechi, près de l' endroit même où l' on négociait. Le midi resta au chinois, le nord aux russes. Il n' en coûta à ceux-ci qu' une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites ; on jura une paix éternelle ; et après quelques contestations, les russes et les

chinois la jurerent au nom du
même dieu en ces termes : *si quelqu' un
a jamais la pensée secrète de
rallumer le feu de la guerre, nous prions
le seigneur souverain de toutes choses,
qui connaît les coeurs, de punir ces
traîtres par une mort précipitée* .
Cette formule commune à des chinois

p166

et à des chrétiens, peut faire
connaître deux choses importantes ;
la première, que le gouvernement
chinois n' est ni athée, ni idolâtre,
comme on l' en a si souvent accusé par
des imputations contradictoires ; la
seconde, que tous les peuples qui
cultivent leur raison, reconnaissent en
effet le même dieu, malgré tous les
égaremens de cette raison mal instruite.
Le traité fut rédigé en latin dans
deux exemplaires. Les ambassadeurs
russes signerent les premiers la copie
qui leur demeura ; et les chinois
signerent aussi la leur les premiers,
selon l' usage des nations de l' Europe
qui traitent de couronne à couronne.
On observa un autre usage des
nations asiatiques, et des premiers
âges du monde connu ; le traité fut
gravé sur deux gros marbres, qui
furent posés pour servir de bornes

p167

aux deux empires. Trois ans après
le czar envoya le danois *Ilbrand*
Id en ambassade à la Chine, et le
commerce établi a subsisté depuis
avec avantage jusqu' à une rupture
entre la Russie et la Chine en 1722 ;
mais après cette interruption il a
repris une nouvelle vigueur.

p168

CHAPITRE 8

*expédition
vers les
Palus Méotides.
conquête d' Asoph.
le czar envoie des jeunes-gens
s' instruire dans les pays étrangers.*
il ne fut pas si aisé d' avoir la
paix avec les turcs : le tems
même paraissait venu de s' élever sur
leurs ruines. Venise accablée par
eux commençait à se relever. Le
même *Morosini* qui avait rendu
Candie aux turcs leur prenait le
Péloponese, et cette conquête lui mérita
le surnom de *Péloponésiaque* , honneur

qui rappelait le tems de la république romaine. L' empereur d' Allemagne *Léopold* avait quelque succès contre l' empire turc en Hongrie, et les polonais repoussaient au moins les courses des tartares de Crimée. Pierre profita de ces circonstances pour aguerrir ses troupes, et pour se donner s' il pouvait l' empire de la mer Noire. Le général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Asoph avec son grand régiment de cinq mille hommes ; le général *Le Fort* avec le sien de douze mille, un corps de Strélitz commandé par *Sheremeto* et *Shein* , originaires de Prusse, un corps de cosaques, un grand train d' artillerie : tout fut prêt pour cette expédition. Cette grande armée s' avance sous les ordres du maréchal *Sheremeto*

au commencement de l' été 1695, vers Asoph à l' embouchure du Tanaïs, et à l' extrémité des Palus-Méotides, qu' on nomme aujourd' hui la mer de Zabache. Le czar était à l' armée, mais en qualité de volontaire, voulant long-tems apprendre avant que de commander. Pendant la marche on prit d' assaut deux tours que les turcs avaient bâties sur les deux bords du fleuve.

L' entreprise était difficile ; la place assez bien fortifiée était défendue par une garnison nombreuse. Des barques longues semblables aux saïques turques, construites par des vénitiens, et deux petits vaisseaux de guerre hollandais sortis de la Véronise, ne furent pas assez tôt prêts, et ne purent entrer dans la mer d' Asoph. Tout commencement éprouve toujours des obstacles. Les russes

p171

n' avaient point encore fait de siege régulier : cet essai ne fut pas d' abord heureux.

Un nommé *Jacob* natif de Danzic dirigeait l' artillerie sous le commandement du général *Shein* : car on n' avait guere que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs, comme pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des battoks par son général *Shein* prussien. Le commandement alors semblait affermi par ses rigueurs. Les russes s' y soumettaient malgré leur penchant pour les séditions, et après ces châtimens ils servaient comme à l' ordinaire. Le dantzikois pensait autrement ; il voulut se venger : il encloua le canon, se jetta dans Asoph, embrassa la religion musulmane, et défendit la place avec succès. Cet exemple fait voir que

p172

l' humanité qu' on exerce aujourd' hui
en Russie est préférable aux anciennes
sévérités, et retient mieux dans le
devoir les hommes qui avec une éducation
heureuse ont pris des sentimens
d' honneur. L' extrême rigueur
était alors nécessaire envers le bas
peuple : mais quand les moeurs ont
changé, l' impératrice *élizabeth* a
achevé par la clémence l' ouvrage
que son pere commença par les loix.
Cette indulgence a été même poussée
à un point dont il n' y a pas d' exemple
dans l' histoire d' aucun peuple.
Elle a promis que pendant son
regne personne ne serait puni de
mort, et a tenu sa promesse. Elle
est la premiere souveraine qui ait
ainsi respecté la vie des hommes. Les
malfaiteurs ont été condamnés aux
mines, aux travaux publics : leurs
châtiments sont devenus utiles à

l' état ; institution non moins sage
qu' humaine. Partout ailleurs on ne
sait que tuer un criminel avec appareil,
sans avoir jamais empêché les
crimes. La terreur de la mort fait
moins d' impression peut-être sur des
méchants pour la plupart fainéants,
que la crainte d' un châtiment et d' un
travail pénible qui renaissent tous les
jours.

Pour revenir au siege d' Asoph,
soutenu désormais par le même
homme qui avait dirigé les attaques,
on tenta vainement un assaut,
et après avoir perdu beaucoup de
monde on fut obligé de lever le
siege.

La constance dans toute entreprise
formait le caractere de Pierre.

Il conduisit une armée plus considérable
encore devant Asoph au printems
de 1696. Le czar *Ivan* son

p174

frere venait de mourir. Quoique son
autorité n' eût pas été gênée par *Ivan* ,
qui n' avait que le nom de czar,
elle l' avait toujours été un peu par
les bienséances. Les dépenses de la
maison d' *Ivan* retournaient par sa
mort à l' entretien de l' armée ; c' était
un secours pour un état qui
n' avait pas alors d' aussi grands
revenus qu' aujourd' hui. Pierre écrivit
à l' empereur *Léopold* , aux
états-généraux, à l' électeur de Brandebourg
pour en obtenir des ingénieurs,
des artilleurs, des gens de mer.
Il engagea à sa solde des kalmouks,
dont la cavalerie est très-utile
contre celle des tartares de
Crimée.

Le succès le plus flatteur pour le
czar fut celui de sa petite flotte qui
fut enfin complete et bien gouvernée.
Elle battit les saïques turques

p175

envoyées de Constantinople, et en prit quelques-unes. Le siège fut poussé régulièrement par tranchées, non pas tout-à-fait selon notre méthode ; les tranchées étaient trois fois plus profondes, et les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les assiégés rendirent la place le 28 juillet sans aucun honneur de la guerre, sans emporter ni armes ni munitions, et ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux assiégeants.

Le czar voulut d'abord en fortifiant Asoph, en le couvrant par des forts, en creusant un port capable de contenir les plus gros vaisseaux, se rendre maître du détroit de Cassa, de ce Bosphore cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de *Mithridate*. Il laissa trente-deux saïques

p176

armées devant Asoph, et prépara tout pour former contre les turcs une flotte de neuf vaisseaux de soixante pièces de canon, et de quarante-un portant depuis trente jusqu'à cinquante pièces d'artillerie. Il exigea que les plus grands seigneurs, les plus riches négociants contribuassent à cet armement ; et croyant que les biens des ecclésiastiques devaient servir à la cause commune, il obligea le patriarche, les évêques, les archimandrites à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faisait pour l'honneur de sa patrie et pour l'avantage de la chrétienté. On fit faire par les cosaques des bateaux légers auxquels ils sont accoutumés, et qui peuvent côtoyer aisément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être alarmée d'un tel armement,

p177

le premier qu' on eût jamais
tenté sur les Palus-Méotides. Le projet
était de chasser pour jamais les
tartares et les turcs de la Crimée,
et d' établir ensuite un grand commerce
aisé et libre avec la Perse par
la Géorgie. C' est le même commerce
que firent autrefois les grecs à
Colchos, et dans cette Kersonese
taurique que le czar semblait devoir
soumettre.

Vainqueur des turcs et des tartares,
il voulut accoutumer son peuple à la gloire
comme aux travaux. Il
fit entrer à Moscow son armée sous
des arcs de triomphe, au milieu des
feux d' artifice et de tout ce qui put
embellir cette fête. Les soldats qui
avaient combattu sur les saïques
véniennes contre les turcs, et qui
formaient une troupe séparée,
marcherent les premiers. Le maréchal

p178

Sheremeto , les généraux *Gordon* et
Shein , l' amiral *Le Fort* , les autres
officiers généraux précéderent dans
cette pompe le souverain, qui disait
n' avoir point encore de rang dans
l' armée, et qui par cet exemple voulait
faire sentir à toute la noblesse
qu' il faut mériter les grades militaires
pour en jouir.

Ce triomphe semblait tenir en
quelque chose des anciens romains :
il leur ressembla surtout en ce que
les triomphateurs exposaient dans
Rome les vaincus aux regards des
peuples, et les livraient quelquefois
à la mort ; les esclaves faits dans
cette expédition suivaient l' armée ;
et ce *Jacob* qui l' avait trahi, était
mené dans un chariot sur lequel on
avait dressé une potence, à laquelle
il fut attaché après avoir souffert le
supplice de la roue.

p179

On frappa alors la première médaille en Russie. La légende russe est remarquable : Pierre Premier *empereur de Moscovie toujours auguste* . Sur le revers est Asoph avec ces mots : *vainqueur par les flammes et les eaux* . Pierre était affligé dans ce succès de ne voir ses vaisseaux et ses galères de la mer d' Asoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encore autant d' envie d' avoir un port sur la mer Baltique, que sur le Pont-Euxin. Il envoya au mois de mars 1697 soixante jeunes russes du régiment de *Le Fort* en Italie, la plupart à Venise, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine et la construction des galères ; il en fit partir quarante autres pour s' instruire en Hollande de la fabrique et

p180

de la manoeuvre des grands vaisseaux : d' autres furent envoyés en Allemagne pour servir dans les armées de terre et pour se former à la discipline allemande. Enfin il résolut de s' éloigner quelques années de ses états, dans le dessein d' apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait résister au violent desir de s' instruire par ses yeux et même par ses mains, de la marine et des arts qu' il voulait établir dans sa patrie. Il se proposa de voyager inconnu en Danemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Venise et à Rome. Il n' y eut que la France et l' Espagne qui n' entrassent point dans son plan ; l' Espagne, parce que ces arts qu' il cherchait y étaient alors trop négligés ; et la France parce qu' ils y régnaient peut-être avec trop de faste, et que la hauteur de *Louis XIV* ,

p181

qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la simplicité avec laquelle il comptait faire ses voyages. De plus il était lié avec la plupart de toutes les puissances chez lesquelles il allait, excepté avec la France et avec Rome. Il se souvenait encore avec quelque dépit du peu d'égards que *Louis XIV* avait eu pour l'ambassade de 1687, qui n'eut pas autant de succès que de célébrité : et enfin il prenait déjà le parti d'*Auguste* électeur de Saxe, à qui le prince de *Conty* disputait la couronne de Pologne.

p182

CHAPITRE 9

voyages

de

Pierre Le Grand.

le dessein étant pris de voir tant d'états et tant de cours en simple particulier, il se mit lui-même à la suite de trois ambassadeurs, comme il s'était mis à la suite de ses généraux à son entrée triomphante dans Moscow.

Les trois ambassadeurs étaient le général *Le Fort*, le boyard *Alexis Gollovin*, commissaire général des guerres, et gouverneur de Sibérie, le même qui avait signé le traité

p183

d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine sur les frontières de cet empire ; et *Vonitsin* diak ou secrétaire d'état, long-tems employé dans les cours étrangères. Quatre premiers secrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambassadeur, une compagnie

de cinquante gardes avec leurs
officiers, tous du régiment *Préobazinski* ,
composaient la suite principale
de cette ambassade ; il y avait
en tout deux cens personnes ; et le
czar se réservant pour tous domestiques
un valet de chambre, un
homme de livrée et un nain, se
confondait dans la foule. C' était une chose
inouïe dans l' histoire du monde qu' un
roi de vingt-cinq ans qui abandonnait
ses royaumes pour mieux régner.
Sa victoire sur les turcs et les
tartares, l' éclat de son entrée triomphante

p184

à Moscow, les nombreuses
troupes étrangères affectionnées à
son service, la mort d' *Ivan* son frere,
la clôture de la princesse *Sophie* , et
plus encore le respect général pour
sa personne, devaient lui répondre
de la tranquillité de ses états pendant
son absence. Il confia la régence au
boyard *Strechnef* , et au Knès
Romadonouski , lesquels devaient dans les
affaires importantes délibérer avec
d' autres boyards.

Les troupes formées par le général
Gordon restèrent à Moscow pour
assurer la tranquillité de la capitale.
Les Strélitz qui pouvaient la troubler
furent distribués sur les frontieres
de la Crimée, pour conserver
la conquête d' Asoph, et pour réprimer
les incursions des tartares.
Ayant ainsi pourvu à tout, il se livrait
à son ardeur de voyager et de
s' instruire.

p185

Ce voyage ayant été l' occasion
ou le prétexte de la sanglante guerre
qui traversa si long-tems le czar
dans tous ses grands projets, et enfin
les seconda, qui détrôna le roi de
Pologne *Auguste* , donna la couronne

à *Stanislas* et la lui ôta, qui fit du roi de Suede *Charles Xii* le premier des conquérans pendant neuf années, et le plus malheureux des rois pendant neuf autres ; il est nécessaire pour entrer dans le détail de ces événemens, de représenter ici en quelle situation était alors l' Europe. Le sultan *Mustapha li* régnait en Turquie. Sa faible administration ne faisait de grands efforts, ni contre l' empereur d' Allemagne *Léopold* , dont les armes étaient heureuses en Hongrie, ni contre le czar qui venait de lui enlever Asoph et qui menaçait le Pont-Euxin, ni même

p186

contre Venise qui enfin s' était emparée de tout le Péloponese.

Jean Sobiesky roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Chocsim, et par la délivrance de Vienne, était mort le 17 juin 1696, et cette couronne était déjà disputée par *Auguste* électeur de Saxe qui l' emporta, et par *Armand* prince de *Conty* , qui n' eut que l' honneur d' être élu.

La Suede venait de perdre, et regrettait peu *Charles Xi* , premier souverain véritablement absolu dans ce pays, pere d' un roi qui le fut davantage, et avec lequel s' est éteint le despotisme. Il laissait sur le trône *Charles Xii* , son fils âgé de quinze ans. C' était une conjoncture favorable en apparence aux projets du czar ; il pouvait s' aggrandir sur le golfe de Finlande et vers la Livonie.

p187

Ce n' était pas assez d' inquiéter les turcs sur la mer Noire : des établissemens sur les Palus-Méotides et vers la mer Caspienne ne suffisaient pas à ses projets de marine, de commerce

et de puissance ; la gloire
même que tout réformateur desire
ardemment, n' était ni en Perse ni en
Turquie ; elle était dans notre partie
de l' Europe, où l' on éternise les
grands talens en tout genre. Enfin
Pierre ne voulait introduire dans
ses états ni les moeurs turques, ni
les persanes, mais les nôtres.
L' Allemagne en guerre à la fois
avec la Turquie et avec la France,
ayant pour ses alliés l' Espagne,
l' Angleterre et la Hollande contre le seul
Louis XIV , était prête de conclure
la paix, et les plénipotentiaires
étaient déjà assemblés au château de
Risvick auprès de La Haye.

p188

Ce fut dans ces circonstances que
Pierre et son ambassade prirent leur
route au mois d' avril 1697 par la
grande Novogorod. De là on voyagea
par l' Estonie et par la Livonie,
provinces autrefois contestées entre
les russes, les suédois et les
polonais, et acquises enfin à la Suede
par la force des armes.
La fertilité de la Livonie, la
situation de Riga sa capitale, pouvaient
tenter le czar ; il eut du moins
la curiosité de voir les fortifications
des citadelles. Le comte d' *Alberg*
gouverneur de Riga en prit de
l' ombrage ; il lui refusa cette satisfaction,
et parut témoigner peu d' égard pour
l' ambassade. Cette conduite ne servit
pas à refroidir dans le coeur du czar
le desir qu' il pouvait concevoir d' être
un jour le maître de ces provinces.
De la Livonie on alla dans la Prusse

p189

brandebourgeoise, dont une partie
a été habitée par les anciens vandales ;
la Prusse polonaise avait été comprise
dans la Sarmatie d' Europe ; la

brandebourgeoise était un pays pauvre,
mal peuplé, mais où l' électeur,
qui se fit donner depuis le titre de
roi, étalait une magnificence nouvelle
et ruineuse. Il se piqua de recevoir
l' ambassade dans sa ville de
Koenigsberg avec un faste royal. On
se fit de part et d' autre les présens
les plus magnifiques. Le contraste de
la parure française que la cour de
Berlin affectait, avec les longues
robes asiatiques des russes, leurs
bonnets rehaussés de perles et de
pierreries, leurs cimenterres pendants à la
ceinture, fit un effet singulier. Le
czar était vêtu à l' allemande. Un
prince de Géorgie qui était avec lui
vêtu à la mode des persans, étalait

p190

une autre sorte de magnificence : c' est
le même qui fut pris à la journée de
Narva, et qui est mort en Suede.
Pierre méprisait tout ce faste ; il
eût été à desirer qu' il eût également
méprisé ces plaisirs de table dans
lesquels l' Allemagne mettait alors sa
gloire. Ce fut dans un de ces
repas trop à la mode alors, aussi
dangereux pour la santé que pour les
moeurs, qu' il tira l' épée contre son
favori *Le Fort* ; mais il témoigna le
même regret de cet emportement
passager, qu' *Alexandre* en eut du
meurtre de *Clitus* ; il demanda pardon
à *Le Fort* . Il disait qu' il voulait
réformer sa nation, et qu' il ne pouvait
pas encore se réformer lui-même.
Le général *Le Fort* , dans son
manuscrit, loue encore plus le fond du
caractere du czar qu' il ne blâme cet
excès de colere.

p191

L' ambassade passe par la Poméranie,
par Berlin ; une partie prend
sa route par Magdebourg, l' autre

par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déjà puissante, mais non pas aussi opulente et aussi sociable qu'elle l'est devenue depuis.

On tourne vers Minden ; on passe la Vestphalie ; et enfin on arrive par Cleves dans Amsterdam.

Le czar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambassade ; il logea d'abord dans la maison de la compagnie des Indes, mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, et alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encore qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche, et plus propre que beaucoup

p192

de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés ; l'ordre, l'exactitude des travaux ; la célérité prodigieuse à construire un vaisseau, et le munir de tous ses agrès, et cette quantité incroyable de magasins, de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé ; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, et dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le

p193

nombre des charpentiers sous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appellait

communément *maître Pierre* , Peterbas,
et les ouvriers d' abord interdits
d' avoir un souverain pour compagnon,
s' y accoutumèrent familièrement.
Tandis qu' il maniait à Sardam le
compas et la hache, on lui confirma
la nouvelle de la scission de la Pologne,
et de la double nomination de
l' électeur *Auguste* et du prince de
Conti . Le charpentier de Sardam
promit aussi-tôt trente mille hommes au
roi *Auguste* . Il donnait de son
atelier des ordres à son armée d' Ukraine
assemblée contre les turcs.
Ses troupes remportèrent une victoire
contre les tartares, assez près
d' Asoph, et même quelques mois
après elles prirent la ville d' or, ou
Orkapi, que nous nommons Précop.

p194

Pour lui il persistait à s' instruire dans
plus d' un art ; il allait de Sardam à
Amsterdam travailler chez le célèbre
anatomiste *Ruisch* ; il faisait des
opérations de chirurgie, qui en un besoin
pouvaient le rendre utile à ses
officiers ou à lui-même. Il s' instruisait
de la physique naturelle dans la
maison du bourg-mestre *Vitsen* , citoyen
recommandable à jamais par son
patriotisme, et par l' emploi de
ses richesses immenses qu' il prodiguait
en citoyen du monde, envoyant
à grands frais des hommes habiles
chercher ce qu' il y avait de plus rare
dans toutes les parties de l' univers,
et frétant des vaisseaux à ses dépens,
pour découvrir de nouvelles terres.
Peterbas ne suspendit ses travaux
que pour aller voir sans cérémonie,
à Utrecht et à La Haye,
Guillaume roi d' Angleterre et Stadhouder

p195

des Provinces-Unies. Le général
Le Fort était seul en tiers avec

les deux monarques. Il assista ensuite à la cérémonie de l'entrée de ses ambassadeurs, et à leur audience ; ils présenterent en son nom aux députés des états, six cens des plus belles martres zibelines ; et les états outre le présent ordinaire qu' ils leur firent à chacun d' une chaîne d' or et d' une médaille, leur donnerent trois carosses magnifiques. Ils reçurent les premieres visites de tous les ambassadeurs plénipotentiaires qui étaient au congrès de Risvick, excepté des français, à qui ils n' avaient pas notifié leur arrivée, non-seulement parce que le czar prenait le parti du roi *Auguste* contre le prince de *Conti* , mais parce que le roi *Guillaume* dont il cultivait l' amitié ne voulait point la paix avec la France.

p196

De retour à Amsterdam il y reprit ses premieres occupations, et acheva de ses mains un vaisseau de soixante pieces de canon qu' il avait commencé, et qu' il fit partir pour Arcangel, n' ayant pas alors d' autre port sur les mers de l' océan. Non-seulement il faisait engager à son service des réfugiés français, des suisses, des allemands ; mais il faisait partir des artisans de toute espece pour Moscow, et n' envoyait que ceux qu' il avait vu travailler lui-même. Il est très-peu de métiers et d' arts qu' il n' approfondît dans les détails : ils se plaisait sur-tout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au hazard toutes les positions des villes et des fleuves de ses états peu connus. On a conservé la carte sur laquelle il traça la communication de la mer Caspienne

p197

et de la mer Noire, qu' il avait déjà

projetée, et dont il avait chargé un ingénieur allemand nommé *Brake* . La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l' océan et de la Méditerranée, exécutée en France ; mais l' idée d' unir la mer d' Asoph et la Caspienne effrayait alors l' imagination. De nouveaux établissements dans ce pays lui paraissaient d' autant plus convenables, que ses succès lui donnaient de nouvelles espérances. Ses troupes commandées par le général *Shein* et par le prince *Dolgorouki* , venaient de remporter une victoire auprès d' Asoph sur les tartares, et même sur un corps de janissaires que le sultan *Mustapha* leur avait envoyé. Ce succès servit à le faire respecter davantage de ceux qui blâmaient un souverain d' avoir quitté ses états pour exercer des métiers

p198

dans Amsterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne souffraient pas des travaux du philosophe voyageur et artisan. Il continua dans Amsterdam ses occupations ordinaires de constructeur de vaisseaux, d' ingénieur, de géographe, de physicien pratique, jusqu' au milieu de janvier 1698, et alors il partit pour l' Angleterre, toujours à la suite de sa propre ambassade. Le roi *Guillaume* lui envoya son yacht, et deux vaisseaux de guerre. Sa maniere de vivre fut la même que celle qu' il s' était prescrite dans Amsterdam, et dans Sardam. Il se logea près du grand chantier à Deptfort, et ne s' occupa guere qu' à s' instruire. Les constructeurs hollandais ne lui avaient enseigné que leur méthode et leur routine : il connut mieux l' art en Angleterre ; les vaisseaux

p199

s' y bâtissaient suivant des proportions mathématiques. Il se perfectionna dans cette science, et bien-tôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla selon la méthode anglaise à la construction d' un vaisseau, qui se trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L' art de l' horlogerie déjà perfectionné à Londres attira son attention ; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine et ingénieur *Perri* qui le suivit de Londres en Russie, dit que depuis la fonderie des canons, jusqu' à la filerie des cordes, il n' y eut aucun métier qu' il n' observât et auquel il ne mît la main, toutes les fois qu' il était dans les ateliers. On trouva bon, pour cultiver son amitié, qu' il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artisans, il eut ce qu' il

p200

n' aurait pas trouvé si aisément à Amsterdam, des mathématiciens. *Fergusson* écossais, bon géometre, se mit à son service : c' est lui qui a établi l' arithmétique en Russie dans les bureaux des finances, où l' on ne se servait auparavant que de la méthode tartare de compter avec des boules enfilées dans du fils d' archal, méthode qui suppléait à l' écriture, mais embarrassante et fautive, parce qu' après le calcul on ne peut voir si on s' est trompé. Nous n' avons connu les chiffres indiens dont nous nous servons que par les arabes, au neuvieme siecle ; l' empire de Russie ne les a reçus que mille ans après ; c' est le sort de tous les arts ; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l' école des mathématiques accompagnèrent *Fergusson* , et ce fut le commencement de l' école

p201

de marine que Pierre établit depuis. Il observait et calculait les éclipses avec *Fergusson*. L'ingénieur *Perri*, quoique très-mécontent de n'avoir pas été assez récompensé, avoue que Pierre s'était instruit dans l'astronomie : il connaissait bien les mouvemens des corps célestes, et même les loix de la gravitation qui les dirige. Cette force si démontrée, et avant le grand *Newton* si inconnue, par laquelle toutes les planetes pesent les unes sur les autres, et qui les retient dans leurs orbites, était déjà familière à un souverain de la Russie, tandis qu'ailleurs on se repaissait de tourbillons chimériques, et que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile. *Perri* partit de son côté pour aller travailler à des jonctions de rivières,

p202

à des ponts, à des écluses. Le plan du czar était de faire communiquer par des canaux l'océan, la mer Caspienne et la mer Noire. On ne doit pas omettre que des négocians anglais, à la tête desquels se mit le marquis de *Carmarthen* amiral, lui donnerent quinze mille livres sterling pour obtenir la permission de débiter du tabac en Russie. Le patriarche par une sévérité mal entendue avait proscrit cet objet de commerce ; l'église russe défendait le tabac comme un péché. Pierre mieux instruit, et qui parmi tous les changemens projetés méditait la réforme de l'église, introduisit ce commerce dans ses états. Avant que Pierre quittât l'Angleterre, le roi *Guillaume* lui fit donner le spectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On

p203

ne se doutait pas alors que le czar en livrerait un jour de véritables contre les suédois, et qu' il remporterait des victoires sur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit présent du vaisseau sur lequel il avait coutume de passer en Hollande, nommé le *royal transport* , aussi bien construit que magnifique. Pierre retourna sur ce vaisseau en Hollande à la fin de mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines de vaisseau de guerre, vingt-cinq patrons de vaisseau nommés aussi capitaines, quarante lieutenants, trente pilotes, trente chirurgiens, deux cens cinquante canonniers, et plus de trois cens artisans. Cette colonie d' hommes habiles en tout genre passa de Hollande à Arcangel sur le *royal transport* , et de là fut répandue dans les endroits où leurs services étaient nécessaires.

p204

Ceux qui furent engagés à Amsterdam prirent la route de Narva, qui appartenait à la Suede. Pendant qu' il faisait ainsi transporter les arts d' Angleterre et de Hollande dans son pays, les officiers qu' il avait envoyés à Rome et en Italie, engageaient aussi quelques artistes. Son général *Sheremeto* , qui était à la tête de son ambassade en Italie, allait de Rome à Naples, à Venise, à Malthe ; et le czar passa à Vienne avec les autres ambassadeurs. Il avait à voir la discipline guerriere des allemans après les flottes anglaises et les ateliers de Hollande. La politique avait encore autant de part au voyage que l' instruction. L' empereur était l' allié nécessaire du czar contre les turcs. Pierre vit *Léopold* incognito. Les deux monarques s' entretinrent debout,

p205

pour éviter les embarras du
cérémonial.

Il n' y eut rien de marqué dans son
séjour à Vienne, que l' ancienne fête
de l' *hôte* et de l' *hôtesse* , que
Léopold renouvela pour lui, et qui n' avait
point été en usage pendant son regne.
Cette fête qui se nomme *Wurtchafft*
se célèbre de cette maniere. L' empereur
est l' hôtelier, l' impératrice
l' hôteliere, le roi des romains, les
archiducs, les archiduchesses sont
d' ordinaire les aides, et reçoivent
dans l' hôtellerie toutes les nations
vétues à la plus ancienne mode de
leur pays : ceux qui sont appelés à
la fête tirent au sort des billets. Sur
chacun de ces billets est écrit le nom
de la nation et de la condition qu' on
doit représenter. L' un a un billet de
mandarin chinois ; l' autre de mirza
tartare, de satrape persan, ou de

p206

sénateur romain : une princesse tire
un billet de jardiniere ou de laitiere ;
un prince est paysan ou soldat. On
forme des danses convenables à tous
ces caracteres. L' hôte et l' hôtesse
et sa famille servent à table. Telle
est l' ancienne institution : mais
dans cette occasion le roi des
romains *Joseph* et la comtesse de *Traun*
représenterent les anciens égyptiens :
l' archiduc *Charles* et la comtesse de
Valstein figuraient les flamands du
tems de *Charles-Quint* . L' archiduchesse
Marie élizabeth et le comte
de *Traun* étaient en tartares ;
l' archiduchesse *Josephine* avec le comte
de *Vorkla* étaient à la persanne ;
l' archiduchesse *Marianne* et le prince
Maximilien de Hanovre en paysans de
la nord-Hollande. Pierre s' habilla
en paysan de Frise, et on

p207

ne lui adressa la parole qu' en cette qualité, en lui parlant toujours du grand czar de Russie. Ce sont de très-petites particularités ; mais ce qui rappelle les anciennes moeurs peut à quelques égards mériter qu' on en parle.

Pierre était prêt de partir de Vienne pour aller achever de s' instruire à Venise, lorsqu' il eut la nouvelle d' une révolte qui troublait ses états.

p208

CHAPITRE 10

conjuraton

punie.

milice des Strélitz abolie.

changemens dans les usages, dans les moeurs, dans l' état et dans l' église.

il avait pourvu à tout en partant, et même aux moyens de réprimer une rébellion. Ce qu' il faisait de grand et d' utile pour son pays, fut la cause même de cette révolte. De vieux boyards à qui les anciennes coutumes étaient cheres, des prêtres à qui les nouvelles paraissaient des sacrileges, commencerent

p209

les troubles. L' ancien parti de la princesse *Sophie* se réveilla. Une de ses soeurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même monastere, ne servit pas peu à exciter les esprits : on représentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinssent instruire la nation. Enfin qui le croirait ? La permission que le czar avait donnée de vendre du tabac dans son empire

malgré le clergé, fut un des grands motifs des séditeux. La superstition qui dans toute la terre est un fléau si funeste et si cher aux peuples, passa du peuple russe aux Strélitz répandus sur les frontières de la Lithuanie : ils s'assemblerent, ils marcherent vers Moscow dans le dessein de mettre *Sophie* sur le trône et de fermer

le retour à un czar qui avait
violé les usages en osant s' instruire
chez les étrangers. Le corps commandé
par *Shein* et par *Gordon* mieux
discipliné qu' eux, les battit à quinze
lieues de Moscow : mais cette
supériorité d' un général étranger sur
l' ancienne milice dans laquelle plusieurs
bourgeois de Moscow étaient
enrollés, irrita encore la nation.
Pour étouffer ces troubles, le
czar part secrètement de Vienne,
passe par la Pologne, voit incognito
le roi *Auguste* , avec lequel il prend
déjà des mesures pour s' agrandir du
côté de la mer Baltique. Il arrive
enfin à Moscow, et surprend
tout le monde par sa présence ; il
récompense les troupes qui ont vaincu
les Strélitz ; les prisons étaient
pleines de ces malheureux. Si leur

p211

crime était grand, le châtiment le
fut aussi. Leurs chefs, plusieurs
officiers et quelques prêtres furent
condamnés à la mort ; quelques-uns
furent roués, deux femmes enterrées
vives. On pendit autour des
murailles de la ville, et on fit périr
dans d' autres supplices deux mille
Strélitz ; leurs corps restèrent
deux jours exposés sur les grands
chemins, et sur-tout autour du
monastere où résidaient les princesses
Sophie et *Eudoxe* . On érigea des
colonnes de pierre où le crime et le
châtiment furent gravés. Un très-grand
nombre qui avaient leurs femmes
et leurs enfans à Moscow furent
dispersés avec leur famille dans la

p212

Sibérie, dans le royaume d' Astracan,
dans le pays d' Asoph : par-là
du moins leur punition fut utile à

l' état ; ils servirent à défricher et à peupler des terres qui manquaient d' habitans et de culture. Peut-être si le czar n' avait pas eu besoin d' un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des Strélitz qu' il fit exécuter, et qui furent perdus pour lui et pour l' état ; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, sur-tout dans un pays où la population demandait tous les soins d' un législateur : mais il crut devoir étonner et subjuguier pour jamais l' esprit de la nation par l' appareil et par la multitude des supplices. Le corps entier des Strélitz qu' aucun de ses prédécesseurs n' aurait osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité et

p213

leur nom aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parce qu' il avait été préparé. Le sultan des turcs *Osman* , comme on l' a déjà remarqué, fut déposé dans le même siècle et égorgé, pour avoir laissé seulement soupçonner aux janissaires qu' il voulait diminuer leur nombre. Pierre eut plus de bonheur ayant mieux pris ses mesures. Il ne resta de toute cette grande milice des Strélitz que quelques faibles régimens qui n' étaient plus dangereux, et qui cependant conservant encore leur ancien esprit se révolterent dans Astracan en 1705, mais furent bientôt réprimés. Autant que Pierre avait déployé de sévérité dans cette affaire d' état, autant il montra d' humanité quand il perdit quelque tems après son favori *Le Fort* , qui mourut d' une mort

p214

prématurée à l' âge de quarante-six ans. Il l' honora d' une pompe

funebre telle qu' on en fait aux grands souverains. Il assista lui-même au convoi une pique à la main, marchant après les capitaines au rang de lieutenant qu' il avait pris dans le grand régiment du général, enseignant à la fois à sa noblesse à respecter le mérite et les grades militaires. On connut après la mort de *Le Fort* que les changemens préparés dans l' état ne venaient pas de lui, mais du czar. Il s' était confirmé dans ses projets par les conversations avec *Le Fort* , mais il les avait tous conçus, et il les exécuta sans lui. Dès qu' il eut détruit les Strélitz, il établit des régimens réguliers sur le modele allemand ; ils eurent des

p215

habits courts et uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêtus auparavant : l' exercice fut plus régulier.

Les gardes Préobazinski étaient déjà formés ; ce nom leur venait de cette premiere compagnie de cinquante hommes que le czar jeune encore avait exercée dans la retraite de Préobazinski, du tems que sa soeur *Sophie* gouvernait l' état ; et l' autre régiment des gardes était aussi établi.

Comme il avait passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses boyards et de ses knès commençassent par être soldats avant d' être officiers. Il en mit d' autres sur sa flotte à Véronise et vers Asoph, et il fallut qu' ils fissent l' apprentissage de matelot. On n' osait refuser un maître qui avait donné

p216

l' exemple. Les anglais et les hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à construire des écluses,

à établir des chantiers où l' on
pût carener les vaisseaux à sec, à
reprendre le grand ouvrage de la
jonction du Tanaïs et du Volga abandonné
par l' allemand *Brakel* . Dès-lors
les réformes dans son conseil
d' état, dans les finances, dans l' église,
dans la société même, furent
commencées.

Les finances étaient à peu près
administrées comme en Turquie ;
chaque boyard payait pour ses terres
une somme convenue qu' il levait
sur ses paysans serfs : le czar établit
pour ses receveurs des bourgeois,
des bourg-mestres qui n' étaient
pas assez puissans pour s' arroger
le droit de ne payer au trésor
public que ce qu' ils voudraient.

p217

Cette nouvelle administration des
finances fut ce qui lui coûta le plus
de peine ; il fallut essayer de plus
d' une méthode avant de se fixer.
La réforme dans l' église, qu' on
croit par-tout difficile et dangereuse,
ne le fut point pour lui. Les patriarches
avaient quelquefois combattu
l' autorité du trône, ainsi que les
Strélitz ; *Nicon* avec audace,
Joachim un des successeurs de *Nicon*
avec souplesse. Les évêques s' étaient arrogé
le droit du glaive, celui de
condamner à des peines afflictives et
à la mort, droit contraire à l' esprit
de la religion et au gouvernement :
cette usurpation ancienne leur fut
ôtée. Le patriarche *Adrien* étant
mort à la fin du siècle, Pierre déclara
qu' il n' y en aurait plus. Cette
dignité fut entièrement abolie ; les
grands biens affectés au patriarcat

p218

furent réunis aux finances publiques
qui en avaient besoin. Si le czar ne

se fit pas le chef de l' église russe,
comme les rois de la Grande-Bretagne
le sont de l' église anglicane,
il en fut en effet le maître absolu,
parce que les synodes n' osaient ni désobéir
à un souverain despotique, ni
disputer contre un prince plus éclairé
qu' eux.
Il ne faut que jeter les yeux sur
le préambule de l' édit de ses réglemens
ecclésiastiques donné en 1721,
pour voir qu' il agissait en législateur
et en maître. *nous nous croirions coupables
d' ingratitude envers le très-haut... etc.*

p219

il est vrai qu' il établit un synode
pour faire exécuter ses loix
ecclésiastiques ; mais les membres du
synode devaient commencer leur
ministere par un serment dont lui-même
avait écrit et signé la formule ;
ce serment était celui de l' obéissance ;
en voici les termes : *je jure d' être
fidele et obéissant serviteur... etc. .*
Ce serment est encore plus
fort que celui de suprématie en Angleterre.
Le monarque russe n' était pas
à la vérité un des peres du synode,

p220

mais il dictait leurs loix ; il
ne touchait point à l' encensoir, mais
il dirigeait les mains qui le portaient.
En attendant ce grand ouvrage,
il crut que dans ses états qui avaient
besoin d' être peuplés, le célibat des
moines était contraire à la nature et
au bien public. L' ancien usage de
l' église russe est que les prêtres
séculiers se marient au moins une fois ;
ils y sont même obligés ; et autrefois
quand ils avaient perdu leur
femme, ils cessaient d' être prêtres.
Mais une multitude de jeunes gens
et de jeunes filles qui font voeu
dans un cloître d' être inutiles et de

vivre aux dépens d' autrui, lui parut
dangereux : il ordonna qu' on n' entrerait
dans les cloîtres qu' à cinquante
ans, c' est-à-dire dans un âge
où cette tentation ne prend presque
jamais ; et il défendit qu' on y reçût

p221

à quelque âge que ce fût un homme
revêtu d' un emploi public.
Ce règlement a été aboli depuis,
lorsqu' on a cru devoir plus de
condescendance aux monasteres : mais
pour la dignité de patriarche elle
n' a jamais été rétablie ; les grands
revenus du patriarcat ayant été
employés au payement des troupes.
Ces changemens exciterent d' abord
quelques murmures : un prêtre
écrivit que Pierre était l' antechrist,
parce qu' il ne voulait point de
patriarche, et l' art de l' imprimerie que
le czar encourageait servit à faire
imprimer contre lui des libelles ; mais
aussi un autre prêtre répondit que ce
prince ne pouvait être l' antechrist,
parce que le nombre de 666 ne se
trouvait pas dans son nom, et qu' il
n' avait point le signe de la bête. Les
plaintes furent bientôt réprimées.

p222

Pierre en effet donna bien plus à
son église qu' il ne lui ôta ; car il
rendit peu à peu le clergé plus régulier
et plus savant. Il a fondé à
Moscow trois colleges où l' on apprend
les langues, et où ceux qui
se destinaient à la prêtrise, étaient
obligés d' étudier.
Une des réformes les plus nécessaires
était l' abolition, ou du moins
l' adoucissement de trois carêmes ; ancien
assujettissement de l' église grecque,
aussi pernicieux pour ceux qui
travaillent aux ouvrages publics, et
sur-tout pour les soldats, que le fut

l' ancienne superstition des juifs de
ne point combattre le jour du sabbat.
Aussi le czar dispensa-t-il au moins
ses troupes et ses ouvriers de ces
carêmes, dans lesquels d' ailleurs, s' il
n' était pas permis de manger, il était
d' usage de s' enivrer. Il les dispensa
même de l' abstinence les jours maigres ;

p223

les aumôniers de vaisseau et
de régiment furent obligés d' en donner
l' exemple, et le donnerent sans
répugnance.
Le calendrier était un objet important.
L' année fut autrefois réglée
dans tous les pays de la terre par les
chefs de la religion, non-seulement
à cause des fêtes, mais parce
qu' anciennement l' astronomie n' était guère
connue que des prêtres. L' année commençait
au premier septembre chez les
russes ; il ordonna que désormais
l' année commencerait au premier de
janvier, comme dans notre Europe.
Ce changement fut indiqué pour l' année
1700 à l' ouverture du siècle,
qu' il fit célébrer par un jubilé et par
de grandes solennités. La populace
admirait comment le czar avait pu
changer le cours du soleil. Quelques
obstinés persuadés que Dieu avait

p224

créé le monde en septembre continuèrent
leur ancien style ; mais il
changea dans les bureaux, dans les
chancelleries, et bientôt dans tout
l' empire. Pierre n' adoptait pas le
calendrier grégorien que les
mathématiciens anglais rejettaient, et
qu' il faudra bien un jour recevoir
dans tous les pays.
Depuis le 5^e siècle, temps auquel
on avait connu l' usage des lettres, on
écrivait sur des rouleaux ou d' écorce
ou de parchemin, et ensuite sur du

papier. Le czar fut obligé de donner un édit, par lequel il était ordonné de n' écrire que selon notre usage. La réforme s' étendit à tout. Les mariages se faisaient auparavant comme dans la Turquie et dans la Perse, où l' on ne voit celle que l' on épouse que lorsque le contrat est signé, et qu' on ne peut plus s' en dédire. Cet

p225

usage est bon chez les peuples où la polygamie est établie, et où les femmes son renfermées ; il est mauvais pour les pays où l' on est réduit à une femme et où le divorce est rare. Le czar voulut accoutumer sa nation aux moeurs et aux coutumes des nations chez lesquelles il avait voyagé, et dont il avait tiré tous les maîtres qui instruisaient alors la sienne. Il était utile que les russes ne fussent point vêtus d' une autre maniere que ceux qui leur enseignaient les arts ; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes et trop entretenue par la différence des vêtemens. L' habit de cérémonie qui tenait alors du polonais, du tartare et de l' ancien hongrois, était comme on l' a dit, très-noble ; mais l' habit des bourgeois et du bas peuple ressemblait à ces jaquettes plissées

p226

vers la ceinture qu' on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations ; ce vêtement demandait moins de façon et moins d' art ; on laissait croître sa barbe par la même raison. Le czar n' eut pas de peine à introduire l' habit de nos nations et la coutume de se raser à sa cour ; mais le peuple fut plus difficile : on fut obligé d' imposer une

taxe sur les habits longs et sur les barbes. On suspendait aux portes de la ville des modeles de just' aucorps : on coupait les robes et les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s' exécutait gaiement, et cette gaieté même prévint les séditions. L' attention de tous les législateurs fut toujours de rendre les hommes sociables ; mais pour l' être, ce n' est

p227

pas assez d' être rassemblés dans une ville, il faut se communiquer avec politesse ; cette communication adoucit par-tout les amertumes de la vie.

Le czar introduisit les *assemblées* , en italien *ridotti* , mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute* . Il fit inviter à ces assemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l' Europe ; il donna même des réglemens pour ces petites fêtes de société ; ainsi jusqu' à la civilité de ses sujets, tout fut son ouvrage et celui du tems.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut, esclave* , dont les russes se servaient quand ils pouvaient parler aux czars et quand ils présentaient des requêtes ; il ordonna qu' on se servît du mot de *raab* , qui signifie *sujet* . Ce

p228

changement n' ôta rien à l' obéissance et devait concilier l' affection. Chaque mois voyait un établissement ou un changement nouveau. Il porta l' attention jusqu' à faire placer sur le chemin de Moscow à Véronise des poteaux peints qui servaient de colonnes milliaires de verste en verste, c' est-à-dire, à la distance de sept cens pas, et fit construire des especes de caravanseraïs de vingt verstes en

vingt verstes.

En étendant ainsi ses soins sur le peuple, sur les marchands, sur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans sa cour, haïssant le faste dans sa personne et le croyant nécessaire aux autres. Il institua l'ordre de *st André* à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe

p229

sont remplies. *Golovin* successeur de *Le Fort* dans la dignité de grand amiral, fut le premier chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompense. C'est un avertissement qu'on porte sur soi d'être respecté par le peuple ; cette marque d'honneur ne coûte rien à un souverain et flatte l'amour propre d'un sujet sans le rendre puissant. Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudissement de la plus saine partie de la nation ; et les plaintes des partisans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raisonnables. Pendant que Pierre commençait cette création dans l'intérieur de ses états, une trêve fort avantageuse avec l'empire turc le mettait en

p230

liberté d'étendre ses frontières d'un autre côté. *Mustapha li*, aïnvu par le prince *Eugene* à la bataille de Zenta en 1697, ayant perdu la Morée conquise par les vénitiens, et n'ayant pu défendre Asoph, fut obligé de faire la paix avec tous ses vainqueurs : elle fut conclue à Carlovitz entre *Petervaradin* et *Salankemen*, lieux devenus célèbres par ses défaites. *Temisvar* fut la borne des possessions allemandes et des domaines ottomans. *Kaminiek*

fut rendu aux polonais ; la Morée et quelques villes de la Dalmatie prises par les vénitiens leur restèrent pour quelque tems ; et Pierre Premier demeura maître d' Asoph et de quelques forts construits dans les environs. Il n' était guere possible au czar de s' agrandir du côté des turcs,

p231

dont les forces auparavant divisées, et maintenant réunies, seraient tombées sur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établissemens sur la mer Caspienne ne comportaient pas une flotte guerriere ; il tourna donc ses desseins vers la mer Baltique, sans abandonner la marine du Tanaïs et du Volga.

p232

CHAPITRE 11

*guerre
contre la Suede.
bataille de Narva.*

il s' ouvrait alors une grande scene vers les frontieres de Suede. Une des principales causes de toutes les révolutions qui arriverent de l' Ingrie jusqu' à Dresde, et qui désolèrent tant d' états pendant dix-huit années, fut l' abus du pouvoir suprême dans *Charles Xi* . Roi de Suede, pere de *Charles Xii* . On ne peut trop répéter ce fait, il importe à tous les trônes et à tous les peuples. Presque toute la Livonie avec l' Estonie entiere avait été abandonnée par la

p233

Pologne au roi de Suede *Charles Xi* ,
qui succéda à *Charles X* , précisément
pendant le traité d' Oliva : elle fut
cédée, comme c' est l' usage, sous la
réserve de tous ses privileges. *Charles Xi*
les respecta peu. *Jean Reinold Patkul*,
gentilhomme livonien, vint à
Stockholm en 1692, à la tête de six
députés de la province, porter aux
pieds du trône des plaintes
respectueuses et fortes : pour toute
réponse on mit les six députés en
prison, et on condamna *Patkul* à
perdre l' honneur et la vie : il ne
perdit ni l' un ni l' autre ; il s' évada, et

p234

resta quelque tems dans le pays de
Vau en Suisse. Lorsque depuis il apprit
qu' *Auguste* électeur de Saxe avait
promis à son avènement au trône
de Pologne de recouvrer les provinces
arrachées au royaume, il courut
à Dresde représenter la facilité de
reprendre la Livonie, et de se venger
sur un roi de dix-sept ans des
conquêtes de ses ancêtres.
Dans le même tems le czar Pierre
pensait à se saisir de l' Ingrie et de la
Carélie : les russes avaient autrefois
possédé ces provinces ; les suédois
s' en étaient emparés par le droit de
la guerre, dans le tems des faux
Démétrius ; ils les avaient conservées
par des traités. Une nouvelle guerre
et de nouveaux traités pouvaient les
donner à la Russie. *Patkul* alla de
Dresde à Moscow ; et animant deux
monarques à sa propre vengeance,

p235

il cimenta leur union, et hâta leurs
préparatifs pour saisir tout ce qui est
à l' orient et au midi de la Finlande.
Précisément dans le même tems le
nouveau roi de Danemarck *Frédéric Iv* ,
se ligua avec le czar et le

roi de Pologne contre le jeune *Charles* ,
qui semblait devoir succomber.
Patkul eut la satisfaction d' assiéger les
suédois dans Riga capitale de la Livonie,
et de presser le siege en qualité
de général-major.
Le czar fit marcher environ soixante
mille hommes vers l' Ingrie. Il
est vrai que dans cette grande armée
il n' y avait guere que douze mille
soldats bien aguerris qu' il avait
disciplinés lui-même, tels que ses deux
régimens des gardes, et quelques
autres ; le reste était des milices mal
armées ; il y avait quelques cosaques,
et des tartares circassiens :

p236

mais il traînait après lui cent quarante-cinq
pieces de canon. Il mit le siege
devant Narva, petite ville en
Ingrie qui a un port commode ; et
il était très-vraisemblable que la place
serait bientôt emportée.
Toute l' Europe sait comment *Charles*
Xii n' ayant pas dix-huit ans
accomplis, alla attaquer tous ses ennemis
l' un après l' autre, descendit
dans le Danemarck, finit la guerre
de Danemarck en moins de six
semaines, envoya du secours à Riga,
en fit lever le siege, et marcha aux
russes devant Narva au milieu des
glaces au mois de novembre.
Le czar comptant sur la prise de
la ville, était allé à Novogorod,
emmenant avec lui son favori *Menzikof*
alors lieutenant dans la compagnie
des bombardiers du régiment
Préobazinsky, devenu depuis felt-maréchal

p237

et prince, homme dont la
singuliere fortune mérite qu' on en
parle ailleurs avec plus d' étendue.
Pierre laissa son armée et ses
instructions pour le siege au prince

De Croy , originaire de Flandres, qui depuis peu était passé à son service. Le prince *Dolgorouki* fut le commissaire de l' armée. La jalousie entre ces deux chefs et l' absence du czar furent en partie cause de la défaite inouïe de Narva. *Charles XII* ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ses troupes au mois d' octobre, s' avance au nord à Rével, défait dans ces quartiers un corps avancé de russes. Il marche, et en bat encore un autre. Les fuyards retournent au camp devant Narva, et y portent l' épouvante. Cependant on était déjà au mois de novembre. Narva quoique

mal assiégée était près de se rendre.
Le jeune roi de Suede n' avait
pas alors avec lui neuf mille hommes,
et ne pouvait opposer que dix
pieces d' artillerie à cent quarante-cinq
canons dont les retranchemens
des russes étaient bordés. Toutes les
relations de ce tems-là, tous les
historiens sans exception, font monter
l' armée russe devant Narva à
quatre-vingt mille combattans. Les
mémoires qu' on m' a fait tenir disent
soixante, d' autres quarante mille ; quoi
qu' il en soit, il est certain que
Charles n' en avait pas neuf mille, et que
cette journée est une de celles qui
prouvent que les grandes victoires
ont souvent été remportées par le
plus petit nombre depuis la bataille
d' Arbelles.
Charles ne balança pas à attaquer
avec sa petite troupe cette armée si

supérieure ; et profitant d' un vent violent et d' une grosse neige que ce vent portait contre les russes, il fondit dans leurs retranchemens à l' aide de quelques pieces de canon avantageusement postées. Les russes n' eurent pas le tems de se reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au visage, foudroyés par les canons qu' ils ne voyaient pas, et n' imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre. Le duc *De Croy* voulut donner des ordres, et le prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les officiers russes se soulevèrent contre les officiers allemands ; ils massacrèrent le secrétaire du duc, le colonel *Lyon* , et plusieurs autres. Chacun quitte son poste ; le tumulte, la confusion, la terreur panique se répand dans toute l' armée. Les troupes suédoises n' eurent

p240

alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent se jeter dans la riviere de Narva, et une foule de soldats y fut noyée ; les autres abandonnaient leurs armes et se mettaient à genoux devant les suédois. Le duc *De Croy* , le général *Allard* , les officiers allemands qui craignaient plus les russes soulevés contre eux que les suédois, vinrent se rendre au comte *Steinbok* : le roi de Suede maître de toute l' artillerie, voit trente mille vaincus à ses pieds, jettant les armes, défilant devant lui nue tête. Le knès *Dolgorouki* et tous les autres généraux moscovites se rendent à lui comme les généraux allemands ; et ce ne fut qu' après s' être rendus, qu' ils apprirent qu' ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les prisonniers se trouva le fils du roi de Géorgie qui fut envoyé

p241

à Stokholm ; on l' appelait *Mitteleski Czarovitz* , fils de czar ; ce qui est une nouvelle preuve que ce titre de czar ou tzar ne tirait point son origine des césars romains.

Du côté de *Charles XII* il n' y eut guere que douze cens soldats tués dans cette bataille. Le journal du czar qu' on m' a envoyé de Petersbourg, dit qu' en comptant les soldats qui périrent au siege de Narva et dans la bataille, et qui se noyerent dans leur fuite, on ne perdit que six mille hommes. L' indiscipline et la terreur firent donc tout dans cette journée. Les prisonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs, et si on en croit *Norberg* , le comte *Piper* qui fut depuis prisonnier des russes, leur

reprocha qu' à cette bataille le nombre des prisonniers avait excédé huit fois celui de l' armée suédoise. Si ce fait était vrai, les suédois auraient fait soixante et douze mille prisonniers. On voit par-là combien il est rare d' être instruit des détails. Ce qui est incontestable et singulier, c' est que le roi de Suede permit à la moitié des soldats russes de s' en retourner désarmés, et à l' autre moitié de repasser la riviere avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au czar des troupes, qui enfin étant disciplinées devinrent redoutables.

Tous les avantages qu' on peut tirer
d' une bataille gagnée, *Charles XII*
les eut, magasins immenses, bateaux
de transport chargés de provisions,
postes évacués ou pris, tout le pays
à la discrétion des suédois ; voilà
quel fut le fruit de la victoire. Narva
délivrée, les débris des russes ne se
montrant pas, toute la contrée ouverte
jusqu' à Pleskou, le czar parut
sans ressource pour soutenir la guerre ;
et le roi de Suede vainqueur en
moins d' une année des monarques de
Danemarck, de Pologne et de Russie,
fut regardé comme le premier homme
de l' Europe, dans un âge où les
autres n' osent encore prétendre à la
réputation. Mais Pierre, qui dans
son caractere avait une constance
inébranlable, ne fut découragé dans
aucun de ses projets.
Un évêque de Russie composa une

p244

prière à *s Nicolas* au sujet de
cette défaite ; on la récita dans la
Russie. Cette piece qui fait voir
l' esprit du tems, et de quelle ignorance
Pierre a tiré son pays, disait que les
enragés et épouvantables suédois
étaient des sorciers : on s' y plaignait
d' avoir été abandonné par *s Nicolas* .
Les évêques russes d' aujourd' hui
n' écriraient pas de pareilles pieces ; et
sans faire tort à *s Nicolas* , on
apperçut bientôt que c' était à Pierre
qu' il fallait s' adresser.

p245

CHAPITRE 12

*ressources après la bataille de
Narva : ce désastre entièrement
réparé. Conquête de Pierre*

*auprès de Narva même. Ses
travaux dans son empire. La
personne qui fut depuis
impératrice, prise dans le sac d' une
ville. Succès de Pierre ; son
triomphe à Moscow.*
le czar ayant quitté son armée
devant Narva sur la fin de
novembre 1700, pour se concerter avec
le roi de Pologne, apprit en chemin

p246

la victoire des suédois. Sa constance
était aussi inébranlable que la valeur
de *Charles XII* était intrépide et
opiniâtre. Il différa ses conférences avec
Auguste pour apporter un prompt
remède au désordre des affaires. Les
troupes dispersées se rendirent à la
grande Novogorod, et de là à
Pleskou sur le lac Peipus.
C' était beaucoup de se tenir sur la
défensive après un si rude échec : je sai
bien, disait-il, que les suédois seront
long-tems supérieurs, mais enfin ils
nous apprendront à les vaincre.
Pierre après avoir pourvu aux
premiers besoins, après avoir ordonné
par-tout des levées, court à Moscow
faire fondre du canon. Il avait
perdu tout le sien devant Narva ; on
manquait de bronze ; il prend les
cloches des églises et des monasteres.
Ce trait ne marquait pas de superstition,

p247

mais aussi il ne marquait pas
d' impiété. On fabrique donc avec
des cloches cent gros canons, cent
quarante-trois pieces de campagne,
depuis trois jusqu' à six livres de balle,
des mortiers, des obus ; il les envoie
à Pleskou. Dans d' autres pays un
chef ordonne, et on exécute ; mais
alors il fallait que le czar fît tout par
lui-même. Tandis qu' il hâte des
préparatifs, il négocie avec le roi de

Danemark, qui s'engage à lui fournir
trois régimens de pied, et trois
de cavalerie ; engagement que ce roi
n'osa remplir.
à peine ce traité est-il signé,
qu'il revole vers le théâtre de la
guerre ; il va trouver le roi *Auguste*
à Birzen sur les frontieres de Courlande
et de Lithuanie. Il fallait fortifier
ce prince dans la résolution de
soutenir la guerre contre *Charles XII* .

p248

Il fallait engager la diete polonaise
dans cette guerre. On sait assez qu'un
roi de Pologne n'est que le chef
d'une république. Le czar avait l'avantage
d'être toujours obéi ; mais
un roi de Pologne, un roi d'Angleterre,
et aujourd'hui un roi de
Suede, négocient toujours avec leurs
sujets. *Patkul* et les polonais
partisans de leur roi assisterent à ces
conférences. Pierre promit des subsides,
et vingt mille soldats. La Livonie
devait être rendue à la Pologne,
en cas que la diete voulût s'unir
à son roi et l'aider à recouvrer
cette province : mais les propositions
du czar firent moins d'effet sur la
diete que la crainte. Les polonais
redoutaient à la fois de se voir gênés
par les saxons et par les russes,
et ils redoutaient encore plus
Charles XII . Ainsi le plus nombreux

p249

parti conclut à ne point servir son
roi, et à ne point combattre.
Les partisans du roi de Pologne
s'animerent contre la faction contraire ;
et enfin de ce qu'*Auguste*
avait voulu rendre à la Pologne une
grande province, il en résulta dans
ce royaume une guerre civile.
Pierre n'avait donc dans le roi
Auguste qu'un allié peu puissant, et
dans les troupes saxonnes qu'un faible

dans les troupes saxonnes qu' un faible secours. La crainte qu' inspirait par-tout *Charles XII* réduisait Pierre à ne se soutenir que par ses propres forces.

Ayant couru de Moscow en Courlande pour s' aboucher avec *Auguste* , il revole de Courlande à Moscow pour hâter l' accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la

p250

Duna ou les saxons étaient retranchés.

Cette terreur commune augmenta quand *Charles* passant la Duna malgré les saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut remporté une victoire complète ; quand sans attendre un moment il eut soumis la Courlande, qu' on le vit avancer en Lithuanie, et que la faction polonaise ennemie d' *Auguste* fut encouragée par le vainqueur.

Pierre n' en suivit pas moins tous ses desseins. Le général *Patkul* qui avait été l' ame des conférences de Bitzen, et qui avait passé à son service, lui fournissait des officiers allemands, disciplinait ses troupes et lui tenait lieu du général *Le Fort* ; il perfectionnait ce que l' autre avait commencé. Le czar fournissait des relais à tous les officiers, et même

p251

aux soldats allemands ou livoniens ou polonais qui venaient servir dans ses armées ; il entraînait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie et de l' Estonie, et à l' occident de la province de Novogorod, est le grand lac Peipus qui reçoit du midi de la Livonie

la riviere Vélika, et duquel sort au
septentrion la riviere de Naiova qui
baigne les murs de cette ville de
Narva, près de laquelle les suédois
avaient remporté leur célèbre victoire.
Ce lac a trente de nos lieues
communes de long, tantôt douze,
tantôt quinze de large : il était
nécessaire d' y entretenir une flotte pour
empêcher les vaisseaux suédois d' insulter
la province de Novogorod,
pour être à portée d' entrer sur leurs
côtes, mais sur-tout pour former des

p252

matelots. Pierre pendant toute l' année
1701 fit construire sur ce lac cent
demi-galeres qui portaient environ
cinquante hommes chacune ; d' autres
barques furent armées en guerre
sur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même
tous les ouvrages, et fit manoeuvrer
ses nouveaux matelots. Ceux qui
avaient été employés en 1697 sur les
Palus-Méotides, l' étaient alors près
de la Baltique. Il quittait souvent ces
ouvrages pour aller à Moscow, et
dans ses autres provinces affermir
toutes les innovations commencées
et en faire de nouvelles.
Les princes qui ont employé le
loisir de la paix à construire des
ouvrages publics, se sont fait un nom :
mais que Pierre après l' infortune
de Narva s' occupât à joindre par des
canaux la mer Baltique, la mer Caspienne
et le Pont-Euxin, il y a là

p253

plus de gloire véritable que dans le
gain d' une bataille. Ce fut en 1702
qu' il commença à creuser ce profond
canal qui va du Tanaïs au Volga.
D' autres canaux devaient faire
communiquer par des lacs le Tanaïs avec
la Duna, dont la mer Baltique reçoit
les eaux à Riga : mais ce second projet

était encore fort éloigné, puisque Pierre était bien loin d' avoir Riga en sa puissance.

Charles dévastait la Pologne, et Pierre faisait venir de Pologne et de Saxe à Moscow des bergers et des brebis pour avoir des laines avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps ; il établissait des manufactures de linge, des papeteries : on faisait venir par ses ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs ; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir

p254

ses états et à les défendre.

Charles poursuivait le cours de ses victoires, et laissait vers les états du czar assez de troupes pour conserver à ce qu' il croyait toutes les possessions de la Suede. Le dessein était déjà pris de détrôner le roi *Auguste* , et de poursuivre ensuite le czar jusqu' à Moscow avec ses armes victorieuses. Il y eut quelques petits combats cette année entre les russes et les suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours supérieurs, et dans les rencontres même où ils avaient l' avantage, les russes s' aguerrissaient. Enfin un an après la bataille de Narva le czar avait déjà des troupes si bien disciplinées, qu' elles vainquirent un des meilleurs généraux de *Charles* . Pierre était à Pleskou, et de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les suédois.

p255

Ce ne fut point un étranger, mais un russe qui les défit. Son général *Sheremeto* enleva près de Derpt, sur les frontieres de la Livonie, plusieurs quartiers au général suédois *Slippenbac* , par une manoeuvre habile ; et ensuite le battit lui-même. On gagna

pour la première fois des drapeaux
suédois au nombre de quatre,
et c' était beaucoup alors.
Les lacs de Peipus et de Ladoga
furent quelque tems après des théâtres
de batailles navales ; les suédois
y avaient le même avantage que sur
terre, celui de la discipline et d' un long
usage ; cependant les russes combattirent
quelquefois avec succès sur
leurs demi-galères ; et dans un combat
général sur le lac Peipus, le
velt-maréchal *Sheremeto* prit une frégate
suédoise.
C' était par ce lac Peipus que le

p256

czar tenait continuellement la Livonie
et l' Estonie en allarme ; ses galères
y débarquaient souvent plusieurs
régimens ; on se rembarquait quand
le succès n' était pas favorable, et s' il
l' était on poursuivait ses avantages.
On battit deux fois les suédois dans
ces quartiers auprès de Derpt, tandis
qu' ils étaient victorieux par-tout
ailleurs.
Les russes dans toutes ces actions
étaient toujours supérieurs en nombre :
c' est ce qui fit que *Charles XII*
qui combattait si heureusement ailleurs,
ne s' inquiéta jamais des succès
du czar ; mais il dut considérer
que ce grand nombre s' aguerrissait
tous les jours, et qu' il pouvait devenir
formidable pour lui-même.
Pendant qu' on se bat sur terre et
sur mer vers la Livonie, l' Ingrie et
l' Estonie, le czar apprend qu' une

p257

flotte suédoise est destinée pour aller
ruiner Arcangel ; il y marche : on est
étonné d' entendre qu' il est sur les
bords de la mer Glaciale, tandis qu' on
le croit à Moscow. Il met tout en état
de défense, prévient la descente, trace

lui-même le plan d' une citadelle nommée
la nouvelle Duina, pose la première
pierre, retourne à Moscow, et
de-là vers le théâtre de la guerre.
Charles avançait en Pologne, mais
les russes avançaient en Ingrie et en
Livonie. Le maréchal *Sheremeto* va à
la rencontre des suédois, commandés
par *Slippembac* ; il lui livre bataille
auprès de la petite rivière d' Embac,
et la gagne : il prend seize drapeaux
et vingt canons. *Norberg* met ce combat
au premier décembre 1701, et
le journal de Pierre Le Grand le
place au 19 juillet 1702.
Il avance, il met tout à contribution,

p258

il prend la petite ville de
Mariembourg sur les confins de la Livonie
et de l' Ingrie. Il y a dans le nord
beaucoup de villes de ce nom ; mais
celle-ci, quoiqu' elle n' existe plus, est
cependant plus célèbre que toutes les
autres par l' aventure de l' impératrice
Catherine .
Cette petite ville s' étant rendue à
discrétion, les suédois, soit par
inadvertance, soit à dessein, mirent le
feu aux magasins. Les russes irrités
détruisirent la ville et emmenèrent
en captivité tout ce qu' ils trouverent
d' habitants. Il y avait parmi eux une
jeune livonienne, élevée chez le
ministre luthérien du lieu nommé
Gluck ; elle fut du nombre des
captives ; c' est celle-là même qui devint
depuis la souveraine de ceux qui l' avaient
prise, et qui a gouverné les
russes sous le nom de l' impératrice
Catherine .

p259

On avait vu auparavant des citoyennes
sur le trône ; rien n' était plus
commun en Russie et dans tous les
royaumes de l' Asie, que les mariages

des souverains avec leurs sujettes ;
mais qu' une étrangere prise dans
les ruines d' une ville saccagée soit
devenue la souveraine absolue de
l' empire où elle fut amenée captive,
c' est ce que la fortune et le mérite
n' ont fait voir que cette fois dans les
annales du monde.

La suite de ce succès ne se démentit
point en Ingrie ; la flotte des
demi-galeres russes sur le lac de Ladoga
contraignit celle des suédois de se
retirer à Vibourg à une extrémité de
ce grand lac : de-là ils purent voir à
l' autre bout le siege de la forteresse
de Notebourg, que le czar fit
entreprendre par le général *Sheremeto* .
C' était une entreprise bien plus importante

p260

qu' on ne pensait ; elle pouvait
donner une communication avec
la mer Baltique, objet constant des
desseins de Pierre.
Notebourg était une place très-forte,
bâtie dans une isle du lac Ladoga,
et qui dominant sur ce lac
rendait son possesseur maître du cours
de la Néva qui tombe dans la mer ;
elle fut battue nuit et jour depuis le
18 septembre jusqu' au 12 octobre :
enfin les russes monterent à l' assaut
par trois breches. La garnison suédoise
était réduite à cent soldats en
état de se défendre ; et ce qui est
bien étonnant, ils se défendirent et
obtinrent sur la breche même une
capitulation honorable ; encore le colonel
Slippembac qui commandait
dans la place, ne voulut se rendre
qu' à condition qu' on lui permettrait
de faire venir deux officiers suédois

p261

du poste le plus voisin pour examiner
les breches, et pour rendre compte
au roi son maître, que quatre-vingt-trois

combattans qui restaient alors,
et cent cinquante-six blessés ou malades,
ne s' étaient rendus à une armée
entière, que quand il était impossible
de combattre plus long-tems
et de conserver la place. Ce trait
seul fait voir à quels ennemis le czar
avait à faire, et de quelle nécessité
avaient été pour lui ses efforts et sa
discipline militaire.

Il distribua des médailles d' or aux
officiers, et récompensa tous les
soldats ; mais aussi il en fit punir
quelques-uns qui avaient fui à un
assaut : leurs camarades leur crachèrent
au visage, et ensuite les arquebuserent,
pour joindre la honte au
supplice.

Notebourg fut réparé ; son nom

p262

fut changé en celui de *Shlusselbourg*,
ville de la clef , parce que cette place
est la clef de l' Ingrie et de la Finlande.
Le premier gouverneur fut
ce même *Menzikof* qui était devenu
un très-bon officier ; et qui s' étant
signalé dans le siege mérita cet honneur.
Son exemple encourageait quiconque
avait du mérite sans
naissance.

Après cette campagne de 1702, il
voulut que *Sheremeto* et tous les
officiers qui s' étaient distingués,
entrassent en triomphe dans Moscow.
Tous les prisonniers faits dans cette
campagne marcherent à la suite des
vainqueurs ; on portait devant eux
les drapeaux et les étendards des
suédois, avec le pavillon de la frégate
prise sur le lac Peipus. Pierre
travailla lui-même aux préparatifs
de la pompe, comme il avait travaillé

p263

aux entreprises qu' elle
célébrait.

Ces solennités devaient inspirer
l'émulation, sans quoi elles eussent
été vaines. *Charles* les dédaignait, et
depuis le jour de Narva il méprisait
ses ennemis, et leurs efforts, et
leurs triomphes.

p264

CHAPITRE 13

réforme

à Moscow.

nouveaux succès. Fondation de

Petersbourg. Pierre prend

Narva, etc.

le peu de séjour que le czar fit
à Moscow au commencement de
l'hyver 1703, fut employé à faire
exécuter tous ses nouveaux réglemens,
et à perfectionner le civil ainsi
que le militaire ; ses divertissemens
même furent consacrés à faire goûter
le nouveau genre de vie qu'il
introduisait parmi ses sujets. C'est dans
cette vue qu'il fit inviter tous les

p265

boyards et les dames aux noces d'un
de ses bouffons : il exigea que tout
le monde y parût vêtu à l'ancienne
mode. On servit un repas tel qu'on
le faisait au seizième siècle. Une
ancienne superstition ne permettait
pas qu'on allumât le feu le jour d'un
mariage, pendant le froid le plus
rigoureux : cette coutume fut sévèrement
observée le jour de la fête. Les
russes ne buaient point de vin autrefois,
mais de l'hydromel et de
l'eau-de-vie ; il ne permit pas ce jour
là d'autre boisson : on se plaignit en
vain, il répondait en raillant : " vos
ancêtres en usaient ainsi, les usages
anciens sont toujours les meilleurs. "
cette plaisanterie contribua

beaucoup à corriger ceux qui
préferent toujours le tems passé au

p266

présent, ou du moins à décréditer
leurs murmures ; et il y a encore des
nations qui auraient besoin d' un tel
exemple.

Un établissement plus utile fut celui
d' une imprimerie en caracteres
russes et latins, dont les instrumens
avaient été tirés de Hollande, et où
l' on commença dès-lors à imprimer
des traductions russes de quelques
livres sur la morale et les arts.

Fergusson établit des écoles de
géométrie, d' astronomie et de navigation.

Une fondation non moins nécessaire
fut celle d' un vaste hôpital, non
pas de ces hôpitaux qui encouragent
la fainéantise et qui perpétuent la
misere, mais tel que le czar en avait
vu dans Amsterdam, où l' on fait
travailler les vieillards et les enfans, et
où quiconque est renfermé devient
utile.

p267

Il établit plusieurs manufactures,
et dès qu' il eut mis en mouvement
tous les nouveaux arts auxquels il
donnait naissance dans Moscow, il
courut à Véronise où il fit commencer
deux vaisseaux de quatre-vingt
pieces de canon, avec de longues
caisses exactement fermées sous les
varangues, pour élever le vaisseau et
le faire passer sans risque au-dessus des
barres et des bancs de sable qu' on rencontre
près d' Asoph ; industrie à peu
près semblable à celle dont on se sert
en Hollande pour franchir le Pampus.
Ayant préparé ses entreprises contre
les turcs, il revole contre les
suédois ; il va voir les vaisseaux qu' il
faisait construire dans les chantiers
d' Olonitz, entre le lac Ladoga et

celui d' Onega. Il avait établi dans
cette ville des fabriques d' armes,
tout y respirait la guerre, tandis

p268

qu' il faisait fleurir à Moscow les
arts de la paix : une source d' eaux
minérales découverte depuis dans
Olonitz augmenta sa célébrité.
D' Olonitz il alla fortifier Shlusselbourg.
Nous avons déjà dit qu' il avait
voulu passer par tous les grades militaires :
il était lieutenant de bombardiers
sous le prince *Menzikof* , avant
que ce favori eût été fait gouverneur
de Shlusselbourg. Il prit alors
la place de capitaine, et servit sous
le maréchal *Sheremeto* .
Il y avait une forteresse importante
près du lac Ladoga nommée Niantz
ou Nya, près de la Néva ; il était
nécessaire de s' en rendre maître pour
s' assurer ses conquêtes, et pour
favoriser ses desseins. Il fallut l' assiéger
par terre et empêcher que les secours
ne vinssent par eau. Le czar se chargea
lui-même de conduire des barques

p269

chargées de soldats, et d' écarter
les convois des suédois. *Sheremeto*
conduisit les tranchées ; la citadelle
se rendit. Deux vaisseaux suédois
aborderent trop tard pour la secourir ;
le czar les attaqua avec ses barques,
et s' en rendit maître. Son journal
porte que pour récompense de
ce service, *le capitaine des bombardiers*
fut créé chevalier de l' ordre de st
André, par l' amiral Golovin, premier
chevalier de l' ordre .
Après la prise du fort de Nya, il
résolut enfin de bâtir sa ville de
Petersbourg, à l' embouchure de la Néva,
sur le golfe de Finlande.
Les affaires du roi *Auguste* étaient
ruinées ; les victoires consécutives

des suédois en Pologne avaient enhardi
le parti contraire, et ses amis
même l' avaient forcé de renvoyer
au czar environ vingt mille russes

p270

dont son armée était fortifiée. Ils
prétendaient par ce sacrifice ôter
aux mécontents le prétexte de se
joindre au roi de Suede : mais on ne
désarme ses ennemis que par la force,
et on les enhardit par la faiblesse.
Ces vingt mille hommes que *Patkul*
avait disciplinés, servirent utilement
dans la Livonie et dans l' Ingrie,
pendant qu' *Auguste* perdait ses états.
Ce renfort, et surtout la possession de
Nya le mirent en état de fonder sa
nouvelle capitale.
Ce fut donc dans ce terrain désert
et marécageux, qui ne communique
à la terre ferme que par un seul chemin,
qu' il jeta les premiers fondemens
de Petersbourg, au soixantieme
degré de latitude, et quarante-quatrieme
et demi de longitude. Les

p271

débris de quelques bastions de Niantz
furent les premieres pierres de cette
fondation. On commença par élever
un petit fort dans une des isles qui
est aujourd' hui au milieu de la ville.
Les suédois ne craignaient pas cet
établissement dans un marais où les
grands vaisseaux ne pouvaient aborder ;
mais bientôt après ils virent des
fortifications s' avancer, une ville se
former, et enfin la petite isle de
Cronslot qui est devant la ville,
devenir en 1704 une forteresse
imprenable, sous le canon de laquelle les
plus grandes flottes peuvent être à
l' abri.
Ces ouvrages qui semblaient demander
un tems de paix, s' exécutaient
au milieu de la guerre ; et des

ouvriers de toute espece venaient de
Moscow, d' Astracan, de Casan, de
l' Ukraine, travailler à la ville nouvelle.

p272

La difficulté du terrain qu' il
fallut raffermir et élever, l' éloignement
des secours, les obstacles imprévus
qui renaissaient à chaque pas en
tout genre de travail, enfin les maladies
épidémiques qui enleverent un
nombre prodigieux de manoeuvres,
rien ne découragea le fondateur ; il
y eut une ville en cinq mois de tems.
Ce n' était qu' un assemblage de cabanes
avec deux maisons de briques,
entourées de remparts, et c' était
tout ce qu' il fallait alors ; la constance
et le tems ont fait le reste. Il n' y
avait encore que cinq mois que Petersbourg
était fondé, lorsqu' un vaisseau
hollandais y vint trafiquer ; le
patron reçut des gratifications, et les
hollandais apprirent bientôt le chemin
de Petersbourg.
Pierre en dirigeant cette colonie
la mettait en sûreté tous les jours par

p273

la prise des postes voisins. Un colonel
suédois nommé *Croniort* , s' était
posté sur la riviere Sestra, et menaçait
la ville naissante. Pierre court
à lui avec ses deux régimens des gardes,
le défait, et lui fait repasser la
riviere. Ayant ainsi mis sa ville en
sûreté, il va à Olonitz commander
la construction de plusieurs petits vaisseaux,
et retourne à Petersbourg sur
une frégate qu' il a fait construire avec
six bâtimens de transport, en attendant
qu' on acheve les autres.
Dans ce tems-là même il tend
toujours la main au roi de Pologne,
il lui envoie douze mille hommes
d' infanterie, et un subside de trois
cens mille roubles, qui font plus de

quinze cens mille francs de notre monnoie. Nous avons déjà remarqué qu' il n' avait qu' environ cinq millions de roubles de revenu ; les

p274

dépenses pour ses flottes, pour ses armées, pour tous ses nouveaux établissemens, devaient l' épuiser. Il avait fortifié presque à la fois Novogorod, Plescou, Kiovie, Smolensko, Asoph, Archangel ; il fondait une capitale. Cependant il avait encore de quoi secourir son allié d' hommes et d' argent. Le hollandais *Corneille Le Bruin* , qui voyageait vers ce tems là en Russie, et avec qui Pierre s' entretint comme il faisait avec tous les étrangers, rapporte que le czar lui dit qu' il avait encore trois cens mille roubles de reste dans ses coffres après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Petersbourg hors d' insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l' endroit où il doit élever le fort de Cronslot, en fait un

p275

modele en bois, et laisse à *Menzihof* le soin de faire exécuter l' ouvrage sur son modele. De là il va passer l' hyver à Moscow pour y établir insensiblement tous les changemens qu' il fait dans les loix, dans les moeurs, dans les usages. Il regle ses finances et y met un nouvel ordre ; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Asoph, dans un port qu' il établissait sur les Palus-Méotides sous le fort de Taganrok. La porte allarmée lui envoya un ambassadeur pour se plaindre de tant de préparatifs ; il répondit qu' il était le maître dans ses états, comme le grand seigneur dans les siens, et

que ce n' était point enfreindre la
paix que de rendre la Russie respectable
sur le Pont-Euxin.
Retourné à Petersbourg il trouve
sa nouvelle citadelle de Cronslot,

p276

fondée dans la mer et achevée ; il
la garnit d' artillerie. Il fallait pour
s' affermir dans l' Ingrie, et pour
réparer entièrement la disgrâce essuyée
devant Narva, prendre enfin cette
ville. Tandis qu' il fait les préparatifs
de ce siege, une petite flotte de
brigantins suédois paraît sur le lac
Peipus, pour s' opposer à ses desseins.
Les demi-galeres russes vont à sa
rencontre, l' attaquent et la prennent
toute entiere ; elle portait quatre-vingt
dix-huit canons. Alors on assiege
Narva par terre et par mer,
et ce qui est plus singulier, on assiege
en même tems la ville de Derpt en
Estonie.
Qui croirait qu' il y eût une université
dans Derpt ? *Gustave Adolphe*
l' avait fondée, et elle n' avait pas
rendu la ville plus célèbre. Derpt
n' est connu que par l' époque de ces

p277

deux sieges. Pierre va incessamment
de l' un à l' autre presser les attaques
et diriger toutes les opérations. Le
général suédois *Shlippembac* était
auprès de Derpt avec environ deux
mille cinq cens hommes.
Les assiégés attendaient le moment
où il allait jeter du secours dans la
place. Pierre imagina une ruse de
guerre dont on ne se sert pas assez.
Il fait donner à deux régimens
d' infanterie et à un de cavalerie, des
uniformes, des étendards, des drapeaux
suédois. Ces prétendus suédois
attaquent les tranchées ; les russes
feignent de fuir ; la garnison

trompée par les apparences fait une sortie ; alors les faux attaquans et les attaqués se réunissent, ils fondent sur la garnison dont la moitié est tuée, et l' autre moitié rentre dans la ville. *Shlippembac* arrive bientôt

p278

en effet pour la secourir, et il est entièrement battu. Enfin Derpt est contrainte de capituler au moment que Pierre allait donner un assaut général.

Un assez grand échec que le czar reçoit en même tems sur le chemin de sa nouvelle ville de Petersbourg, ne l' empêche ni de continuer à bâtir sa ville, ni de presser le siege de Narva. Il avait, comme on l' a vu, envoyé des troupes et de l' argent au roi *Auguste* qu' on détrônait ; ces deux secours furent également inutiles. Les russes joints aux lithuaniens du parti d' *Auguste* , furent absolument défaits en Courlande par le général suédois *Levenhaupt* . Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie, l' Estonie et l' Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du czar, et lui faire perdre tout le fruit de ses grandes

p279

entreprises. Pierre minait chaque jour l' avant-mur de la Suede, et *Charles* ne s' y opposait pas assez ; il cherchait une gloire moins utile et plus brillante.

Dès le 12 juillet 1704 un simple colonel suédois à la tête d' un détachement, avait fait élire un nouveau roi par la noblesse polonaise dans le champ d' élection nommé *Kolo* près de Varsovie. Un cardinal primat du royaume et plusieurs évêques se soumettaient aux volontés d' un prince luthérien, malgré toutes les menaces et les excommunications

du pape : tout cédait à la force.
Personne n' ignore comment fut faite
l' élection de *Stanislas Leczinski* , et
comment *Charles Xii* le fit reconnaître
dans une grande partie de la
Pologne.
Pierre n' abandonna pas le roi

p280

détrôné ; il redoubla ses secours à
mesure qu' il fut plus malheureux ; et
pendant que son ennemi faisait des
rois, il battait les généraux suédois
en détail dans l' Estonie, dans l' Ingrie ;
il courait au siege de Narva,
et faisait donner des assauts. Il y
avait trois bastions fameux, du moins
par leurs noms, on les appelait *la*
victoire, l' honneur et la gloire . Le czar
les emporta tous trois l' épée à la
main. Les assiégeans entrèrent dans
la ville, la pillèrent et y exercèrent
toutes les cruautés qui n' étaient que
trop ordinaires entre les suédois et
les russes.
Pierre donna alors un exemple
qui dut lui concilier les coeurs de ses
nouveaux sujets ; il court de tous
côtés pour arrêter le pillage et le
massacre, arrache des femmes des
mains de ses soldats, et ayant tué

p281

deux de ces emportés qui n' obéissaient
pas à ses ordres, il entre à
l' hôtel-de-ville où les citoyens se
refugiaient en foule ; là posant son
épée sanglante sur la table : " ce
n' est pas du sang des habitants,
dit-il, que cette épée est teinte,
mais du sang de mes soldats que
j' ai versé pour vous sauver la vie " .

p282

CHAPITRE 14

*toute l' Ingrid demeure à Pierre
Le Grand, tandis que
Charles XII triomphe ailleurs.
élévation de Menzikof.
Petersbourg en sûreté. Desseins
toujours exécutés malgré les
victoires de Charles.
maître de toute l' Ingrid,
Pierre en conféra le
gouvernement à Menzikof , et lui
donna le titre de prince et le rang
de général-major. L' orgueil et le préjugé*

p283

pouvait ailleurs trouver mauvais
qu' un garçon pâtissier devînt général,
gouverneur et prince : mais
Pierre avait déjà accoutumé ses
sujets à ne se pas étonner de voir
donner tout aux talents, et rien à la
seule noblesse. *Menzikof* tiré de son
premier état dans son enfance, par
un hasard heureux qui le plaça dans
la maison du czar, avait appris plusieurs
langues, s' était formé aux affaires
et aux armes, et ayant su
d' abord se rendre agréable à son
maître, il sut se rendre nécessaire.
Il hâtait les travaux de Petersbourg ;
on y bâtissait déjà plusieurs maisons
de briques et de pierres, un arsenal,
des magasins ; on achevait les
fortifications ; les palais ne sont venus
qu' après.
Pierre était à peine établi dans
Narva, qu' il offrit de nouveaux secours

p284

au roi de Pologne détrôné : il
promit encore des troupes outre les
douze mille hommes qu' il avait déjà
envoyés, et en effet il fit partir pour
les frontières de la Lithuanie le
général *Repin* avec six mille hommes

de cavalerie et six mille d' infanterie.
Il ne perdait pas de vue sa colonie de
Petersbourg un seul moment ; la ville
se bâtissait, la marine s' augmentait ;
des vaisseaux, des frégates se
construisaient dans les chantiers
d' Olonitz ; il alla les faire achever, et les
conduisit à Petersbourg.
Tous ses retours à Moscow étaient
marqués par des entrées triomphantes :
c' est ainsi qu' il y revint cette
année, et il n' en partit que pour
aller faire lancer à l' eau son premier
vaisseau de quatre-vingt pieces de
canon, dont il avait donné les
dimensions l' année précédente sur la
Véronise.

p285

Dès que la campagne put s' ouvrir en
Pologne, il courut à l' armée qu' il
avait envoyée sur les frontieres de
la Lithuanie au secours d' *Auguste* :
mais pendant qu' il aidait ainsi son
allié, une flotte suédoise s' avançait
pour détruire Petersbourg et Cronslot,
à peine bâtis ; elle était composée
de vingt-deux vaisseaux de
cinquante-quatre à soixante-quatre
pieces de canon, de six frégates,
de deux galiotes à bombes, de deux
brûlots. Les troupes de transport firent
leur descente dans la petite isle
de Kotin. Un colonel russe nommé
Tolboguine ayant fait coucher son
régiment ventre à terre, pendant que
les suédois débarquaient sur le rivage,
le fit lever tout-à-coup, et le feu
fut si vif et si bien ménagé, que les
suédois renversés furent obligés de
regagner leurs vaisseaux, d' abandonner

p286

leurs morts, et de laisser
trois cens prisonniers.
Cependant leur flotte restait
toujours dans ces parages, et menaçait

Petersbourg. Ils firent encore une descente, et furent repoussés de même : des troupes de terre avançaient de Vibourg sous le général suédois *Meidel* ; elles marchaient du côté de Schlussembourg ; c' était la plus grande entreprise qu' eût encore fait *Charles XII* sur les états que Pierre avait conquis ou créés ; les suédois furent repoussés partout, et Petersbourg resta tranquille.

Pierre de son côté avançait vers la Courlande, et voulait pénétrer jusqu' à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII* achevait de soumettre la Pologne au nouveau roi qu' il lui avait donné. Le czar était encore à Vilna

p287

en Lithuanie, et son maréchal *Sheremeto* s' approchait de Mittau, capitale de la Courlande ; mais il y trouva le général *Levenhaupt* , déjà célèbre par plus d' une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appelé Gémavers-Hof, ou Gémavers.

Dans ces affaires où l' expérience et la discipline prévalent, les suédois, quoiqu' inférieurs en nombre, avaient toujours l' avantage : les russes furent entièrement défaits, toute leur artillerie prise. Pierre après trois batailles ainsi perdues à Gémavers, à Jacobstad, à Narva, réparait toujours ses pertes, et en tirait même avantage.

Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers : il arrive devant Mittau, s' empare de la ville, assiege la citadelle, et y entre par capitulation.

p288

Les troupes russes avaient alors la réputation de signaler leurs succès

par des pillages, coutume trop
ancienne chez toutes les nations.
Pierre avait à la prise de Narva
tellement changé cet usage, que les
soldats russes commandés pour garder
dans le château de Mittau les
caveaux où étaient inhumés les grands
ducs de Courlande, voyant que les
corps avaient été tirés de leurs tombeaux,
et dépouillés de leurs ornemens,
refuserent d' en prendre possession,
et exigèrent auparavant qu' on
fît venir un colonel suédois
reconnaître l' état des lieux ; il en vint
un en effet, qui leur délivra un certificat
par lequel il avouait que les
suédois étaient les auteurs de ce
désordre.
Le bruit qui avait couru dans
tout l' empire que le czar avait été

p289

totalemt défait à la journée de
Gémavers, lui fit encore plus de tort
que cette bataille même. Un reste
d' anciens Strélitz en garnison dans
Astracan, s' enhardit sur cette fausse
nouvelle à se révolter ; ils tuèrent
le gouverneur de la ville, et le czar
fut obligé d' y envoyer le maréchal
Sheremeto avec des troupes pour les
soumettre et les punir.
Tout conspirait contre lui : la fortune
et la valeur de *Charles Xii* ,
les malheurs d' *Auguste* , la neutralité
forcée du Danemarck, les révoltes
des anciens Strélitz, les murmures
d' un peuple qui ne sentait alors que
la gêne de la réforme, et non l' utilité,
les mécontentemens des grands
assujettis à la discipline militaire,
l' épuisement des finances ; rien ne
découragea Pierre un seul moment :
il étouffa la révolte, et ayant mis en

p290

sûreté l' Ingrie, s' étant assuré de la

citadelle de Mittau malgré *Levenhaupt*
vainqueur qui n' avait pas assez
de troupes pour s' opposer à lui, il
eut alors la liberté de traverser la
Samogithie et la Lithuanie.
Il partageait avec *Charles Xii* la
gloire de dominer en Pologne ; il
s' avança jusqu' à Tikoczin ; ce fut là
qu' il vit pour la seconde fois le roi
Auguste ; il le consola de ses
infortunes, lui promit de le venger, lui
fit présent de quelques drapeaux pris
par *Menzikof* sur des partis des troupes
de son rival : ils allèrent ensuite
à Grodno, capitale de la Lithuanie,
et y restèrent jusqu' au 15 décembre.
Pierre en partant lui laissa de l' argent
et une armée, et selon sa coutume
alla passer quelque tems de
l' hyver à Moscow, pour y faire
fleurir les arts et les loix, après avoir
fait une campagne très-difficile.

p291

CHAPITRE 15

*tandis que Pierre se soutient
dans ses conquêtes et police ses
états, son ennemi Charles Xii
gagne des batailles, domine
dans la Pologne et dans la
Saxe. Auguste malgré une
victoire des russes reçoit la loi
de Charles Xii. Il renonce à
la couronne ; il livre Patkul
ambassadeur du czar ; meurtre
de Patkul condamné à la roue.*
Pierre à peine était à Moscow,
qu' il apprit que *Charles Xii*
partout victorieux s' avançait du côté
de Grodno pour combattre son armée ;
le roi *Auguste* avait été obligé

p292

de fuir de Grodno, et se retirait en

hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons russes ; il affaiblissait ainsi l' armée de son protecteur, et la décourageait par sa retraite ; le czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les suédois, et son armée dispersée.

Tandis qu' il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre *Shulembourg* , qui était la dernière ressource d' *Auguste* , et qui s' acquit depuis tant de gloire par la défense de Corfou contre les turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille saxons et six milles russes tirés des troupes que le czar avait confiées à ce malheureux prince. *Shulembourg* avait une juste espérance de soutenir la fortune d' *Auguste* ; il voyait *Charles Xii* occupé alors du côté de la

p293

Lithuanie ; il n' y avait qu' environ dix mille suédois sous le général *Renschild* qui pussent arrêter sa marche ; il s' avançait donc avec confiance jusqu' aux frontieres de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt sur les frontieres de Pologne, il trouva le maréchal *Renschild* qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j' ai déjà dit dans l' histoire de *Charles Xii* , je dois redire ici qu' il y avait dans l' armée saxonne un régiment français qui ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d' Hocsted, avait été forcé de servir dans les troupes saxonnes. Mes mémoires disent qu' on lui avait confié la garde de l' artillerie ; ils ajoutent que ces français

p294

frappés de la gloire de *Charles Xii* ,
et mécontents du service de Saxe,
posèrent les armes dès qu' ils virent
les ennemis, et demandèrent d' être
reçus parmi les suédois, qu' ils servirent
depuis en effet jusqu' à la fin
de la guerre. Ce fut là le commencement
et le signal d' une déroute
entière ; il ne se sauva pas trois
bataillons russes, et encore tous les
soldats qui échappèrent étaient blessés ;
tout le reste fut tué sans qu' on
fît quartier à personne. Le chapelain
Norberg prétend que le mot des
suédois dans cette bataille était *au*
nom de Dieu , et que celui des russes
était *massacrez tout* : mais ce furent
les suédois qui massacrèrent tout au
nom de Dieu. Le czar même assure
dans un de ses manifestes, que
beaucoup de prisonniers russes, cosaques

p295

et calmouks furent tués trois
jours après la bataille. Les troupes
irrégulières des deux armées avaient
accoutumé les généraux à ces cruautés :
il ne s' en commit jamais de plus
grandes dans les tems barbares. Le
roi *Stanislas* m' a fait l' honneur de
me dire que dans un de ces combats
qu' on livrait si souvent en Pologne,
un officier russe qui avait été son
ami, vint après la défaite d' un corps
qu' il commandait se mettre sous sa
protection, et que le général suédois
Steinbok le tua d' un coup de pistolet
entre ses bras.
Voilà quatre batailles perdues par
les russes contre les suédois, sans
compter les autres victoires de
Charles Xii en Pologne. Les troupes du
czar qui étaient dans Grodno couraient
risque d' essayer une plus
grande disgrâce, et d' être enveloppées

p296

de tous côtés ; il sut heureusement les rassembler et même les augmenter ; il fallait à la fois pourvoir à la sûreté de cette armée et à celle de ses conquêtes dans l' Ingrie. Il fit marcher son armée sous le prince *Menzikof* vers l' orient, et de là au midi jusqu' à Kiovie. Tandis qu' elle marchait il se rend à Shlusselbourg, à Narva, à sa colonie de Petersbourg, met tout en sûreté, et des bords de la mer Baltique il court à ceux du Boristhene pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s' appliquant toujours à rendre inutiles les victoires de *Charles Xii* qu' il n' avait pu empêcher, préparant même déjà une conquête nouvelle. C' était celle de Vibourg capitale de la Carélie sur le golfe de Finlande. Il alla l' assiéger ; mais cette fois elle résista à ses armes : les

p297

secours vinrent à propos, et il leva le siege. Son rival *Charles Xii* ne faisait réellement aucune conquête en gagnant des batailles ; il poursuivait alors le roi *Auguste* en Saxe, toujours plus occupé d' humilier ce prince, et de l' accabler du poids de sa puissance et de sa gloire, que du soin de reprendre l' Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée. Il répandait la terreur dans la haute Pologne, en Sibérie, en Saxe. Toute la famille du roi *Auguste* , sa mere, sa femme, son fils, les principales familles du pays se retiraient dans le coeur de l' empire. *Auguste* implorait la paix ; il aimait mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, et qui le couvrait de confusion ; ce traité

p298

était secret ; il fallait le cacher aux généraux du czar, avec lesquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles Xii* donnait des loix dans Leipsick, et régnait dans tout son électorat. Déjà était signé par ses plénipotentiaires le fatal traité par lequel il renonçait à la couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de roi de ce pays, reconnaissait *Stanislas* , renonçait à l' alliance du czar son bienfaiteur, et pour comble d' humiliation s' engageait à remettre à *Charles Xii* l' ambassadeur du czar, *Jean Reinold Patkul*, général des troupes russes qui combattait pour sa défense. Il avait fait quelque tems auparavant arrêter *Patkul* contre le droit des gens sur de faux soupçons, et contre ce même droit des gens il le livrait à son ennemi. Il valait

p299

mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité : non-seulement il y perdait sa couronne et sa gloire ; mais il risquait même sa liberté, puisqu' il était alors entre les mains du prince *Menzikof* en Posnanie, et que le peu de saxons qu' il avait avec lui recevaient alors leur solde de l' argent des russes. Le prince *Menzikof* avait en tête dans ces quartiers une armée suédoise renforcée des polonais du parti du nouveau roi *Stanislas* , commandée par le général *Maderfeld* ; et ignorant qu' *Auguste* traitait avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. *Auguste* n' osa refuser ; la bataille se donna auprès de Kalish, dans le palatinat même du roi *Stanislas* ; ce fut la premiere bataille rangée que les russes gagnèrent contre les suédois : le prince *Menzikof*

p300

en eut la gloire ; on tua aux ennemis
quatre mille hommes, on leur
en prit deux mille cinq cens
quatre-vingt-dix-huit.
Il est difficile de croire comment
Auguste put après cette victoire
ratifier un traité qui lui en ôtait tout le
fruit ; mais *Charles* était en Saxe, et
y était tout-puissant ; son nom imprimait
tellement la terreur, on comptait
si peu sur des succès soutenus de
la part des russes, le parti polonais
contre le roi *Auguste* était si fort, et
enfin *Auguste* était si mal conseillé,
qu' il signa ce traité funeste. Il ne s' en
tint pas là ; il écrivit à son envoyé
Finkstein une lettre plus triste que le
traité même, par laquelle il demandait
pardon de sa victoire, *protestant*
que la bataille s' était donnée malgré lui ;
que les russes et les polonais de son
parti l' y avaient obligé ; qu' il avait fait

p301

dans ce dessein des mouvemens pour
abandonner Menzikof ; que Maderfeld
aurait pu le battre s' il avait profité de
l' occasion ; qu' il rendrait tous les
prisonniers suédois, ou qu' il romprait
avec les russes, et qu' enfin il donnerait
au roi de Suede toutes les satisfactions
convenables pour avoir osé battre ses
troupes.
Tout cela est unique, inconcevable,
et pourtant de la plus exacte vérité.
Quand on songe qu' avec cette faiblesse
Auguste était un des plus braves
princes de l' Europe, on voit bien
que c' est le courage d' esprit qui fait
perdre ou conserver les états, qui
les élève ou qui les abaisse.
Deux traits acheverent de combler
l' infortune du roi de Pologne
électeur de Saxe, et l' abus que
Charles XII faisait de son bonheur ;
le premier fut une lettre de félicitation

p302

que *Charles* força *Auguste* d' écrire
au nouveau roi *Stanislas* ; le second
fut horrible : ce même *Auguste* fut
contraint de lui livrer *Patkul* , cet
ambassadeur, ce général du czar.

L' Europe sait assez que ce ministre
fut depuis roué vif à Casimir au mois
de septembre 1707. Le chapelain
Norberg avoue que tous les ordres
pour cette exécution furent écrits de
la propre main de *Charles* .

Il n' est point de jurisconsulte en
Europe, il n' est pas même d' esclave,
qui ne sente toute l' horreur de cette
injustice barbare. Le premier crime
de cet infortuné était d' avoir représenté
respectueusement les droits de
sa patrie à la tête de six gentilshommes
livoniens, députés de tout l' état :
condamné pour avoir rempli le
premier des devoirs, celui de servir
son pays selon les loix, cette sentence

p303

inique l' avait mis dans le plein
droit naturel qu' ont tous les hommes
de se choisir une patrie. Devenu
ambassadeur d' un des plus grands
monarques du monde, sa personne était
sacrée. Le droit du plus fort viola
en lui le droit de la nature et celui
des nations. Autrefois l' éclat de la
gloire couvrait de telles cruautés,
aujourd' hui elles la ternissent.

p304

CHAPITRE 16

*on veut faire un troisieme roi
en Pologne. Charles Xii part
de Saxe avec une armée florissante,
traverse la Pologne en
vainqueur. Cruautés exercées.
conduite du czar. Succès de*

*Charles, qui s' avance enfin
vers la Russie.*

Charles XII jouissait de ses succès dans Altranstadt près de Leipsick. Les princes protestans de l' empire d' Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages et lui demander sa protection. Presque toutes les puissances lui envoyaient des ambassadeurs. L' empereur *Joseph*

p305

déférait à toutes ses volontés. Pierre alors voyant que le roi *Auguste* avait renoncé à sa protection et au trône, et qu' une partie de la Pologne reconnaissait *Stanislas* , écouta les propositions que lui fit *Yolkova* d' élire un troisieme roi.

On proposa plusieurs palatins dans une diete à Lublin : on mit sur les rangs le prince *Ragotski* ; c' était ce même prince *Ragotski* long-tems retenu en prison dans sa jeunesse par l' empereur *Léopold* , et qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s' être procuré la liberté.

Cette négociation fut poussée très-loin, et il s' en fallut peu qu' on ne vît trois rois de Pologne à la fois.

Le prince *Ragotski* n' ayant pu réussir, Pierre voulut donner le trône au grand général de la république *Siniauski* , homme puissant, accrédité,

p306

chef d' un tiers parti, ne voulant reconnaître ni *Auguste* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours.

Besseval envoyé de France en Saxe s' entremet pour réconcilier le czar et le roi de Suede. On pensait alors à la cour de France que *Charles* n' ayant plus à combattre ni les russes, ni les polonais, pourrait tourner

ses armes contre l' empereur *Joseph* ,
dont il était mécontent, et
auquel il imposait des loix dures
pendant son séjour en Saxe ; mais
Charles répondit qu' il traiterait de la
paix avec le czar dans Moscow. C' est
alors que Pierre dit : " mon frere
Charles veut faire l' *Alexandre* , mais
il ne trouvera pas en moi un
Darius " .
Cependant les russes étaient encore

p307

en Pologne, et même à Varsovie,
tandis que le roi donné aux
polonais par *Charles XII* était à
peine reconnu d' eux, et que *Charles*
enrichissait son armée des dépouilles
des saxons.
Enfin il partit de son quartier d' Altranstadt
à la tête d' une armée de
quarante-cinq mille hommes, à laquelle
il semblait que son ennemi ne
dût jamais résister, puisqu' il l' avait
entièrement défait avec huit mille à
Narva.
Ce fut en passant sous les murs
de Dresde qu' il alla faire au roi
Auguste cette étrange visite, *qui doit*
causer de l' admiration à la postérité, à
ce que dit *Norberg* : elle peut au
moins causer quelque étonnement.
C' était beaucoup risquer que de se
mettre entre les mains d' un prince
auquel il avait ôté un royaume. Il

p308

repassa par la Silésie, et rentra en
Pologne.
Ce pays était entièrement dévasté
par la guerre, ruiné par les factions,
et en proie à toutes les calamités.
Charles avançait par la Mazovie, et
choisissait le chemin le moins praticable.
Les habitans réfugiés dans des
marais voulurent au moins lui faire
acheter le passage. Six mille paysans

lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme d' une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc, et armé de deux carabines, harangua *Charles* ; et comme on n' entendait pas trop bien ce qu' il disait, on prit le parti de le tuer aux yeux du prince au milieu de sa harangue. Les paysans désespérés se retirèrent et s' armerent. On saisit tous ceux qu' on put trouver : on les obligeait de se pendre les uns les autres, et le dernier

p309

était forcé de se passer lui-même la corde au cou et d' être son propre bourreau. On réduisit en cendres toutes leurs habitations. C' est le chapelain *Norberg* qui atteste ce fait dont il fut témoin : on ne peut ni le récuser, ni s' empêcher de frémir.

Charles arrive à quelques lieues de Grodno en Lithuanie ; on lui dit que le czar est en personne dans cette ville avec quelques troupes ; il prend avec lui sans délibérer huit cens gardes seulement, et court à Grodno.

Un officier allemand nommé *Mulfels* , qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas en voyant *Charles XII* qu' il ne soit suivi de son armée ; il lui livre le passage au lieu de le disputer.

L' alarme se répand dans la ville ; chacun croit que l' armée suédoise est entrée : le peu de russes qui veulent

p310

résister sont taillés en pieces par la garde suédoise ; tous les officiers confirment au czar qu' une armée victorieuse se rend maîtresse de tous les postes de la ville. Pierre se retire au delà des remparts, et *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le czar vient de sortir. Dans cette confusion, quelques

jésuites dont on avait pris la maison
pour loger le roi de Suede, parce
que c' était la plus belle de Grodno,
se rendent la nuit auprès du czar,
et lui apprennent cette fois la vérité.
Aussi-tôt Pierre rentre dans la ville,
force la garde suédoise : on combat
dans les rues, dans les places ; mais
déjà l' armée du roi arrivait. Le czar
fut enfin obligé de céder et de laisser
la ville au pouvoir du vainqueur qui
faisait trembler la Pologne.
Charles avait augmenté ses troupes

p311

en Livonie et en Finlande, et tout
était à craindre de ce côté pour les
conquêtes de Pierre, comme du
côté de la Lithuanie, pour ses anciens
états, et pour Moscow même.
Il fallait donc se fortifier dans toutes
ces parties si éloignées les unes des
autres. *Charles* ne pouvait faire de
progrès rapides en tirant à l' orient
par la Lithuanie au milieu d' une saison
rude, dans des pays marécageux,
infectés de maladies contagieuses,
que la pauvreté et la famine avaient
répandues de Varsovie à Minski.
Pierre posta ses troupes dans les
quartiers sur le passage des rivières,
garnit les postes importants, fit tout
ce qu' il put pour arrêter à chaque
pas la marche de son ennemi, et courut
ensuite mettre ordre à tout
vers Petersbourg.
Charles en dominant chez le polonais,

p312

ne lui prenait rien ; mais
Pierre en faisant usage de sa nouvelle
marine, en descendant en Finlande,
en prenant Borgau qu' il détruisit,
et en faisant un grand butin
sur ses ennemis, se donnait des
avantages utiles.
Charles long-tems retenu dans la

Lithuanie par des pluies continuelles,
s'avança enfin sur la petite riviere de
Bérézine à quelques lieues du Boristhene.
Rien ne put résister à son activité ;
il jeta un pont à la vue des
russes ; il battit le détachement qui
gardait ce passage, et arriva à Holozin
sur la riviere de Vabis. C' était-là
que le czar avait placé un corps
considérable qui devait arrêter
l' impétuosité de *Charles* . La petite riviere
de Vabis n' est qu' un ruisseau
dans les sécheresses ; mais alors c' était

p313

un torrent impétueux, profond,
gros par les pluies. Au-delà était un
marais, et derriere ce marais les
russes avaient tiré un retranchement
d' un quart de lieue, défendu par un
large fossé, et couvert par un parapet
garni d' artillerie. Neuf régimens
de cavalerie et onze d' infanterie
étaient avantageusement disposés
dans ces lignes. Le passage de la
riviere paraissait impossible.
Les suédois selon l' usage de la
guerre préparèrent des pontons pour
passer, et établirent des batteries de
canons pour favoriser la marche ;
mais *Charles* n' attendit pas que les
pontons fussent prêts ; son impatience
de combattre ne souffrait jamais
le moindre retardement. Le maréchal
de *Shewerin* , qui a long-tems
servi sous lui, m' a confirmé plusieurs
fois, qu' un jour d' action il disait à

p314

ses généraux occupés du détail de ses
dispositions, *aurez-vous bientôt terminé
ces bagatelles ?* et il s' avançait alors
le premier à la tête de ses drabans :
c' est ce qu' il fit sur-tout dans cette
journée mémorable.
Il s' élance dans la riviere suivi de
son régiment des gardes. Cette foule

rompait l' impétuosité du flot ; mais
on avait de l' eau jusqu' aux épaules,
et on ne pouvait se servir de ses armes.
Pour peu que l' artillerie du parapet
eût été bien servie, et que les
bataillons eussent tiré à propos, il ne
serait pas échappé un seul suédois.
Le roi après avoir traversé la
riviere, passa encore le marais à pied.
Dès que l' armée eut franchi ces obstacles
à la vue des russes, on se mit
en bataille, on attaqua sept fois leurs
retranchemens, et les russes ne céderent
qu' à la septieme. On ne leur

p315

prit que douze pieces de campagne
et vingt-quatre mortiers à grenades,
de l' aveu même des historiens suédois.
Il était donc visible que le czar
avait réussi à former des troupes
aguerries ; et cette victoire d' Holozin,
en comblant *Charles Xii* de
gloire, pouvait lui faire sentir tous
les dangers qu' il allait courir en
pénétrant dans des pays si éloignés :
on ne pouvait marcher qu' en corps
séparés, de bois en bois, de marais en marais, et à chaque pas
s'il fallait
combattre : mais les suédois accoutumés
à tout renverser devant eux,
ne redouterent ni danger ni fatigue.

p316

CHAPITRE 17

*Charles Xii passe le Boristhene,
s' enfonce en Ukraine, prend
mal ses mesures. Une de ses
armées est défaite par Pierre
Le Grand : ses munitions sont
perdues. Il s' avance dans des
déserts ; aventures en Ukraine.
enfin Charles arriva sur la rive
du Boristhene, à une petite ville*

nommée Mohilo. C' était à cet endroit fatal qu' on devait apprendre s' il dirigerait sa route à l' orient vers Moscow ou au midi vers l' Ukraine. Son armée, ses ennemis, ses amis, s' attendaient qu' il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu' il prît, Pierre

p317

le suivait depuis Smolensko avec une forte armée ; on ne s' attendait pas qu' il prendrait le chemin de l' Ukraine ; cette étrange résolution lui fut inspirée par *Mazeppa* , hetman des cosaques ; c' était un vieillard de soixante et dix ans, qui n' ayant point d' enfans semblait ne devoir penser qu' à finir tranquillement sa vie : la reconnaissance devait encore l' attacher au czar, auquel il devait sa place ; mais soit qu' il eût en effet à se plaindre de ce prince, soit que la gloire de *Charles XII* l' eût ébloui, soit plutôt qu' il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi son bienfaiteur, et s' était donné en secret au roi de Suede, se flattant de faire avec lui révolter toute sa nation. *Charles* ne douta pas de triompher de tout l' empire russe, quand ses troupes victorieuses seraient secondées

p318

d' un peuple si belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l' artillerie qui pouvaient lui manquer : à ce puissant secours devait se joindre une armée de seize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le général de *Levenhaupt* , conduisant après elle une quantité prodigieuse de munitions de guerre et de bouche. *Charles* ne s' inquiétait pas si le czar était à portée de tomber sur cette armée, et de le priver d' un secours si nécessaire. Il ne s' informait

pas si *Mazeppa* était en état de tenir toutes ses promesses, si ce cosaque avait assez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conseil que d'elle-même, et s'il restait enfin assez de ressources à son armée dans un malheur ; et en cas que *Mazeppa* fût sans fidélité ou

p319

sans pouvoir, il comptait sur sa valeur et sur sa fortune. L'armée suédoise avança donc au-delà du Boristhène vers la Desna, et c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, et des corps de russes voltigeants dans ces quartiers rendaient la marche dangereuse.

Menzikof à la tête de quelques régimens de cavalerie et de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en désordre, tua beaucoup de suédois, perdit encore plus des siens, mais ne se rebuta pas. *Charles* qui accourut sur le champ de bataille, ne repoussa les russes que difficilement, en risquant long-tems sa vie, et en combattant contre plusieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point, les vivres commençaient à manquer ; les

p320

soldats suédois voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues et leur disette, ne se décourageaient pas, mais en l'admirant ils le blâmaient et murmuraient.

L'ordre envoyé par le roi à *Levenhaupt* de marcher avec son armée et d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, et ce tems était long dans une telle circonstance. *Levenhaupt* marchait enfin : Pierre le laissa passer le Boristhène ; et quand cette

armée fut engagée entre ce fleuve
et les petites rivières qui s'y perdent,
il passa le fleuve après lui, et l'attaqua
avec ses corps rassemblés qui se
suivaient presque en échelons. La
bataille se donna entre le Boristhène
et la Sossa.
Le prince *Menzikof* revenait avec

p321

ce même corps de cavalerie qui s'était
mesuré contre *Charles XII* ; le
général *Baur* le suivait, et Pierre
conduisait de son côté l'élite de son
armée. Les suédois crurent avoir à
faire à quarante mille combattants ;
et on le crut long-temps sur la foi
de leur relation. Mes nouveaux
mémoires m'apprennent que Pierre
n'avait que vingt mille hommes dans
cette journée ; ce nombre n'était pas
fort supérieur à celui de ses ennemis.
L'activité du czar, sa patience, son
opiniâtreté, celle de ses troupes
animées par sa présence, décidèrent du
sort, non pas de cette journée, mais
de trois journées consécutives, pendant
lesquelles on combattit à plusieurs
reprises.
D'abord on attaqua l'arrière-garde
de l'armée suédoise près du village
de Lesnau, qui a donné le nom à

p322

cette bataille. Ce premier choc fut
sanglant, sans être décisif ; *Levenhaupt*
se retira dans un bois, et conserva
son bagage ; le lendemain il fallut
chasser les suédois de ce bois ; le
combat fut plus meurtrier et plus
heureux ; c'est là que le czar voyant
ses troupes en désordre, s'écria qu'on
tirât sur les fuyards et sur lui-même
s'il se retirait. Les suédois furent
repoussés, mais ne furent point mis
en déroute.
Enfin un renfort de quatre mille

dragons arriva ; on fondit sur les
suédois pour la troisième fois ; ils se
retirèrent vers un bourg nommé Prospock,
on les y attaqua encore ; ils
marchèrent vers la Desna, et on les
y poursuivit. Jamais ils ne furent
entièrement rompus, mais ils perdirent
plus de huit mille hommes, dix-sept
canons, quarante-quatre drapeaux :

p323

le czar fit prisonniers cinquante-six
officiers, et près de neuf cents soldats ;
tout ce grand convoi qu' on
amenait à *Charles* demeura au pouvoir
du vainqueur.
Ce fut la première fois que le czar
défit en personne dans une bataille
rangée ceux qui s' étaient signalés par
tant de victoires sur ses troupes : il
remerciait Dieu de ce succès, quand
il apprit que son général *Apraxin*
venait de remporter un avantage en
Ingrie à quelques lieues de Narva ;
avantage à la vérité moins considérable
que la victoire de Lesnau ; mais
ce concours d' événemens heureux
fortifiait ses espérances et le courage
de son armée.
Charles XII apprit toutes ces funestes
nouvelles, lorsqu' il était prêt
de passer la Desna dans l' Ukraine.
Mazeppa vint enfin le trouver : il

p324

devait lui amener vingt mille hommes
et des provisions immenses,
mais il n' arriva qu' avec deux
régimens, et plutôt en fugitif qui
demandait du secours, qu' en prince
qui venait en donner. Ce cosaque
avait marché en effet avec quinze à
seize mille des siens, leur ayant dit
d' abord qu' ils allaient contre le roi
de Suede, qu' ils auraient la gloire
d' arrêter ce héros dans sa marche,
et que le czar leur aurait une éternelle

obligation d' un si grand service.
à quelques milles de la Desna il
leur déclara enfin son projet ; mais
ces braves gens en eurent horreur ;
ils ne voulurent point trahir un
monarque dont ils n' avaient point à se
plaindre, pour un suédois qui venait
à main armée dans leur pays,
qui après l' avoir quitté ne pourrait
plus les défendre, et qui les laisserait

p325

à la discrétion des russes irrités,
et des polonais autrefois leurs maîtres
et toujours leurs ennemis ; ils
retournerent chez eux, et donnerent
avis au czar de la défection de
leur chef ; il ne resta auprès de
Mazeppa qu' environ deux régimens dont
les officiers étaient à ses gages.
Il était encore maître de quelques
places dans l' Ukraine, et sur-tout de
Bathurin, lieu de sa résidence,
regardée comme la capitale des cosaques ;
elle est située près des forêts sur la
riviere de Desna, mais fort loin du
champ de bataille où Pierre avait
vaincu *Levenhaupt* . Il y avait
toujours quelques régimens russes dans
ces quartiers. Le prince *Menzikof* fut
détaché de l' armée du czar ; il y arriva
par de grands détours. *Charles*
ne pouvait garder tous les passages,
il ne les connaissait pas même ;

p326

il avait négligé de s' emparer du poste
important de Starodoub qui mene
droit à Bathurin, à travers sept ou
huit lieues de forêts que la Desna
traverse. Son ennemi avait toujours
sur lui l' avantage de connaître le
pays. *Menzikof* passa aisément avec
le prince *Galitzin* ; on se présenta
devant Bathurin, elle fut prise presque
sans résistance, saccagée et réduite
en cendres ; un magasin destiné

pour le roi de Suede, et les trésors
de *Mazeppa* furent enlevés ; les cosaques
élurent un autre hetman,
nommé *Skoropasky* , que le czar
agréa ; il voulut qu' un appareil imposant
fît sentir au peuple l' énormité
de la trahison ; l' archevêque de
Kiovie, et deux autres excommunierent
publiquement *Mazeppa* ; il fut pendu
en effigie, et quelques-uns de ses
complices moururent par le supplice
de la roue.

Cependant *Charles Xii* à la tête
d' environ vingt-cinq à vingt-sept
mille suédois, ayant encore reçu les
débris de l' armée de *Levenhaupt* ,
fortifié de deux ou trois mille hommes
que *Mazeppa* lui avait amenés, et
toujours séduit par l' espérance de
faire déclarer toute l' Ukraine, passa
la Desna loin de Bathurin et près du
Boristhene, malgré les troupes du
czar qui l' entouraient de tous côtés,
dont les unes suivaient son arriere-garde,
et les autres répandues au-delà
de la riviere s' opposaient à son
passage.

Il marchait, mais par des déserts,
et ne trouvait que des villages ruinés
et brûlés. Le froid se fit sentir
dès le mois de décembre avec une
rigueur si excessive, que dans une de
ses marches près de deux mille hommes
tomberent morts à ses yeux ; les

troupes du czar souffraient moins,
parce qu' elles avaient plus de secours ;
celles de *Charles* manquant presque
de vêtemens, étaient plus exposées
à l' âpreté de la saison.

Dans cet état déplorable, le comte
Piper , chancelier de Suede, qui ne
donna jamais que de bons conseils
à son maître, le conjura de rester,
de passer au moins le tems le plus
rigoureux de l' hyver dans une petite
ville de l' Ukraine nommée Romna,
où il pourrait se fortifier, et faire
quelques provisions par le secours de
Mazeppa ; *Charles* répondit qu' il
n' était pas homme à s' enfermer dans
une ville. *Piper* alors le conjura de
repasser la Desna et le Boristhene,
de rentrer en Pologne, d' y donner
à ses troupes des quartiers dont elles
avaient besoin, de s' aider de la
cavalerie légère des polonais qui lui

p329

était absolument nécessaire, de soutenir
le roi qu' il avait fait nommer,
et de contenir le parti d' *Auguste* qui
commençait à lever la tête. *Charles*
répliqua que ce serait fuir devant le
czar, que la saison deviendrait plus
favorable, qu' il fallait subjuguier
l' Ukraine et marcher à Moscow.
Les armées russes et suédoises furent
quelques semaines dans l' inaction,
tant le froid fut violent au
mois de janvier 1709 ; mais dès que
le soldat put se servir de ses armes,
Charles attaqua tous les petits postes
qui se trouverent sur son passage ;
il fallait envoyer de tous côtés des
partis pour chercher des vivres,
c' est-à-dire, pour aller ravir à vingt lieues
à la ronde la subsistance des paysans.

p330

Pierre sans se hâter veillait sur ses

marches et le laissait se consumer.
Il est impossible au lecteur de suivre
la marche des suédois dans ces
contrées ; plusieurs rivières qu'ils
passeront ne se trouvent point dans
les cartes ; il ne faut pas croire que
les géographes connaissent ces pays
comme nous connaissons l'Italie, la
France et l'Allemagne ; la géographie
est encore de tous les arts celui
qui a le plus besoin d'être perfectionné,
et l'ambition a jusqu'ici pris plus
de soin de dévaster la terre que de
la décrire.

Contentons-nous de savoir que
Charles enfin traversa toute l'Ukraine
au mois de février, brûlant par-tout
des villages, et en trouvant que les
russes avaient brûlés. Il s'avança au
sud-est, jusqu'aux déserts arides bordés
par les montagnes qui séparent

p331

les tartares nogaïs des cosaques du
Tanaïs : c'est à l'orient de ces montagnes
que sont les autels d'*Alexandre* .
Il se trouvait donc au-delà de
l'Ukraine dans le chemin que prennent
les tartares pour aller en Russie ;
et quand il fut là, il fallut retourner
sur ses pas pour subsister :
les habitants se cachaient dans des tanières
avec leurs bestiaux ; ils disputaient
quelquefois leur nourriture
aux soldats qui venaient l'enlever ;
les paysans dont on put se saisir
furent mis à mort ; ce sont là, dit-on,
les droits de la guerre. Je dois
transcrire ici quelques lignes du chapelain
Norberg. *Pour faire voir, dit-il,*
combien le roi aimait la justice... etc. .

p332

Tels sont les sentimens de
justice et d'humanité du
confesseur d'un roi ; mais si les
paysans de l'Ukraine avaient pu faire

pendre des paysans d' Ostrogotie
enrégimentés, qui se croyaient en droit
de venir de si loin leur ravir la
nourriture de leurs femmes et de leurs
enfants, les confesseurs et les chapelains
de ces ukraniens n' auraient-ils
pas pu bénir leur justice ?

Mazeppa négociait depuis long-tems
avec les zaporaviens, qui habitent
vers les deux rives du Boristhene,
et dont une partie habite les
isles de ce fleuve. C' est cette
partie qui compose ce peuple sans
femmes et sans familles, subsistant

p333

de rapines, entassant leurs provisions
dans leurs isles pendant l' hyver, et
les allant vendre au printemps dans la
petite ville de Pultava ; les autres
habitent des bourgs à droite et à
gauche du fleuve. Tous ensemble
choisissent un hetman particulier, et
cet hetman est subordonné à celui
de l' Ukraine. Celui qui était alors à
la tête des zaporaviens alla trouver
Mazeppa ; ces deux barbares
s' abouchèrent, faisant porter chacun devant
eux une queue de cheval et une
massue.

Pour faire connaître ce que c' était
que cet hetman des zaporaviens
et son peuple, je ne crois pas indigne
de l' histoire de rapporter comment
le traité fut fait. *Mazeppa* donna
un grand repas, servi avec quelque
vaisselle d' argent, à l' hetman zaporavien
et à ses principaux officiers :

p334

quand ces chefs furent yvres d' eau-de-vie,
ils jurèrent à table sur l' évangile,
qu' ils fourniraient des hommes
et des vivres à *Charles Xii* ;
après quoi ils emportèrent la vaisselle
et tous les meubles : le maître d' hôtel
de la maison courut après eux, et

leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'évangile sur lequel ils avaient juré ; les domestiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaisselle ; les zaporaviens s'attrouperent ; ils vinrent en corps se plaindre à *Mazeppa* de l'affront inouï qu'on faisait à de si braves gens, et demandèrent qu'on leur livrât le maître d'hôtel pour le punir selon les loix ; il leur fut abandonné, et les zaporaviens selon les loix se jetterent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pousse un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le coeur.

p335

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles XII* ; il en composa un régiment de deux mille hommes ; le reste marcha par troupes séparées contre les cosaques et les calmouks du czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces zaporaviens trafiquent, était remplie de provisions, et pouvait servir à *Charles XII* d'une place d'armes ; elle est située sur la rivière de Vorskla, assez près d'une chaîne de montagnes qui la dominant au nord ; le côté de l'orient est un vaste désert ; celui de l'occident est plus fertile et plus peuplé. La Vorkla va se perdre à quinze grandes lieues au-dessous du Boristhène. On peut aller de Pultava au septentrion gagner le chemin de Moscou par les défilés qui servent de passage aux tartares ;

p336

cette route est difficile ; les précautions du czar l'avaient rendue presque impraticable ; mais rien ne paraissait impossible à *Charles* ; et il comptait toujours prendre le chemin

de Moscow après s' être emparé de
Pultava ; il mit donc le siege devant
cette ville au commencement de mai.

CHAPITRE 18

p337

bataille

de Pultava.

c' était-là que Pierre l' attendait ;
il avait disposé ses corps
d' armées à portée de se joindre
et de marcher tous ensemble
aux assiégeans : il avait visité toutes
les contrées qui entourent l' Ukraine,
le duché de Séverie où coule la
Desna, devenue célèbre par sa
victoire, et où cette riviere est déjà
profonde ; le pays de Bolcho dans
lequel l' Occa prend sa source ; les
déserts et les montagnes qui conduisent aux
Palus-Méotides : il était enfin
auprès d' Asoph, et là il faisait

p338

nettoyer le port, construire des
vaisseaux, fortifier la citadelle de
Taganroc, mettant ainsi à profit
pour l' avantage de ses états le tems
qui s' écoula entre les batailles de
Desnoi et de Pultava.
Dès qu' il sait que cette ville est
assiégée, il rassemble ses quartiers.
Sa cavalerie, ses dragons, son
infanterie, cosaques, calmouks,
s' avancent de vingt endroits ; rien ne
manque à son armée, ni gros canon,
ni pieces de campagne, ni munitions
de toute espece, ni vivres, ni
médicamens ; c' était encore une
supériorité qu' il s' était donnée sur son rival.
Le 15 e juin 1709, il arrive devant
Pultava avec une armée d' environ
soixante mille combattans ; la riviere
Vorskla était entre lui et *Charles* ,

les assiégeans au nord-ouest, les russes au sud-est.

p339

Pierre remonte la riviere au-dessus de la ville, établit ses ponts, fait passer son armée, et tire un long retranchement qu' on commence et qu' on acheve en une seule nuit, vis-à-vis l' armée ennemie. *Charles* put juger alors si celui qu' il méprisait et comptait détrôner à Moscow entendait l' art de la guerre. Cette disposition faite, Pierre posta sa cavalerie entre deux bois et la couvrit de plusieurs redoutes garnies d' artillerie. Toutes les mesures ainsi prises, il va reconnaître le camp des assiégeans pour en former l' attaque. Cette bataille allait décider du destin de la Russie, de la Pologne, de la Suede et des deux monarques sur qui l' Europe avait les yeux. On ne savait chez la plupart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux princes, ni

p340

quelle était leur situation ; mais après avoir vu partir de Saxe *Charles XII* victorieux à la tête de l' armée la plus formidable, après avoir su qu' il poursuivait par-tout son ennemi, on ne doutait pas qu' il ne dût l' accabler, et qu' ayant donné des loix en Danemarck, en Pologne, en Allemagne, il n' allât dicter dans le Crémelin de Moscow les conditions de la paix, et faire un czar après avoir fait un roi de Pologne. J' ai vu des lettres de plusieurs ministres qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale. Le risque n' était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n' était après tout qu' un héros de

moins. Les provinces de l' Ukraine
les frontieres de Lithuanie et de
Russie cessaient alors d' être dévastées ;

p341

la Pologne reprenait avec sa
tranquillité son roi légitime déjà
réconcilié avec le czar son bienfaiteur.
La Suede enfin épuisée d' hommes
et d' argent pouvait trouver des motifs
de consolation. Mais si le czar
périssait, des travaux immenses,
utiles à tout le genre humain, étaient
ensevelis avec lui, et le plus vaste
empire de la terre retombait dans le
chaos dont il était à peine tiré.
Quelques corps suédois et russes
avaient été plus d' une fois aux mains
sous les murs de la ville. *Charles Xii*
dans une de ces rencontres avait été
blessé d' un coup de carabine qui lui
fracassa les os du pied ; il essuya des
opérations douloureuses qu' il soutint
avec son courage ordinaire, et fut
obligé d' être quelques jours au lit.
Dans cet état il apprit que Pierre
devait l' attaquer ; ses idées de gloire

p342

ne lui permirent pas de l' attendre
dans ses retranchemens : il sortit des
siens en se faisant porter sur un
brancard. Le journal de Pierre Le
Grand avoue que les suédois
attaquerent avec une valeur si opiniâtre
les redoutes garnies de canon qui
protégeaient sa cavalerie, que malgré
sa résistance et malgré un feu
continuel ils se rendirent maîtres de
deux redoutes. On a écrit que l' infanterie
suédoise maîtresse des deux
redoutes crut la bataille gagnée, et
cria victoire. Le chapelain *Norberg*
qui était loin du champ de bataille au
bagage (où il devait être), prétend
que c' est une calomnie ; mais que les
suédois aient crié victoire ou non,

il est certain qu' ils ne l' eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, et les russes résisterent par-tout avec autant de fermeté qu' on

p343

les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre et promptitude. La bataille devint générale. Pierre faisait dans son armée la fonction de général major ; le général *Baur* commandait la droite, *Menzikof* la gauche, *Sheremeto* le centre. L' action dura deux heures. *Charles* le pistolet à la main allait de rang en rang sur son brancard porté par ses drabans ; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient et mit le brancard en pieces. *Charles* se fit alors porter sur des piques ; car il est difficile, quoi qu' en dise *Norberg* , que dans une action aussi vive on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. Pierre reçut plusieurs coups dans ses habits et dans son chapeau ; ces

p344

deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l' action. Enfin après deux heures de combat, les suédois furent par-tout enfoncés ; la confusion se mit parmi eux, et *Charles XII* fut obligé de fuir devant celui qu' il avait tant méprisé. On mit à cheval dans sa fuite ce même héros qui n' avait pu y monter pendant la bataille, la nécessité lui rendit un peu de force ; il courut en souffrant d' extrêmes douleurs, devenues encore plus cuisantes par celle d' être vaincu sans ressource. Les russes comptèrent neuf mille deux cens vingt-quatre suédois morts sur le champ de bataille : ils

firent pendant l' action deux à trois
mille prisonniers, sur-tout dans la
cavalerie.
Charles XII précipitait sa fuite
avec environ quatorze mille combattans,

p345

très-peu d' artillerie de campagne,
de vivres, de munitions et
de poudre. Il marcha vers le Boristhene
au midi entre les rivières de
Vorskla et de Sol dans le pays des
zaporaviens. Par-delà le Boristhene
en cet endroit sont de grands déserts
qui conduisent aux frontières de la
Turquie. *Norberg* assure que les
vainqueurs n' oserent poursuivre *Charles* ;
cependant il avoue que le prince
Menzikof se presenta sur les hauteurs
avec dix mille hommes de cavalerie
et un train d' artillerie considerable
quand le roi passait le Boristhene.
Quatorze mille suédois se rendirent
prisonniers de guerre à ces dix
milles russes : *Lewenhaupt* qui les
commandait, signa cette fatale
capitulation, par laquelle il livrait au
czar les zaporaviens, qui ayant
combattu pour son roi se trouvaient

p346

dans cette armée fugitive. Les principaux
prisonniers faits dans la bataille
et par la capitulation furent
le comte de *Piper* , premier ministre,
avec deux secrétaires d' état et deux
du cabinet ; le feldt-maréchal
Renchild , les généraux *Lewenhaupt*,
Shlippenbac, *Rozen*, *Stakelber*, *Creutz*,
Hamilton ; trois aides de camp
généraux, l' auditeur général de l' armée,
cinquante-neuf officiers de l' état
major, cinq colonels, parmi lesquels
était un prince de *Wirtemberg* ;
seize mille neuf cents quarante-deux
soldats ou bas-officiers ; enfin en y
comprenant les domestiques du roi

et d' autres personnes suivant l' armée,
il y en eut dix-huit mille sept
cens quarante-six au pouvoir du
vainqueur ; ce qui joint au neuf mille
deux cens vingt-quatre qui furent
tués dans la bataille, et à près de deux

p347

mille hommes qui passerent le Boristhene
à la suite du roi, fait voir
qu' il avait en effet vingt-sept mille
combattans sous ses ordres dans cette
journée mémorable.
Il était parti de Saxe avec quarante-cinq
mille combattans ; *Lewenhaupt*
en avait amené plus de seize mille
de Livonie ; rien ne restait de toute
cette armée florissante ; et d' une
nombreuse artillerie perdue dans ses
marches, enterrée dans des marais,
il n' avait conservé que dix-huit canons
de fonte, deux obus et douze

p348

mortiers. C' était avec ces faibles armes qu' il avait entrepris le siege de Pultava, et qu' il avait attaqué une armée pourvue d' une artillerie formidable ; aussi l' accuse-t-on d' avoir montré depuis son départ d' Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n' y eut de morts du côté des russes que cinquante-deux officiers et douze cens quatre-vingt-treize soldats : c' est une preuve que leur disposition était meilleure que celle de *Charles* , et que leur feu fut infiniment supérieur. Un ministre envoyé à la cour du czar prétend dans ses mémoires que Pierre ayant appris le dessein de *Charles XII* de se retirer chez les turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette résolution désespérée, et de se remettre plutôt entre ses mains qu' entre celles de

p349

l' ennemi naturel de tous les princes chrétiens. Il lui donnait sa parole d' honneur de ne le point retenir prisonnier, et de terminer leurs différens par une paix raisonnable. La lettre fut portée par un exprès jusqu' à la riviere du Bug qui sépare les déserts de l' Ukraine des états du grand seigneur. Il arriva lorsque *Charles* était déjà en Turquie, et rapporta la lettre à son maître. Le ministre ajoute qu' il tient ce fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n' est pas sans vraisemblance, mais elle ne se trouve ni dans le journal de Pierre Le Grand, ni dans aucun des mémoires qu' on m' a confiés. Ce qui est le plus important

p350

dans cette bataille, c' est que de

toutes celles qui ont jamais ensanglanté
la terre, c' est la seule qui au
lieu de ne produire que la destruction,
ait servi au bonheur du genre
humain, puisqu' elle a donné au czar
la liberté de policer une grande
partie du monde.

Il s' est donné en Europe plus de
deux cens batailles rangées depuis le
commencement de ce siecle jusqu' à
l' année où j' écris. Les victoires les
plus signalées et les plus sanglantes
n' ont eu d' autres suites que la
réduction de quelques petites provinces,
cédées ensuite par des traités, et
reprises par d' autres batailles. Des
armées de cent mille hommes ont
souvent combattu, mais les plus violens
efforts n' ont eu que des succès
faibles et passagers ; on a fait les
plus petites choses avec les plus

p351

grands moyens. Il n' y a point
d' exemple dans nos nations modernes
d' aucune guerre qui ait compensé
par un peu de bien le mal
qu' elle a fait ; mais il a résulté
de la journée de Pultava la félicité
du plus vaste empire de la
terre.

p352

CHAPITRE 19

*suites de la victoire de Pultava.
Charles Xii réfugié chez les
turcs ; Auguste détrôné par lui
rentre dans ses états. Conquêtes
de Pierre Le Grand.*

cependant on présentait au
vainqueur tous les principaux
prisonniers ; le czar leur fit rendre
leurs épées, et les invita à sa table.
Il est assez connu qu' en buvant à leur

santé il leur dit : " je bois à la santé
de mes maîtres dans l' art de la
guerre " ; mais la plupart de ses
maîtres, du moins tous les officiers
subalternes et tous les soldats, furent
bientôt envoyés en Sibérie. Il n' y
avait point de cartel entre les russes

p353

et les suédois : le czar en avait proposé
un avant le siege de Pultava ;
Charles le refusa, et les suédois furent
en tout les victimes de son indomtable
fierté.

C' est cette fierté toujours hors de
saison, qui causa toutes les aventures
de ce prince en Turquie, et toutes
ses calamités plus dignes d' un héros
de l' Arioste que d' un roi sage : car
dès qu' il fut auprès de Bender, on
lui conseilla d' écrire au grand visir
selon l' usage, et il crut que ce serait
trop s' abaisser. Une pareille opiniâtreté
le brouilla successivement avec
tous les ministres de la porte : il ne
savait s' accommoder ni au tems ni
aux lieux.

p354

Aux premieres nouvelles de la bataille
de Pultava, ce fut une révolution
générale dans les esprits et dans les
affaires, en Pologne, en Suede, en Saxe,
en Silésie. *Charles* quand il donnait
des loix, avait exigé de l' empereur
d' Allemagne *Joseph* , qu' on dépouillât
les catholiques de cent cinq églises
en faveur des silésiens de la confession
d' Augsbourg ; les catholiques
reprirent presque tous les temples
luthériens, dès qu' ils furent informés
de la disgrace de *Charles* . Les saxons
ne songerent qu' à se venger des extorsions
d' un vainqueur qui leur avait
coûté, disaient-ils, vingt-trois
millions d' écus. Leur électeur roi de
Pologne protesta sur le champ contre

l' abdication qu' on lui avait arrachée,

p355

et étant rentré dans les bonnes
graces du czar, il s' empressa de remonter
sur le trône de Pologne. La
Suede consternée crut long-tems son
roi mort, et le sénat incertain ne
pouvait prendre aucun parti.
Pierre prit incontinent celui de
profiter de sa victoire : il fait partir
le maréchal *Sheremeto* avec une armée
pour la Livonie, sur les frontieres
de laquelle ce général s' était
signalé tant de fois. Le prince *Menzikof*
fut envoyé en diligence avec
une nombreuse cavalerie pour seconder
le peu de troupes laissées en
Pologne, pour encourager toute la
noblesse du parti d' *Auguste* , pour
chasser le compétiteur qu' on ne regardait
plus que comme un rebelle,
et pour dissiper quelques troupes suédoises
qui restaient encore sous le
général suédois *Crassau* .

p356

Pierre part bientôt lui-même,
passe par la Kiovie, par les palatinats
de Chelm et de la haute Volhinie,
arrive à Lublin, se concerte avec le
général de Lithuanie ; il voit ensuite
les troupes de la couronne, qui prêtent
serment de fidélité au roi *Auguste* ;
de là il se rend à Varsovie,
et jouit à Thorn du plus beau de tous
les triomphes, celui de recevoir les
remercimens d' un roi auquel il rendait
ses états. C' est-là qu' il conclut
un traité contre la Suede avec les
rois de Danemarck, de Pologne et
de Prusse. Il s' agissait déjà de reprendre
toutes les conquêtes de *Gustave-Adolphe* .
Pierre faisait revivre les
anciennes prétentions des czars sur
la Livonie, l' Ingrie, la Carelie, et
sur une partie de la Finlande ; le

Danemarck revendiquait la Scanie, le
roi de Prusse la Poméranie.

p357

La valeur infortunée de *Charles*
ébranlait ainsi tous les édifices que
la valeur heureuse de *Gustave-Adolphe*
avait élevés. La noblesse polonaise
venait en foule confirmer ses sermens
à son roi, et on lui demandait pardon
de l' avoir abandonné ; presque
tous reconnaissaient Pierre pour
leur protecteur.

Aux armes du czar, à ces traités,
à cette révolution subite, *Stanislas*
n' eut à opposer que sa résignation :
il répandit un écrit qu' on appelle
universal , dans lequel il dit qu' il est
prêt de renoncer à la couronne si la
république l' exige.

Pierre après avoir tout concerté
avec le roi de Pologne, et ayant
ratifié le traité avec le Danemarck,
partit incontinent pour achever sa
négociation avec le roi de Prusse.
Il n' était pas encore en usage chez

p358

les souverains d' aller faire eux-mêmes
les fonctions de leurs ambassadeurs :
ce fut Pierre qui introduisit
cette coutume nouvelle et peu suivie.
L' électeur de Brandebourg, premier
roi de Prusse, alla conférer avec le
czar à Marienverder, petite ville
située dans la partie occidentale de
la Poméranie, bâtie par les chevaliers
teutoniques, et enclavée dans
la lisière de la Prusse devenue royaume.
Ce royaume était petit et pauvre,
mais son nouveau roi y étalait
quand il voyageait, la pompe la plus
fastueuse : c' est dans cet éclat qu' il
avait déjà reçu Pierre à son premier
passage, quand ce prince quitta
son empire pour aller s' instruire chez
les étrangers. Il reçut le vainqueur

de *Charles XII* avec encore plus de magnificence. Pierre ne conclut d'abord avec le roi de Prusse qu'un

p359

traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suede. Nul instant n'était perdu. Pierre après avoir achevé rapidement des négociations qui partout ailleurs sont si longues, va joindre son armée devant Riga la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, ensuite forme un blocus, et sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Petersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte, pose de ses mains la quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, et part ensuite pour Moscow. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale : il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

p360

L'année 1710 commença par cette solennité nécessaire alors à ses peuples auxquels il inspirait des sentimens de grandeur, et agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait ; on vit passer sous sept arcs magnifiques l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendards, le brancard de leur roi, les soldats, les officiers, les généraux, les ministres prisonniers, tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, et de cent pièces de canon, et des acclamations d'un peuple innombrable qui se faisaient entendre quand les canons se taisaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les

généraux à la tête, et Pierre à son rang de général-major. à chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l' état,

p361

et au dernier une troupe choisie de jeunes enfans des boyards vêtus à la romaine, qui présenterent des lauriers au monarque victorieux. à cette fête publique succéda une cérémonie non moins satisfaisante. Il était arrivé en 1708 une aventure d' autant plus désagréable, que Pierre était alors malheureux ; *Matéof* son ambassadeur à Londres auprès de la reine *Anne* , ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de justice au nom de quelques marchands anglais, et conduit chez un juge de paix pour la sûreté de leurs créances. Les marchands anglais prétendaient que les loix du commerce devaient l' emporter sur les privileges des ministres : l' ambassadeur du czar et tous les ministres publics qui se joignirent à lui, disaient que leur personne doit être

p362

toujours inviolable. Le czar demanda fortement justice par ses lettres à la reine *Anne* ; mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les loix d' Angleterre permettaient aux marchands de poursuivre leurs débiteurs, et qu' aucune loi n' exemptait les ministres publics de cette poursuite. Le meurtre de *Patkul* , ambassadeur du czar, exécuté l' année précédente par les ordres de *Charles Xii* , enhardissait le peuple d' Angleterre à ne pas respecter un caractere si cruellement profané : les autres ministres qui étaient alors à Londres furent obligés de répondre pour celui du czar ; et enfin tout

ce que put faire la reine en sa faveur
ce fut d'engager le parlement
à passer un acte par lequel dorénavant
il ne serait plus permis de faire
arrêter un ambassadeur pour des

p363

dettes : mais après la bataille de
Pultava il fallut faire une satisfaction
plus authentique. La reine lui
fit des excuses publiques par une ambassade
olennelle. M De *Widvorth*
choisi pour cette cérémonie, commença
sa harangue par ces mots :
très-haut et très-puissant empereur .
Il lui dit qu' on avait mis en prison
ceux qui avaient osé arrêter son ambassadeur,
et qu' on les avait déclarés
infames ; il n' en était rien, mais
il suffisait de le dire, et le titre
d' empereur que la reine ne lui donnait pas
avant la bataille de Pultava, marquait
assez la considération qu' il avait
en Europe. On lui donnait déjà
communément ce titre en Hollande, et
non-seulement ceux qui l' avaient vu
travailler avec eux dans les chantiers
de Sardam, et qui s' intéressaient
davantage à sa gloire, mais tous les

p364

principaux de l' état l' appellaient à
l' envi du nom d' empereur, et célébraient
sa victoire par des fêtes en
présence du ministre de Suede.
Cette considération universelle qu' il
s' était donnée par sa victoire, il
l' augmentait en ne perdant pas un
moment pour en profiter. Elbing est
d' abord assiégée ; c' est une ville
anséatique de la Prusse royale en
Pologne ; les suédois y avaient encore
une garnison. Les russes montent à
l' assaut, entrent dans la ville, et la
garnison se rend prisonniere de guerre ;
cette place était un des grands
magasins de *Charles Xii* : on y trouva

cent quatre-vingt-trois canons de bronze, et cent cinquante-sept mortiers. Aussi-tôt Pierre se hâte d' aller de Moscow à Petersbourg : à peine arrivé il s' embarque sous sa nouvelle forteresse de Cronslot, côtoie les

p365

côtes de la Carélie, et malgré une violente tempête il amene sa flote devant Vibourg la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ses troupes de terre approchent sur des marais glacés : la ville est investie, et le blocus de la capitale de la Livonie est resserré. Vibourg se rend bientôt après la breche faite, et une garnison composée d' environ quatre mille hommes, capitule, mais sans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre ; elle fut faite prisonniere de guerre malgré la capitulation. Pierre se plaignait de plusieurs infractions de la part des suédois ; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les suédois auraient satisfait à ses plaintes ; il fallut sur cette affaire demander les ordres du roi de Suede toujours inflexible, et ces soldats que *Charles* aurait pu délivrer resterent

p366

captifs. C' est ainsi que le prince d' Orange roi d' Angleterre *Guillaume Iii* avait arrêté en 1695 le maréchal de *Boufflers* , malgré la capitulation de Namur. Il y a plusieurs exemples de ces violations, et il serait à souhaiter qu' il n' y en eût point. Après la prise de cette capitale, le siege de Riga devint bientôt un siege régulier, poussé avec vivacité : il fallait rompre les glaces dans la riviere de Duna qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion qui désolait depuis quelque tems ces climats, se mit dans l' armée

assiégeante, et lui enleva neuf mille hommes : cependant le siege ne fut point ralenti ; il fut long, et la garnison obtint les honneurs de la guerre ; mais on stipula dans la capitulation que tous les officiers et soldats livoniens resteraient au service de la Russie

p367

comme citoyens d' un pays qui en avait été démembré, et que les ancêtres de *Charles XII* avaient usurpé ; les privileges dont son pere avait dépouillé les livoniens leur furent rendus, et tous les officiers entrèrent au service du czar : c' était la plus noble vengeance qu' il pût prendre du meurtre du livonien *Patkul* son ambassadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes privileges. La garnison était composée d' environ cinq mille hommes. Peu de tems après la citadelle de Pennamunde fut prise ; on trouva tant dans la ville que dans ce fort plus de huit cens bouches à feu. Il manquait pour être entièrement maître de la Carélie la forte ville de Kexksolm sur le lac Ladoga, située dans une isle, et qu' on regardait comme imprenable ; elle fut bombardée quelque tems après, et bientôt rendue.

p368

L' isle d' Oesel dans la mer qui borde le nord de la Livonie, fut soumise avec la même rapidité. Du côté de l' Estonie, province de la Livonie vers le septentrion et sur le golfe de Finlande, sont les villes de Pernau et de Revel ; si on en était maître, la conquête de la Livonie était achevée. Pernau se rendit après un siege de peu de jours, et Revel se soumit sans qu' on tirât contre la ville un seul coup de canon ; mais les assiégés trouverent le moyen d' échapper au vainqueur dans le tems même

qu' ils se rendaient prisonniers de guerre : quelques vaisseaux de Suede aborderent à la rade pendant la nuit ; la garnison s' embarqua, ainsi que la plupart des bourgeois ; et les assiégeans en entrant dans la ville furent étonnés de la trouver déserte. Quand *Charles Xii* remportait la victoire de

p369

Narva, il ne s' attendait pas que ses troupes auraient un jour besoin de pareilles ruses de guerre.

En Pologne *Stanislas* voyant son parti détruit, s' était réfugié dans la Poméranie, qui restait à *Charles Xii* ; *Auguste* régnait, et il était difficile de décider si *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner, que Pierre à le rétablir.

Les états du roi de Suede étaient encore plus malheureux que lui ; cette maladie contagieuse qui avait ravagé toute la Livonie, passa en Suede, et enleva trente mille personnes dans la seule ville de Stockholm ; elle y ravagea les provinces, déjà trop dénuées d' habitans, car pendant dix années de suite la plupart étaient sortis du pays pour aller périr à la suite de leur maître.

Sa mauvaise fortune le poursuivait

p370

dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s' y étaient retirées au nombre d' onze mille combattans ; le czar, le roi de Danemark, celui de Prusse, l' électeur de Hanovre, le duc de Holstein, s' unirent tous ensemble pour rendre cette armée inutile et pour forcer le général *Crassau* qui la commandait à la neutralité. La régence de Stokholm ne recevant point de nouvelles de son roi, se crut trop heureuse au milieu de la contagion qui dévastait la ville, de signer cette neutralité,

qui semblait du moins devoir écarter
les horreurs de la guerre d' une de ses
provinces. L' empereur d' Allemagne
favorisa ce traité singulier : on stipula
que l' armée suédoise qui était en Poméranie
n' en pourrait sortir pour aller
défendre ailleurs son monarque : il
fut même résolu dans l' empire d' Allemagne
de lever une armée pour

p371

faire exécuter cette convention qui
n' avait point d' exemple ; c' est que
l' empereur qui était alors en guerre
contre la France, espérait faire entrer
l' armée suédoise à son service.
Toute cette négociation fut conduite
pendant que Pierre s' emparait de la
Livonie, de l' Estonie et de la Carélie.
Charles Xii, qui pendant tout ce
tems-là faisait jouer de Bender à la
porte ottomane tous les ressorts possibles
pour engager le divan à déclarer
la guerre au czar, reçut cette
nouvelle comme un des plus funestes
coups que lui portait sa mauvaise fortune :
il ne put soutenir que son sénat
de Stockholm eût lié les mains à
son armée : ce fut alors qu' il lui
écrivit qu' il lui enverrait une de ses
bottes pour le gouverner.
Les danois cependant préparaient
une descente en Suede. Toutes les

p372

nations de l' Europe étaient alors en
guerre ; l' Espagne, le Portugal,
l' Italie, la France, l' Allemagne, la
Hollande, l' Angleterre, combattaient
encore pour la succession du roi
d' Espagne *Charles li* , et tout le nord
était armé contre *Charles Xii* . Il ne
manquait qu' une querelle avec la
porte ottomane, pour qu' il n' y eût
pas un village d' Europe qui ne fût
exposé aux ravages. Cette querelle
arriva lorsque Pierre était au plus

haut point de sa gloire, et précisément
parce qu' il y était.

p21